

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Et toujours les forêts

Collette, Sandrine

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the book cover is a photograph of a bright blue sky filled with white, fluffy clouds. In the foreground, several dark, bare, and gnarled tree branches reach upwards, creating a stark contrast with the sky.

SANDRINE
COLLETTE

Et toujours
les Forêts

roman

éditions
de l'épée

Conception graphique couverture : Fabrice Petithuguenin.
Maquette de couverture : Le Petit Atelier
Photo : Benjamin Harte/Plainpicture
ISBN : 9782380200065
© Éditions de l'Épée

*« Le premier [ange] fit sonner sa trompette : grêle et feu mêlés
de sang tombèrent sur la terre ; le tiers de la terre flamba, le
tiers des arbres flamba, et toute végétation verdoyante flamba.*

»

Apocalypse de Jean, 8, 13

Les vieilles l'avaient dit, elles qui voyaient tout : une vie qui commençait comme ça, ça ne pouvait rien donner de bon.

Les vieilles ignoraient alors à quel point elles avaient raison, et ce que cette petite existence qui s'était mise à pousser là où on n'en voulait pas connaîtrait de malheur et de désastre. Bien au-delà d'elle-même : ce serait le monde qui chavirerait. Mais cela, personne ne le savait encore.

À cet instant, c'était impossible à deviner.

À cet instant, ce n'était que rumeurs de vieilles femmes, et seuls le lendemain et le surlendemain leur importaient, et le qu'en-dira-t-on, parce que le village bruissait, palpait, causait sans relâche. Elles, parce qu'elles avaient senti le vent mauvais, elles avaient décidé de fermer leurs oreilles, fermer leur bouche enfin, comme si cela pouvait suffire. Ce n'étaient, au fond, que de très petits soucis, qui ne méritaient pas qu'on en fasse de longs bavardages.

D'ailleurs, au moment où le grand chaos, le vrai, arriverait, les vieilles ne s'y trouveraient sans doute plus pour en parler.

Mais en attendant, elle, elle était là.

Elle s'était accrochée au fond des entrailles de Marie. Comme on dit des bêtes à la campagne, vaches ou brebis ou juments, elle avait pris. Par hasard peut-être, par malchance sûrement, enfin voilà, à présent, il faudrait faire avec.

Marie ne savait même pas d'où elle venait.

Cette petite existence maudite.

*

Marie tenant son gros ventre entre ses mains, les cheveux collés par la sueur malgré la fraîcheur de la nuit.

Marie qui n'y pensait plus, à ce qui avait grandi à l'intérieur de ses tripes, tant les Forêts l'épouvantaient à cet instant. Parce que les vieilles ne l'avaient pas ratée : elles l'avaient relâchée au milieu des ténèbres, au milieu des arbres, à l'exact mi-chemin entre le jour d'avant et celui d'après.

Elles l'avaient relâchée, elles avaient ouvert la porte de la maison décrépie noyée dans les bois noirs, elles l'avaient poussée sur le seuil. Dehors, on ne voyait rien. Une nuit d'encre. Une nuit d'ogre. Elles avaient dit : Va !

Cette porte ouverte, pour la première fois depuis six mois.

Marie avait regardé les vieilles, Alice et Augustine – comme on regarde des folles. Les grands-mères de Jérémie et de Marc. Races de chiens, de dingues, tous.

Marie, elle, ne comprenait plus. Elle avait peur.

Et puis son ventre, tout rond tout lourd.

Elle avait secoué la tête en suppliant.

Aller où ?

Mais qu'en avaient-elles à faire, les vieilles ?

Six mois enfermée dans une chambre aux volets clos, et Marie retrouvait la liberté en pleine nuit, avec ses dix ou quinze kilos de l'enfant à venir – Marie qui avait reculé à l'intérieur de la pièce.

Alors les grands-mères l'avaient chassée à coups de balai, jusqu'à ce qu'elles puissent refermer la porte sur elle.

Jusqu'à ce que Marie s'éloigne, parce qu'elle le savait : cette porte ne s'ouvrirait plus que pour du malheur.

Il n'y avait pas de lune cette nuit-là.

Même la route minuscule qu'elle suivait hébétée, Marie la distinguait à peine. Parfois elle se prenait les pieds dans une herbe ou dans une ronce, elle tombait à genoux. Elle se relevait en pleurant, une main griffée par les orties, l'autre sur le macadam encore tiède. Elle les passait sous son ventre et se hissait à nouveau debout, à nouveau tremblante. À nouveau aveugle.

Aucune voiture ne passerait avant des heures.

Juste les arbres, avec leurs branches immenses déjetées tels des bras disloqués, et le vent qui faisait des sons étranges, des chuintements, des murmures, des menaces.

Juste les silhouettes étouffantes des châtaigniers et des hêtres au-dessus d'elle, refermées en une voûte infranchissable, leurs racines comme des pièges, leurs oiseaux et leurs insectes réveillés par les sanglots de Marie qui la frôlaient en s'enfuyant dans des bruits mécontents.

Juste les Forêts.

*

Les Forêts n'avaient jamais aimé Marie.

Elles ne la guideraient pas.

Elles ne l'aideraient pas.

Marie non plus ne les aimait pas. Elle, c'était la ville, les lumières, une fête permanente. Quand elle avait rencontré Jérémie, elle l'avait arraché à ce territoire envoûtant et mouillé qu'elle détestait. Elle avait fait semblant d'ignorer l'emprise des Forêts sur ceux qui y étaient nés. C'étaient des histoires de bonnes femmes, pensait-elle. Cela ne valait rien face à sa volonté à elle, ses promesses, ses cheveux ondulants dans le vent.

Les Forêts : un pays d'hommes et de vieilles femmes.

Qu'il n'y ait pas de place pour elle – elle s'en moquait. Elle partirait.

Mais pas seule.

Voilà, elle avait emmené Jérémie.

Elle l'avait séparé de sa terre et de ses amis, de sa grand-mère Alice, de son histoire. Rien à foutre.

Et dur comme fer, elle croyait s'être débarrassée de ce pays. Elle croyait que le sort se commande, que la terre trempée n'attache pas forcément sous les chaussures. Elle avait fait jurer à Jérémie de ne pas y remettre les pieds – il avait juré.

Et puis.

Il était revenu un jour, pour un congé, pour une fin de semaine. Pour toujours enfin. Les Forêts l'avaient rappelé comme on siffle un clébard. Il avait accouru la langue pendante et les yeux ravis.

Peut-être était-ce cela que Marie ne lui avait jamais pardonné.

C'était sûr, même.

Ces Forêts maudites.

Marie continuait à marcher sous les arbres ; elle se retournait parfois, comme si les vieilles l'avaient suivie pour la reprendre, la peur la faisait frissonner. Elle entendait son souffle rauquer dans sa gorge et dans sa tête.

Tout plutôt que le bruissement des bois obscurs.

Mal au ventre.

Elle avait cogné sa peau tendue.

Arrête hein.

Elle haïssait cette protubérance qui faisait partie d'elle et qu'elle avait essayé d'arracher en vain, cette excroissance qui ne s'en irait qu'avec l'accouchement, à cause d'Alice et d'Augustine, les grands-mères de ces petits-fils minables, qui l'avaient séquestrée pendant six mois.

Vous n'allez pas faire ça ? Putain, vous n'allez pas faire ça ?

Six mois.

Pendant les premiers temps de son enfermement, Marie avait pris d'assaut les murs de la chambre, le ventre en avant pour le cogner plus fort, pour que l'enfant passe. Elle l'imaginait comme une sorte d'écureuil perché sur ses organes, qu'un choc un peu plus vif ou un peu de travers finirait bien par faire tomber. Mais le petit – puisqu'il s'avérerait être un petit – s'était accroché tel le vent à une branche fragile ; au bout de quelques semaines, Marie s'était rendue à l'évidence, elle avait compté les jours terribles, il naîtrait, elle n'avait plus d'espoir.

Emprisonnée, Marie, cloîtrée dans une chambre obscure, pour tout ce qu'elle avait abîmé, brisé, anéanti en allant promener ses fesses ailleurs. Pour lui apprendre, pour lui gâcher la vie qu'elle avait gâchée à Jérémie et à Marc – disaient-elles.

Jérémie et Marc, c'était comme les doigts de la main, avant.

Avant Marie.

Celle qui avait fait parler le village entier – une vingtaine de culs-terreux collés à son histoire, à son scandale.

Celle par qui le malheur.

*

Terrifiée par la noirceur des Forêts, par les bruits inconnus de l'air et des bêtes invisibles – elle s'encourageait à voix basse.

La nuit n'en finissait pas. Ses jambes ne voulaient plus porter, plus marcher. Ses yeux exorbités cherchaient une voiture. Une lumière. Quelqu'un.

Son gros bide trop lourd.

*

Au début, elle était amoureuse de Jérémie bien sûr. Elle ne voyait que lui. Elle l'avait épousé. Trop vite. Une année avait passé, et deux, et encore une troisième. C'était long. Elle avait tellement envie de s'amuser.

S'amuser ? Même pas.

Le vrai mot, c'était : vivre.

Jérémie, c'était comme un petit chien. Il était toujours là. Marie s'était lassée.

L'été, rompant la promesse qu'il avait faite, ils se retrouvaient aux Forêts tous les deux. Puis très vite, histoire de chasser l'ennui, tous les trois : avec Marc, l'ami d'enfance de Jérémie.

Chez les grands-mères des garçons – les vieilles salopes, rectifia Marie en silence.

D'accord, quand Jérémie était retourné travailler à la fin des vacances, elle avait couché avec Marc. Cela avait duré deux ou trois mois. C'était une belle arrière-saison. Jérémie venait le week-end, disait que Marie avait besoin de repos, besoin de s'égayer. Voilà, c'était une distraction.

Alors, est-ce que c'était si mal – est-ce que cela valait les hurlements, les coups, les déchirements qui avaient suivi ; la bagarre qui avait laissé Jérémie et Marc pantelants, sanguinolents, brouillés à vie.

Jérémie avait claqué la portière de la voiture, il était reparti comme un fou. Il avait abandonné Marie chez la vieille Alice. Elle ne s'inquiétait pas. Elle savait qu'il reviendrait le lendemain – et pas fier. Elle attendait ses excuses. Elle préparait aussi l'explication, car il y en aurait forcément une. Cela lui avait pris une partie de la nuit, et elle n'aurait jamais l'occasion de s'en servir, car Jérémie n'était pas revenu.

Il s'était tué sur la route ce soir-là. Un mauvais virage, là où se tiennent ces immenses platanes qui ne pardonnent pas. Un coup de malchance.

Sa faute à elle – c'est ce qu'avait crié Alice derrière la porte de sa chambre.

*

Marie, elle ne pensait qu'à une chose : partir de là.

Elle se savait enceinte depuis peu. Il fallait qu'elle avorte.

Marc ne répondait à aucun de ses appels. Plus tard, elle apprendrait qu'il avait quitté les Forêts à la nouvelle de la mort de Jérémie. Parti où ? Même sa grand-mère l'ignorait. Il avait seulement dit que ce serait pour toujours.

Marie s'en moquait pas mal. Elle ne s'était pas demandé de qui était la petite saloperie qui lui poussait d'un coup dans le ventre.

Ça ne comptait pas.

Elle voulait juste s'en débarrasser.

Oui bien.

S'il n'y avait pas eu les grands-mères pour l'en empêcher.

Pour crier, derrière la porte verrouillée, qu'elle le porterait jusqu'au bout, son même, et que toute sa vie, il serait là pour lui rappeler.

*

Marie se traînait dans la nuit sans pouvoir s'arrêter de pleurer. Elle finissait par ne plus avoir peur des Forêts, elle n'avait plus la force.

C'était la fin de l'été, il faisait tiède.

D'autres fois, cela l'aurait amusée de marcher en pleine obscurité en tenant la main à Jérémie – ou à Marc, n'importe lequel, pour la différence qu'il y avait. Ils auraient ouvert leurs mains à la brise, ils auraient écouté la chouette qui hululait même si Marie s'en foutait, ils auraient fait la course dans le noir. Ils auraient inventé des noms aux silhouettes des arbres géants, des noms rien qu'à eux, pour un monde rien qu'à eux.

Tout cela avait volé en éclats.

Elle s'enfuyait des Forêts, son ventre était douloureux, elle ne devait plus le frapper. Il fallait seulement marcher encore et encore. Trouver une voiture qui l'emmènerait à la ville. Après, elle ne savait pas. Après, c'était trop loin. Avec trop de questions.

Parce que ça serait quoi, la vie d'après – ça serait quoi d'être une mère, murmurait une petite voix à l'intérieur, mais ça non, ah non surtout pas, là-dessus les vieilles n'auraient pas gagné, elle le jurait. Elle n'allait pas l'aimer, ce mioche, elle le dégagerait quelque part et elle irait conquérir son paradis à elle, son existence de rêve, elle la méritait, elle l'avait payée d'avance. Un même, au fond, cela pouvait s'effacer comme un trait de craie sur un tableau. Il suffisait d'un bon chiffon.

Pourquoi elle ne l'avait pas abandonné à la naissance, elle ne se l'expliquerait jamais. Elle passerait sa vie à regretter de ne pas l'avoir fait.

Quelque chose l'avait retenue.

Peut-être l'immense solitude.

Peut-être le refus qu'ailleurs, l'enfant puisse être aimé, avoir une belle existence. Et elle – elle ne voulait pas qu'il soit heureux.

De fait, chaque fois qu'il essaierait de l'être, Marie s'appliquerait à détruire l'univers qu'il s'était inventé.

*

Elle n'avait pas de famille. Elle avait quelques amies : après son accouchement, elle leur laissa le petit, l'une après l'autre. Le temps de souffler. Le temps de travailler. Le temps d'une bonne engueulade, et elle revenait le chercher parce que ce n'était pas normal – oublier un enfant pendant des semaines, parfois des mois, disparue, injoignable, Marie, convaincue que d'autres finiraient par élever son gosse avec leurs propres gamins.

Le petit était ballotté de maison en maison, avait les yeux grands ouverts, regardait tout. Il ne faisait jamais de bruit, il ne pleurait pas, il n'essayait pas de gazouiller. De loin en loin, il reconnaissait la voix de Marie quand elle arrivait après de longues absences, quand elle se disputait avec ses amies, cela se terminait toujours par des larmes, après, elle l'installait dans la voiture et claquait la portière en criant – *Fait chier.*

Pour quelques jours ou quelques semaines, il retrouvait le minuscule appartement mal éclairé où vivait sa mère. Elle le laissait seul, il fallait bien qu'elle gagne sa vie. Il pouvait pleurer pendant des heures : personne ne venait jamais, personne ne répondait à ses plaintes. Il contemplait le tapis, hagard. Du doigt, il suivait les dessins, les couleurs. Son regard vacillait. Les demi-journées étaient trop longues. Il finissait par s'endormir.

Quand Marie rentrait, il agitait les mains vers elle en entendant s'ouvrir la porte – elle ne le regardait pas.

*

Corentin eut deux ans, puis trois.

Qu'est-ce que je vais faire de toi.

Dans l'entrebâillement de la porte, au fond de la voiture, il se tenait coi. Il savait que c'était à cause de lui, tout ça. C'était son lot, le malheur. Sa mère le disait en se penchant sur lui.

J'ai jamais eu que la poisse avec toi.

Que ce soit Marie le problème, personne n'était là pour le lui expliquer. Son humeur instable, ses désirs impossibles. Elle, si jolie que les hommes s'y laissaient prendre ; et puis il y avait les colères, les caprices, les exigences. Lorsqu'ils rencontraient Corentin, cela faisait longtemps qu'ils cherchaient une issue à cette relation impossible. Et peut-être même, l'enfant aurait manqué les faire renoncer à la dérobade, tant il était touchant dans son petit pantalon bleu, s'attachant à marcher à leur rythme, à les suivre sans un bruit, à être content de tout et d'un rien.

Mais Marie.

Ses extravagances finissaient par avoir raison d'eux.

Qui voudrait d'une femme avec un gamin, criait-elle après, en le montrant du doigt.

Corentin restait muet près d'elle, ses grands yeux effarés et saturés d'un amour impossible.

Attendre que cela passe.

Tant que sa mère était là, quelque chose existait.

Et elle, qui rêvait de pouvoir l'abandonner quelque part. Oui de toutes ses forces, elle désirait le faire disparaître. Parfois son esprit chancelait, elle cherchait une issue, une baguette magique, cela la réveillait certaines nuits, elle posait la baguette sur la tête de l'enfant et il se dissipait dans l'air, il n'en restait rien, qu'un peu de fumée et un formidable, immense sentiment de liberté.

Prise d'un espoir insensé, Marie allait voir dans le recoin où elle le faisait dormir entre deux gardes hasardeuses. Il était toujours là.

Toujours là, putain.

*

Un jour, cela fit presque cinq ans.

Un jour, cela fit dix-huit mois que Marie s'était débarrassée de lui en le plaçant chez Olive, moyennant une petite pension en espèces. Pour améliorer son ordinaire, à Olive, parce qu'élever trois gosses toute seule, elle l'avait dit à Marie qui n'écoutait pas, c'était difficile. Elle avait beau trimer, faire des ménages, de la cuisine, du repassage ; elle avait beau – les allocations, ça ne cherchait pas loin. Alors, un billet en plus serait le bienvenu.

Quand il venait.

Marie, ça lui arrachait la gueule de payer pour le mioche. Elle se pointait tous les trois mois, Olive gueulait. Si elle croyait que son fils mangeait un mois sur trois ?

Marie jetait l'argent sur la table, le ton baissait d'un cran, c'était reparti pour un tour.

Reparti tout court : Marie ne venait plus, jusqu'à ce que les appels frénétiques d'Olive l'obligent, parce que les prétendus courriers contenant le prix de la pension n'étaient jamais arrivés.

*

Il y avait eu cette découverte bien sûr, que sa mère payait pour qu'il reste là. Il lui avait fallu une semaine pour s'en remettre.

Corentin n'aurait jamais cru – Corentin qui pensait qu'Olive l'aimait.

C'était donc ça, la vie : payer pour être aimé.

Les gamins – Jojo, de deux ans son aîné, et les petites, Anaïs et Manon – l'avaient emmené jouer dehors. Ensemble, ils avaient couru la forêt qui ne ressemblait pas vraiment à une forêt, trop proche encore de la Grande Ville. Mais même si ce n'était pas la campagne, ce n'était plus la ville depuis longtemps ; une sorte d'entre-deux tout de béton dispersé, flanqué d'arbres et de faux étangs, pour faire croire.

Ils s'étaient étendus au bord de la mare un peu verte, de l'autre côté du petit bois, avec les cannes à pêche que leur avait bricolées un voisin. Ils avaient pris des gardons qu'ils avaient relâchés (au début, ils les rapportaient à la maison, mais Olive les faisait cuire, il ne fallait rien gâcher, les chairs blanches avaient une odeur de vase écœurante ; ils avaient cessé de les ramener, ils disaient que cela ne mordait plus).

Ils avaient contemplé le ciel et les nuages en attendant que les poissons s'approchent. Corentin, cette fois, épiait les trois autres avec un regard nouveau. Il avait compris qu'il n'était pas du même monde. Il n'était pas des leurs – pas de la même mère, pas de la même famille.

Tous, ils faisaient comme si.

Mais ce n'était pas vrai.

La blessure resterait tout au fond de lui, un moment. Et puis un jour, Corentin n'y penserait plus. Il était presque heureux. Au fil des mois, sa mère avait cessé de lui manquer trop fort. La sévérité d'Olive n'empêchait pas les quatre gamins de courir les chemins, de patauger

dans la mare, de se cacher dans la cabane et de s'empiffrer de pâtes ou de pommes de terre qui étaient au menu de tous les dîners.

En saison, s'éloignant avec Jojo dans les bois et sur les chemins, Corentin ramassait des baies – framboises sauvages, myrtilles, mûres. Olive préparait des tartes délicieuses. Tout l'été, ils cherchaient des cèpes et des girolles, silencieux comme des fantômes, vérifiant sans cesse que personne ne les suivait, déjà jaloux de leurs coins à champignons, interdisant aux petites de les accompagner. Fin septembre, c'étaient les noix et les châtaignes, et quelques épis de maïs chipés dans les cultures juste avant la moisson, qu'ils cuisaient sur le poêle à bois en les arrosant d'un peu de beurre. Ils se sentaient importants : participant à la vie de la famille en la nourrissant par à-coups. Mais lorsqu'ils rapportèrent un poulet chapardé à l'autre bout du bourg, Olive leur mit une volée qu'ils n'oublièrent pas.

Dix-huit mois chez Olive.

Dix-huit mois avec Jojo, Anaïs et Manon.

La vie prenait des repères.

La vie faisait répit.

Et quand Corentin se leva en même temps que les autres, un matin de juillet, il ignorait – ils ignoraient tous – que ce serait le dernier jour ensemble.

Marie vint sans prévenir.

Les souvenirs de Corentin étaient épars mais cela était ancré dans sa mémoire : quand Marie n'annonçait pas son arrivée, c'était de mauvais augure.

Elle devait de l'argent à Olive, bien sûr. Elle s'en moquait. Elle avait sa grande gueule, ses cris, ses pleurs. De toute façon, ce jour-là, elle ne venait pas pour ça.

Comme les autres fois.

Quand elle arrivait à l'improviste, c'était signe de départ. C'était pour reprendre son mioche en le traînant par le bras. De la maison jusqu'à la voiture, elle hurlait, elle ne laissait aucun vide, aucune bribe de silence, elle occupait l'espace. Tout cela pour ne pas s'excuser d'avoir disparu, ne pas entendre qu'elle était indigne, ne pas payer ce qu'elle devait.

Au fil du temps, les amies, les nounous, regard effaré sur lui Corentin – les amies et les nounous la laissaient filer.

En dix-huit mois, lui, il n'avait pas oublié.

C'est pour cela que ce matin-là, lorsque le bruit du moteur dans la cour leur fit lever les yeux et qu'Olive étonnée se tourna vers lui, il sut ce qu'elle allait dire.

C'est ta mère, Corentin.

Il se mit à pleurer.

*

Marie entra et les regarda, les quatre petits avec leurs yeux ronds sur elle. Elle eut un signe de tête impatient et Olive les envoya dehors. À Corentin et Jojo, elle dit de surveiller les petites.

Anaïs ne voulait pas sortir.

On va faire quoi.

Mais elle se leva en même temps, elle savait qu'on ne discutait pas avec Olive.

Ils passèrent tous les quatre, et Marie apostropha son fils, une phrase comme une claque – Encore en train de chialer, toi.

Dehors, ils étaient hors de vue.

Ils s'assirent sur le muret en pierre et Jojo murmura : Tu vas partir.

Corentin se mit à crier : Non, non !

C'est sûr, insista Anaïs.

La petite voix fluette de Manon qui n'avait pas trois ans répéta pour être sûre : Tu vas partir ?

Alors Corentin se mit à l'écart, comme le font les bêtes malades, et il attendit. Il avait trouvé un petit bâton avec lequel il commença à dessiner sur la terre. Des lignes. Des cercles. N'importe quoi. Il enfonça brusquement le bâton et fourmilla dans les herbes en gestes de colère, comme on poignarde un vieil ennemi. La terre saignait. Lui aussi ; d'une écharde épaisse qui lui avait enlevé un bout de peau. Il regardait les gouttes rouges qui tombaient, laissant un sillon de couleur sur son doigt. Le sol les aspirait ; on ne voyait plus rien.

Et puis Olive appela les enfants à l'intérieur de la maison. Ils coururent vers elle, faisant un détour pour ne pas passer trop près de Marie et de son méchant visage, prêts à se réfugier dans les chambres, loin de la tension qu'ils percevaient sans la comprendre. Le ton d'Olive les stoppa net.

Non.

Elle regarda Corentin.

Toi.

Toi tu viens avec moi.

Dans la chambre des garçons, elle rangea ses affaires au fond d'un sac en toile, cela ne prenait pas beaucoup de place. Il restait de quoi enfouir le lapin en chiffon avec lequel il s'endormait chaque soir, alors elle le mit aussi. Et puis une petite brioche cuite de la veille. Avant de ressortir, Olive caressa les cheveux de Corentin. Elle ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose, mais ça ne vint pas. Elle se tut. Il lui tenait la main – il pensait qu'il ne lâcherait jamais cette main.

Dans la salle, Marie n'était plus là. Elle était sortie, elle attendait, appuyée contre la portière de la voiture.

Elle remarqua forcément les larmes sur les joues du petit, qui ne voulaient pas s'arrêter.

Monte, elle dit.

Elle jeta le sac d'affaires sur le siège arrière à côté de lui. Elle démarra le moteur et Corentin se retourna sur la banquette. Derrière lui, Olive et ses enfants faisaient des signes d'adieu, et ce fut plus fort que lui : il éclata en sanglots.

Ta gueule, cracha Marie.

Oh le silence.

Après, parce qu'elle avait été dure avec le même, elle marmonna quelques mots. Qu'elle l'emmenait dans un endroit magnifique. Que ça allait être formidable.

Elle disait ça chaque fois.

Corentin n'écoutait pas. Il ressemblait à ces agneaux que l'on sépare de leur mère et qui, pendant des jours, bêlent à se casser la voix dans la bergerie où on les a enfermés, effrayés et perdus, se heurtant aux murs pour les ébouler en vain, se taisant enfin, quand ils sont épuisés.

Lui, il pleurait parce que sa mère était revenue. Pendant longtemps pourtant, il en avait rêvé. Les rêves, c'est rien que des mensonges.

*

Il faisait beau ce jour-là et c'était injuste.

Il y avait trop de chagrin.

À nouveau, quelque chose d'inconnu s'ouvrait, sans joie et sans impatience. Un bouleversement minuscule. Un enfant qui pleurait en silence dans une voiture rouge : cela ne changerait rien au monde.

Les arbres avaient commencé à perdre des morceaux d'écorce.

*

Marie le savait, que la vie, c'est dégueulasse.

Elle le voyait à son travail éreintant de serveuse, à son salaire minable, aux hommes qui ne restaient pas. Elle le voyait au deux-pièces misérable, écrasé sous les toits de la Grande Ville, où elle gelait l'hiver et crevait de chaud l'été.

Rien n'allait.

Elle était en colère depuis cinq ans.

La colère contre les hommes, contre les autres qui n'aidaient jamais, contre l'univers tout entier.

Mais elle ne se laisserait pas faire.

Elle n'avait pas encore abandonné. Elle avait un avenir, elle y croyait toujours. C'est pour cela qu'elle roulait vers les Forêts.

Car la colère, elle l'avait surtout contre les deux grands-mères. Elle n'avait pas oublié ce qu'elles avaient fait. Les vieilles qui l'avaient empêchée de se débarrasser du petit quand il n'était encore qu'une

goutte de pisse, celles qui avaient enclenché ce qui aurait pu ne pas être.

Tournée vers l'arrière, elle regardait Corentin enfin endormi.

Corentin avec ses cheveux noirs en désordre et son regard brun intense. Les mêmes yeux, la même façon de se tenir, le même charme irrésistible et insupportable. Corentin : le fils de Marc.

Pas de chance, ce n'était pas le bon ; il aurait mieux valu que ce soit le gosse de Jérémie, c'était son mari tout de même, à l'époque, ça aurait été plus simple.

Mais pour ce que ça changeait.

Pourquoi est-ce qu'elle n'y avait pas pensé plus tôt, surtout.

C'est sûr, la vieille Augustine allait se souvenir d'elle, dorénavant.

Croisant son propre regard dans le rétroviseur, elle se retenait de sourire.

À midi, Marie s'arrêta pour prendre de l'essence et acheter une bouteille d'eau et deux sandwiches. Elle dit :

— Plus que deux heures.

Corentin ne comprenait pas – ou n'écoutait pas. Il regardait par la vitre. Pas un mot depuis le départ. Chiennerie, pensa Marie.

Il faisait très doux, très beau toujours. Fenêtre ouverte dans la voiture. Une chance sur deux pour que Marie attrape mal à la gorge – elle s'en moquait, étouffait à l'intérieur, avec le regard sombre et muet du même sur elle quand il passait de la gauche à la droite du paysage.

Cinquante kilomètres avant, elle s'encouragea à voix basse, On arrive, on arrive.

Il était deux heures de l'après-midi quand elle mit son clignotant pour tourner vers le village. Son cœur battait trop vite. Pourvu qu'elle ne croise personne.

Une petite route, puis un chemin de terre encore à droite.

Elle s'engagea lentement. S'arrêta. Elle savait que c'était là, derrière, à cinquante ou quatre-vingts mètres. De l'autre côté du virage et des arbres. Elle reconnaissait, les souvenirs lui revenaient comme si c'était hier. Si elle s'avancait davantage, on la verrait de la maison. Alors elle descendit. Le petit la regardait.

Elle prit son sac de toile, ouvrit la portière.

Viens.

Il ne bougeait pas. Elle le tira par la main et il se laissa glisser dehors.

Elle lui mit son sac sur l'épaule.

Tiens.

Elle tendit le bras devant elle.

Tu vois le chemin.

Juste après, juste derrière les arbres, il y a une maison. C'est là que tu vas aller. Il y aura une dame, une vieille. Tu lui donneras cette lettre – elle lui fourra une enveloppe dans la main, qu'il laissa tomber une première fois.

Tiens-la bien.

Tu as compris ?

Le petit ne bougeait toujours pas, ne remuait pas la tête, ne disait rien. Alors Marie le poussa dans le dos.

Là-bas.

Elle le laissa. Remonta dans la voiture.

Il se tourna pour la regarder. Elle, un geste de la main pour lui signifier de partir. Elle ouvrit la fenêtre de la portière.

Va ! Mais va !

Il fit un pas.

Marie enclencha la marche arrière mais resta à l'arrêt. Juste prête à s'enfuir. Corentin s'était arrêté et l'observait à nouveau. Elle détestait ces grands yeux pleins de larmes, ça lui pinçait un vague quelque chose à l'intérieur. Elle agita le doigt vers le chemin, sourcils froncés. Alors il reprit sa marche lente, penchant la tête comme s'il essayait de voir ce qui se cachait derrière les arbres, hésitant et peureux. Marie aurait voulu le pousser du bout du pare-chocs pour qu'il aille plus vite.

Ça y est, il avait disparu.

Non.

Il revenait.

Cette fois, Marie sortit à demi de la voiture, les nerfs prenaient le dessus.

File, merde !

Comme à un chien, mais elle ne savait pas quoi dire d'autre.

Le petit sursauta. Il se retourna.

De l'autre côté des arbres, il avait vu la maison, et puis la dame. Il était le seul à les voir, puisque Marie était restée derrière le virage.

Une vieille maison, et une vieille dame.

Elle le vit à son tour, releva lentement son dos du jardin où elle s'affairait. Bien sûr qu'elle se demandait ce que c'était que ce petit garçon perdu.

Il s'approcha en tremblant.

Il ne dit rien.

Il tendit l'enveloppe sur laquelle était écrit son nom à elle, en lettres majuscules bien détachées : Augustine.

*

Le regard dur de la vieille sur lui. Pas un sourire, pas un geste.

Elle avait seulement lâché la lettre qu'elle venait de lire et qui s'était collée sur le sol humide, là où elle avait arrosé un quart d'heure avant. Il s'était passé plusieurs secondes d'un affreux silence. Et puis elle avait fait un pas vers Corentin, elle avait marché sur le papier

froissé.

Il s'était enfui.

Demi-tour, courant comme un dératé. Il avait passé le virage en sens inverse, appelant sa mère d'une voix aiguë, Viens me chercher, me laisse pas là.

La voiture avait disparu. Même l'odeur d'essence qui suintait souvent du vieux moteur s'était évanouie, Marie avait dû accélérer comme une folle, elle était déjà loin.

La route vide. Ce serait le dernier souvenir.

Il n'oublierait rien, ni le long trajet muet, ni l'instant où elle l'avait fait descendre de voiture, ni la lettre qu'elle l'avait forcé à prendre. Il n'oublierait pas le petit chemin jusqu'au virage, et sa respiration qui accélérât, et la peur au fond de lui.

Enfin, il n'oublierait pas les derniers mots de sa mère pour lui.

File, merde.

*

Un toit d'ardoise abîmé sur les rives, une pierre triste avec des portes basses, comme si on ne voulait pas laisser entrer les gens. La maison d'Augustine était laide. À l'intérieur, à partir de quatre heures, il fallait rester près des fenêtres pour lire ou raccommoder un ouvrage. Le carrelage au sol était fendu à plusieurs endroits, des carreaux blancs et noirs mouchetés, que l'on pouvait regarder pendant des heures en cherchant des dessins, et sur lesquels les insectes morts se devinaient à peine.

Deux fauteuils d'un vert sans âge, une table basse jonchée de journaux.

Le vieux chat allongé sur les journaux. C'est ce que Corentin vit en premier.

Chez Augustine, tout était froid, désuet, silencieux. Corentin ne s'était jamais senti aussi seul. Seul avec le vieux chat qui puait de la gueule à cause de ses dents pourries, mais qui était quand même très doux.

Chaque soir, le petit pleurait dans son lit, étouffant ses larmes dans ses draps pour qu'Augustine ne l'entende pas, il n'avait pas envie qu'elle l'entende, il ne voulait pas qu'elle le console.

Marie reviendrait le chercher. Elle ne pouvait pas le laisser là, avec cette vieille femme de soixante-seize ans qui ne riait jamais.

L'affaire de quelques jours.

Quelques semaines.

Le temps passait à une lenteur terrifiante.

Corentin ne reverrait jamais Marie.

Il restait encore un peu d'été aux Forêts. Corentin découvrit avec précaution le petit village, qui n'était qu'un hameau, quelques maisons disséminées entre le haut et le bas de la vallée, un microcosme dont il fit vite le tour. Augustine le laissait aller à sa guise, ne craignant ni qu'il se perde, ni qu'il s'enfuie – pour aller où ?

Il repéra plus facilement les voisins que les liens étranges qui l'unissaient à la vieille femme (une arrière-grand-mère, quand on n'avait pas connu son propre père, cela ne voulait rien dire ; elle lui expliquait – je suis la grand-mère de ton papa – mais qui était son père ? et le père de son père ? Augustine, c'était trop loin, trop vieux pour sa compréhension).

Trop soudain aussi.

Il avait peur d'elle. Elle avait les traits d'un oiseau de proie, émaciés, sévères. La nuit, inquiet, il se réveillait, n'osait pas bouger. Il attendait que ses yeux s'habituent à la pénombre. Il scrutait dans l'obscurité la silhouette endormie sur le lit d'à côté, il écoutait les minuscules ronflements rythmer ses insomnies.

*

Les premiers jours, Augustine avait installé Corentin au grenier. On y accédait par un escalier extérieur. C'était le seul endroit où elle pouvait lui offrir une chambre, le bas étant un espace ouvert. Elle venait le chercher le matin pour le petit déjeuner, il ne devait pas bouger avant qu'elle soit prête. C'était la règle.

Elle se ravisa au bout d'une semaine en remarquant que l'enfant était toujours éveillé quand elle ouvrait la porte du haut, habillé, comme au garde-à-vous, les yeux agrandis par elle ne savait quel sentiment sinon la peur – alors elle se souvint qu'il ne connaissait pas les grands bois sombres, les bruits de la nuit, le silence assourdissant des vieilles campagnes.

Il ne connaissait pas les Forêts.

Un territoire à part, colossal, charnu d'arbres centenaires, de chemins qui s'effaçaient chaque saison sous la force de la nature.

Un territoire maléfique, disaient certains qui ne savaient plus pourquoi, mais c'était un réflexe, chaque fois qu'un malheur s'abattait par ici, les vieilles et les vieux se tordaient les mains en hochant la tête : Ce sont les Forêts.

Rien de bon ne levait jamais dans ces terres maigres, tout crevait, il faisait trop chaud, ou trop mouillé, le sol était bourré de ces insectes

qui bouffent les plants par la racine, il n'y avait que de la caillasse, le bétail était creux aux flancs, il n'y avait rien à faire.

Rien de bon non plus dans le cœur des hommes qui s'était asséché depuis des générations.

Et tous, ils le savaient : le ciel les avait abandonnés. Il avait baissé les bras, s'était tourné vers des contrées plus douces. D'ici, il n'y avait définitivement rien à tirer.

Ils auraient dû partir depuis longtemps ; aucun d'eux ne l'avait fait.

Ils auraient dû laisser les lianes et les arbres détruire le peu qu'ils avaient édifié en cinq cents ans, de pauvres maisons, de pauvres cultures, de pauvres souvenirs. Mais ils n'avaient pas idée d'où aller ; à vrai dire, ils n'avaient pas d'idée du tout. C'est pour cela qu'ils étaient restés. Arracher au sol de quoi survivre chaque jour leur prenait tout leur temps, toute leur énergie. Pour l'avenir, pour les rêves, il n'y avait plus de force.

Seuls les morts quittaient le pays.

Dans cette étrange immensité, Corentin prenait un espace minuscule ravi à on ne sait quelle présence, bousculant on ne sait quelle vibration du ciel. Il y avait quelque chose de dérangentant dans son intrusion, il fallait que l'atmosphère, les particules d'air, les flottements du monde s'écartent un peu pour le laisser venir, il fallait que les repères se modifient, que les places se retrouvent.

Augustine descendit le matelas resté au grenier depuis des années et l'installa à l'angle du sien, pieds contre pieds, dans le coin où elle dormait.

*

Il n'y avait pas de chambre en bas : Augustine vivait dans une maison d'une seule – grande – pièce, car elle ne se chauffait qu'au bois. Dans le foyer trop grand de la cheminée, sur le pignon nord, elle avait fait installer un poêle à bois. Aussi fallait-il que la chaleur, si tant est que l'on puisse appeler ainsi le pauvre courant d'air tiède qui s'essouffait au fond de la maison durant l'hiver, ne soit arrêtée par aucun mur.

Au départ, Augustine n'avait pas pensé partager son territoire avec l'enfant ; elle apprit à dormir avec sa présence agitée, ses cauchemars, ses angoisses. Savait-elle qu'il l'observait à son tour lorsqu'elle ronflait au milieu de la nuit, qu'il scrutait son nez un peu crochu, sa bouche

entrouverte, la couverture qui se soulevait au rythme de sa respiration – rien n'était moins sûr, en tout cas elle n'en parla jamais, et lui, peu à peu, la trouva plus intrigante qu'effrayante dans l'ombre troublée par la lune (Augustine ne fermait pas les volets, Corentin aimait la lueur pâle de l'astre qui grisait la pièce, les nuits sans nuages).

Il s'échappait dès qu'il le pouvait de la maison collée au fond de la vallée. Ailleurs, il y avait de la vie, il y avait des rires. Il existait quelque chose au-delà du labeur, au-delà des trop longs silences d'Augustine. Il remontait le sentier en courant, le monde était là.

En haut du chemin à droite, à cinq ou six cents mètres de chez eux, il y avait Adèle, la voisine qu'Augustine ne voulait pas qu'il aille voir, parce qu'elle était sale.

Un peu plus loin, c'était la ferme des Gentils où on élevait des vaches. Quand ils avaient achevé leurs corvées, les enfants, Mathilde et Jeannot, jouaient avec Corentin, ils s'étaient trouvé des affinités très vite. Corentin avait décrété qu'il se marierait avec Mathilde lorsqu'ils seraient grands. Elle riait parce qu'elle avait deux ans de plus que lui et que ce n'était pas possible, la mariée est toujours plus jeune.

C'est vrai ?

Toujours.

Dans la maison d'après, à l'entrée du village, celle avec les volets mauves, vivait un vieil homme que personne ne voyait jamais et dont on racontait qu'il avait été défiguré à la guerre, pas par des armes cependant ; mais par des *expériences*.

Oh, disait Corentin quand Jeannot lui expliquait que ses yeux n'étaient plus à la même hauteur.

Il faisait comme s'il savait. Il rêvait de le voir en vrai – le mutilé ne sortait jamais de chez lui.

Après le vieil homme, il y avait les Hollandais, puis les retraités au joli jardin, puis les Anglais, puis la femme Joris qui élevait seule ses quatre fils.

Ensuite la vieille morue dont Corentin ignorait le nom parce que tout le monde l'appelait ainsi, la vieille morue, qui se cachait derrière son rideau et notait tout ce que faisaient les gens et à quelle heure, quand ils partaient, quand ils revenaient, s'ils étaient seuls ou non, s'ils avaient des sacs de course, s'ils étaient livrés pour le bois, s'ils se disputaient, s'ils dînaient avec des amis, et lesquels.

Après enfin, il y avait l'Alice, et Corentin avait interdiction formelle de lui parler. Il faisait un détour pour qu'elle ne le voie pas passer. Augustine disait qu'elle était folle.

À gauche de la route, il n'y avait que trois maisons. La première

était celle de Francis, un ancien militaire qui n'habitait pas là à l'année mais qui montrait à Corentin comment tailler un morceau de chêne, comment réparer une clôture ou installer un grillage pour les lapins. Il haïssait son voisin, le Verdière, une saloperie, disait-il, va pas là-bas.

Corentin n'y allait pas.

On entendait hurler la femme Verdière depuis le fond de la vallée quand elle appelait les gosses.

Francis, ça le faisait rire.

Tu vois.

Corentin l'imitait, mettait les mains sur ses hanches pour écouter.

Saloperie, il disait – et Francis riait plus fort.

La dernière maison était abandonnée. Le lierre avait éboulé une partie d'un mur, on pouvait entrer par l'arrière. Les gamins allaient s'y cacher, chercher des trésors, inventer des milliers d'histoires.

*

Alors, à cette vie-là aussi, Corentin s'habitua.

Au village, aux gens, à l'école qui le passionna.

À Augustine – surtout.

Il mit longtemps à admettre qu'elle l'aimait profondément. Personne ne l'avait jamais aimé, à commencer par Marie. Il s'y était fait. Cela venait de lui, se disait-il.

Mais elle, la vieille Augustine.

C'était tellement étrange. C'était dérangeant.

Oh, à sa façon. Sans câlins et sans baisers. Des petites attentions. Des petits temps ensemble, à lier les haricots ou à ranger le bois, lorsque les poules se sauvaient, lorsque les pommes étaient mûres, lorsqu'il fallut enterrer le vieux chat mort parce que les années avaient passé.

Une sorte de douceur âpre, de rugosité bienveillante.

Une silhouette qui faisait semblant de ranger une bêche ou un râteau lorsque le car le déposait en haut de la route, le soir après l'école. Qui comptait sans doute les cinq ou six minutes nécessaires pour qu'il descende le chemin, dix parfois, quand il s'arrêtait cueillir une marguerite ou une liane de chèvrefeuille pour la lui donner en arrivant.

Augustine qui le guettait en cachette, et avait un sourire faussement surpris lorsqu'il apparaissait dans le petit virage avant la maison. Elle prenait les trois fleurs à sa main, ils allaient leur trouver un vase.

Ensemble, ils arrosaient le potager, sarclaient la cour, nettoyaient les massifs. Ils dînaient de ce qu'Augustine avait préparé dans la journée, légumes frais ou sortis du congélateur où chaque récolte était soigneusement consignée, pâtes, tartes, terrines qu'elle échangeait aux voisines contre quelques fruits du verger, parfois une portion de viande, quand elle allait attendre le passage du boucher le jeudi, et qu'elle revenait avec son maigre trésor en recomptant les pièces de monnaie qu'il lui avait tendues.

Ils plantèrent des capucines là où ils avaient enterré le chat.

Quand Augustine était en colère – c'était après les factures, après les lapins qui grignotaient les salades la nuit, après la télévision qui ne proposait que des idioties, le soir, quand elle n'avait plus la force que de se distraire – Corentin posait sa petite main sur la main ridée, plongeait ses yeux noirs dans le vieux regard délavé. Cela prenait une minute, ou deux, ou plus : et puis Augustine recommençait à sourire. La vie reprenait. Le temps se remettait en marche.

Marie ne revenait pas. Corentin, lorsqu'une voiture s'égarait jusqu'au bout de leur sentier, se surprenait à prier que ce ne fût pas elle. Elle était comme une ombre qui s'éloignait peu à peu, mais qu'un coup de vent contraire peut ramener à chaque instant.

Augustine le protégeait, pensait-il.

Elle ne demandait pas d'argent pour qu'il reste là. C'était une sorte d'émerveillement pour lui. Il n'y avait qu'elle.

Elle ne le grondait pas.

Il n'était pas grondable. Il intégrait ses manies, ses exigences, il se modelait sur elle. Pour aller au jardin, pour ramasser des branches mortes qui allumeraient le feu, il marchait dans ses traces. Il imitait ses gestes. Jusqu'au ton de sa voix, qu'il s'essayait à érailler. Il ne s'opposa qu'une fois à elle, lorsqu'il trouva un petit chat sur le chemin et qu'il le ramena à la maison. Elle n'en voulait pas. Corentin le fit dormir dans son lit, et ils n'en parlèrent plus.

Sur les choses importantes – c'est elle qui disait cela, les choses importantes – elle ne lui cédait rien. Ni au jardin, ni au village, ni surtout à l'école.

Toujours droit et toujours premier. Il n'y a pas d'autre voie.

C'est ainsi qu'il se mit à grandir.

Corentin eut dix ans.

Les plus vieux arbres avaient commencé à sécher, les étés étaient trop raides. La plupart des ruisseaux dans lesquels il patageait auparavant n'étaient plus que des petits filets d'eau qui sentaient la vase. Chaque semaine, à la télévision, il entendait les mots : réchauffement climatique, deux degrés, trois degrés, danger. Cela ne signifiait rien pour lui. Il faisait chaud, c'était tout. Chaud et sec. Les vieux d'ici parlaient de 1976, ils en avaient connu d'autres. C'était la nature, voilà. Des choses avaient changé, bien sûr : l'été précédent, il y avait eu des mantes religieuses dans les jardins. On n'en avait jamais vu, d'ordinaire elles vivaient quatre cents kilomètres plus au sud. Elles étaient remontées, c'était un signe. Mais les choses changeaient toujours ; c'était cela aussi, la vie.

Augustine vieillissait doucement. Comme les arbres. La peau fripée pareil, noueuse, un peu plus tordue qu'avant, à cause de l'arthrose.

Tous les soirs, elle regardait le ciel avec Corentin. Quand il faisait beau, elle lui apprenait les étoiles. Quand il faisait nuage ou pluie, elle racontait des histoires. Crevant de chaud ou emmitoufflés dans leurs manteaux, ils avaient le nez en l'air, ils avaient de la lumière au fond des yeux. Augustine avait arrêté d'aider Corentin à faire ses devoirs, elle n'y comprenait plus rien. Mais les soirs lui appartenaient. Elle régnait sur le monde, sur l'infini, sur les milliers de contes et de légendes cachés au fond des Forêts.

Ils allaient dormir chacun de son côté : Corentin avait demandé timidement à se réinstaller au grenier. Il n'avait plus peur. Il était grand – trop grand. Il ne voulait pas qu'Augustine le voie se déshabiller le soir, c'était compliqué de se faufiler derrière un pan de mur, une porte entrouverte, quand il y en avait si peu.

Au grenier, ce fut son univers. L'hiver, il dormait dans la petite pièce fermée au fond, contre le conduit de cheminée qui faisait une tiédeur enveloppante. L'été, il restait dans le grand espace décroissant, les yeux rivés aux étoiles dansant derrière le volet rabattu ; lorsqu'il y avait du vent, les branches du sapin venaient griffer la vitre, c'était une sorte de musique, il s'endormait avec le sentiment que rien ne pouvait arriver.

*

En rentrant de l'école, Corentin s'arrêtait souvent chez Adèle. Chez elle, cela sentait le renfermé, le bois, cela sentait Adèle. Il respirait à pleins poumons, dans le nez l'odeur de son eau de Cologne, d'un peu

de parfum rose, de poudre. Elle se parfumait parce qu'elle ne se lavait pas, grondait Augustine. Corentin s'en moquait. Ça sentait bon chez Adèle.

Chez elle, c'était le refuge de Corentin – et de tant d'autres, car la maison était toujours ouverte. Un chien, quelques chats, souvent Jeannot et Mathilde, et un ou deux autres gamins, des oiseaux sur les rebords de fenêtres. Des os, des soucoupes de lait, des bonbons, des bouts de lard.

Adèle cousait, de ces pièces et de ces vêtements si fins qu'on venait les lui chercher de la ville.

Adèle refilait en même temps quelques puces et poux.

Tu vois, criait Augustine en prenant son flacon de citronnelle ou de lavande.

Corentin y retournait quand même.

À quinze ans, Mathilde déclara qu'elle ne se marierait pas avec lui.

Par une décision que personne n'avait vue venir, elle voulait devenir religieuse. Qu'avait-elle lu, qu'avait-elle entendu, qu'avait-elle imaginé ? Elle avait ces airs exaltés, ces grands yeux fous des filles qui rencontrent Dieu à l'adolescence. Elle avait la certitude qu'un jour, Il lui apparaîtrait – Lui ou Marie, elle espérait presque que ce soit Marie, elle se sentait si proche d'elle. Telle Bernadette Soubirous, Lucie dos Santos, Maria Esperanza, il y aurait Mathilde.

Corentin chercha à la convaincre. C'étaient des histoires de filles, c'étaient des blagues, affirmait-il. Et puis ça ne se faisait pas comme ça, parce qu'on l'avait décidé. Mais elle n'écoutait pas. Elle n'entendait pas. Elle y croyait, il n'y avait rien à dire, rien à faire, et elle le repoussa de plus en plus sèchement. Il comprit qu'elle s'était mise à le mépriser ; il n'était qu'un garçon, et elle, elle attendait la Vierge. Elle en parlait comme si c'était à deux doigts d'advenir. Elle disait : *mon apparition*. Corentin la détesta, elle, la Vierge Marie, la vie, tout le reste. Il détesta cette foi contre laquelle il ne pouvait rien – par vengeance, il appela Mathilde *la grosse vache*.

C'en était fini de l'amour, sanglotait-il le soir entre ses draps.

Ils ne se parlaient plus. Elle cessa bientôt d'aller au collège, elle avait du travail à la ferme. Ils ne se croisaient plus. C'est à Jeannot que Corentin criait sa colère.

La grosse vache, répétait-il.

Jeannot hochait la tête.

Il y eut les promesses.

Avant de mourir, Augustine voulait voir la mer.

Tu ne vas pas mourir, disait Corentin en regardant les vieilles mains qui avaient commencé à trembler.

Elle souriait. Avec lui, elle souriait toujours, à présent qu'il était presque adulte, il la dépassait d'une tête, c'est vrai qu'elle n'était pas bien grande.

Un jour il faudra en finir, murmurait-elle en regardant par la fenêtre.

Mais pas tout de suite.

Non. Pas tout de suite.

Je t'emmènerai voir la mer avant.

D'accord.

Trop faciles, les promesses.

*

Et parce que l'école l'avait repéré, Corentin à dix-huit ans partit pour la Grande Ville.

Augustine avait tout balayé d'un geste : ses hésitations, ses doutes, ses peurs, la culpabilité de la laisser seule. Les mots qui restaient sur ses lèvres étirées par son sourire : Tu vas être professeur.

Il partit.

Elle ne l'accompagna pas sur le quai de la gare, il fallait marcher, attendre le car, marcher encore. Elle gardait ses forces pour son retour.

Bien sûr que je reviendrai, promit-il.

Bien sûr.

Et comme il avait dit, il revint. À la fois le même, et si différent : empreint de la Grande Ville, fasciné, absorbé par elle.

Il la racontait à Augustine. Il découvrait tout, la longueur des rues, la densité de la foule, le bruit qui ne s'arrêtait jamais. Il avait des amis, ils réinventaient le monde. Par sa voix, par la lueur de son regard, Augustine touchait du doigt les sciences et les lettres, les lumières, la musique, les nuits qui n'en finissaient pas parce qu'il ne fallait pas perdre un instant de cette vie-là. Oui il y avait tout cela dans ses yeux en feu de joie, il n'y avait qu'à lire dedans, qu'à regarder dessus.

Il s'enchantait.

Est-ce que tu comprends ? demandait-il. Est-ce que tu imagines ?

Elle essayait que oui. Était-ce si différent de ce qu'elle voyait à la télévision et qui lui faisait un peu peur – ce que Corentin encensait de bruissement, de fusion, de milliers d'existences inépuisables et légères, fringantes, pressées, tout allait vite et fort, tout se frôlait sans jamais s'arrêter, tout se taisait et le bruit continuait, les jours passaient sans qu'il fasse ténèbres, ce n'étaient que lueurs, éclats, embrasements.

Devant la télévision, Augustine s'inquiétait. Et lui, Corentin, qui criait son exaltation et son amour – il aspirait la ville, il la goûtait. Augustine ne pouvait pas lui dire que cela ne durerait pas, elle n'osait pas prononcer les mots qui lui venaient et qui parlaient de mensonge, Corentin était heureux, cela suffisait.

Aux Forêts, les feuilles des arbres tombaient déjà. On était en juin, Corentin terminait sa première année d'études. Les saisons avançaient, se décalaient, se mélangeaient. Elles avaient changé – tout changeait de façon imperceptible.

*

À l'automne, Corentin revint moins souvent. La tête lui tournait toujours de tant de choses nouvelles et brillantes, il avait l'impression qu'il n'arriverait pas à tout voir ni à tout faire, la vie n'y suffirait pas, il brûlait. Petit papillon qui s'émerveillait, ébloui, ailes ouvertes.

Augustine l'attendait un peu plus longtemps. Il n'y avait pas d'amertume. Elle savait que le moment viendrait où il annoncerait sa visite, elle patientait, même si le temps comptait double pour elle, à son âge, tout pouvait s'arrêter si vite. Elle regardait la télévision en pensant que Corentin était là quelque part, dans cet étrange univers auquel il s'était si bien accoutumé.

Il était là-bas et un jour, il serait là, sa présence joyeuse, éblouissante, virevoltante.

Il écrivait pour se faire pardonner ses absences.

Au téléphone, Augustine entendait mal.

Tu sais, la mer. Je n'ai pas oublié.

Elle disait : On verra.

Bientôt, il vint pour Noël et quelques jours en été. Souvent, dans la Grande Ville, il pensait à Augustine. Après, il lui racontait ces moments-là, des petits matins au vague à l'âme, des grandes nuits

émerveillées sur les lumières que reflétait le fleuve. Parfois, il se sentait malheureux de la voir si peu. Augustine secouait la tête, elle lui interdisait. Quand il était là, elle prenait ces instants de fête sans un soupir, sans condition. Elle ne demandait pas quand il reviendrait. Elle n'avait pas de prière au fond des yeux.

Tout était normal.

Ainsi vont les enfants : ils s'en vont.

Corentin ne savait pas ce qu'étaient des amis. Aux Forêts, il y avait quelques enfants bien sûr, devenus des adolescents, puis de très jeunes adultes ; ils s'en étaient toujours allés, chacun chez soi, au retour de l'école. La vie sociale s'arrêtait à dix-sept heures, éparpillait les êtres dans de vieilles bâtisses isolées. Après, c'était la famille. Après, c'était un autre travail, bétail, cultures, maison, de multiples petites aides qui ne laissaient pas de temps libre, le temps libre c'était la télévision, les réseaux sociaux la nuit, quand ils auraient dû dormir et qu'ils se redécouvraient sous une facette inattendue, qu'ils se reconnaissent, qu'ils se parlaient enfin – le lendemain matin, tout avait repris sa place, tout s'était de nouveau figé.

Mais la Grande Ville apportait tant de monde.

Au début, Corentin avait eu cette façon de se taire et de rester à l'écart, d'essayer de rire lui aussi, sans conviction, parce que ces autres riaient sans cesse et qu'il avait saisi qu'il lui faudrait être comme eux. Au début, il les avait regardés faire – il les avait imités. Il ne savait pas rire de cette façon-là, c'était trop fort, trop de bruit, quelque chose qui n'était pas seulement joyeux mais un peu fou, incontrôlable, excessif – c'était le mot qui lui était venu. Parfois, il avait l'impression que sa mâchoire restait bloquée, tirée en arrière. Mais cela suffisait à faire partie d'eux. Il ouvrait la bouche. Il plissait les yeux. On aurait dit que – il riait comme il le pouvait, il faisait semblant, qu'importe, cela fonctionnait.

Peu à peu, il avait cessé de prendre tout ce qui venait, il avait choisi des amis. Cela lui avait demandé du temps. Des gens qui parlaient, inventaient, chantaient, criaient aussi, et pourtant. Il les aimait, pensait-il en les regardant à la dérobée. C'était sa vie, son univers dorénavant. Il n'y avait plus de solitude. Ils s'étaient adoptés les uns les autres. C'était très différent d'avant. C'était très beau.

Par la fenêtre, il observait la ville la nuit à côté d'eux.

*

Ils étaient douze.

Douze étudiants devenus grands, des presque professeurs, poussés ensemble sur les bancs de l'université ou des cafétérias, biologistes, généticiens, géologues aujourd'hui, et Luna qui s'était spécialisée dans ces étranges sciences de l'eau qu'elle lui chuchotait à l'oreille, la nuit, quand ils ne dormaient pas.

Douze : un groupe, une tribu, un clan. Ils avaient cette force. Cela

faisait trois ans, puis cinq, puis huit qu'ils se côtoyaient, qu'ils se mesuraient les uns aux autres, se complétaient, s'enrichissaient de pensées qui jusqu'alors leur étaient inconnues, prenant lentement conscience des liens qu'ils devaient tisser entre eux, parce que le monde n'était pas clos, c'étaient les hommes qui l'avaient compartimenté, on ne pouvait comprendre les choses que si on en avait une vision entière. À eux douze, ils avaient l'univers au bout des doigts.

Souvent ils se retrouvaient le soir, comme on retrouve la promesse d'une parenthèse magique, fébriles et les pensées cognant déjà à leurs tempes, ils le savaient chaque fois : le temps d'une heure, le temps de quelques jours, ils allaient refaire le monde.

Ils cherchaient un repaire, un cocon, un abri de tout, là où rien ni personne ne viendrait déranger leurs infinies discussions, là où rien ni personne n'arrêterait le flux des idées trop vives, et la fusion entre eux, et les embruns de l'alcool pour oublier que l'existence était moins belle que ce qu'ils avaient exigé, moins exaltante que ce qu'ils avaient espéré, mais qu'il fallait la vivre, parce qu'ils n'avaient que cela – cela et ces douze êtres à la fois lointains et si proches, amis, rivaux, ennemis, essentiels enfin.

*

Corentin avait trop chaud, il avait trop sec. La ville l'étanchait.

La ville ensablée. La ville engluée, épaisse, opaque. Tout manquait d'air. Tout arrivait feutré et hurlant en même temps. Le bruit se heurtait au silence des grandes peurs.

Tout continuait cependant.

Ça ne se voyait pas, qu'il ne manquait qu'une petite chose minuscule pour que tout s'enflamme. Pour que tout s'écroule.

C'était déjà dans sa gorge, peut-être, dans cette infime brûlure lorsqu'il déglutissait, dans sa salive acide.

Va. C'était tellement plus que cela.

Mais ça ne se voyait pas que la nature crevait, dans la ville. Ça ne faisait rien au macadam, rien aux réverbères. Ça ne changeait pas le chant des étudiants, ça ne changeait pas le bruit des klaxons. Ça n'atténuait pas les rires ni les cris, le grincement des portes qui s'ouvraient et celles qui se fermaient, pas le ronronnement du métro, pas les sonneries des portables.

Ça ne modifiait pas la couleur du ciel – parce que personne ne le

regardait. Il y avait trop de lumière devant. Des lueurs artificielles.

Qu'on éteigne, suppliait parfois Corentin en silence.

Le monde comme une ampoule.

Le monde comme une fête, et il était bientôt minuit.

*

Les yeux fermés, la sueur sur son front, qu'il essuyait d'un geste tout au long de la nuit.

Est-ce qu'il n'y avait plus que des nuits ?

Les jours passaient sans se laisser toucher.

Apprendre, écrire, parler, écouter, marcher, boire, dormir.

Tout tenait bon.

Tout tenait à un fil.

Était-ce cela, être heureux ?

Il aurait fallu écrire chaque instant de chaque jour, pour se souvenir.

Tous les douze, ils s'échappaient.

Avec ceux qu'il aimait, toutes les fins de semaine, Corentin descendait dans les profondeurs de la Grande Ville. L'air se raréfiait encore. Mais enfin, dans les galeries souterraines, ils étaient coupés des agitations fébriles, des bourdonnements de la surface, de la foule bruisante.

Dix mètres, vingt mètres sous la rue, les ossuaires ne les intéressaient pas. Seul le calme. Seul l'apaisement.

Ils dépassaient les lieux autorisés, éboulaient les murs, se glissaient dans des brèches dont ils n'étaient pas certains qu'elles débouchent sur autre chose.

Là, il n'y avait plus d'électricité. Ils reprenaient des bougies, comme avant.

Ils apportaient à boire. Beaucoup. Trop. Exprès.

Ils restaient jusqu'à ce que le manque d'oxygène leur fasse mal à la tête. Ils ressortaient la nuit, celle-là ou la suivante, errant dans une autre obscurité, dans d'autres ténèbres, pour que le flottement dure. Le soleil finissait toujours par se lever. Ils savaient que chaque voyage n'était qu'une illusion.

Loin, les Forêts.

La pensée venait et Corentin la chassait comme on chasse un insecte, un geste de la main, un geste de la tête, un claquement de langue fatigué.

Il fallait qu'il y aille – il aurait fallu.

L'envie disparaissait peu à peu. Ou alors, l'envie était là, mais il ne se passait rien.

Luna se penchait sur lui pour l'embrasser et, une bière à la main, il oubliait encore.

Sauf le pincement au fond du ventre.

Oui il irait.

Mais pas tout de suite. Demain peut-être. Ou plus tard. Après la fête, après les filles, après les examens de fin d'année – qui seraient les derniers.

Si rien ne se glissait au milieu, d'ici là.

Il s'en voulait.

Et puis cela passait.

*

Aux Forêts, il y avait encore de l'air.

Les moissons étaient finies et le ciel s'était dépoussiéré de ces particules jaunes qui l'avaient obstrué durant dix jours. En tombant, elles avaient fait un voile sur les ruisseaux qui persistaient au fond des petites vallées, là où des filets de fraîcheur se cachaient derrière les herbes, sous les pierres.

Corentin s'en foutait, de l'air.

À boire.

À aimer.

À rêver.

Qu'importe le reste : rien d'autre ne comptait. Eux, sous la terre, s'étaient juré tout cela

— la bière, l'amour, les rêves.

Ils étaient devenus un clan et ils étaient devenus des fous, ils voulaient vivre trop fort, comme si tout allait s'arrêter. Comme s'ils pouvaient mourir demain.

Et ils le pouvaient.

Sous la fête immense, une peur étrange leur dévorait les entrailles, atténuait leurs rires, leur écarquillait les yeux.

Peut-être était-ce la vie qui les effrayait, quand il faudrait la prendre à bras-le-corps puisque les études se terminaient, quand ils sentaient qu'une époque finissait lentement, et ce n'était pas seulement une époque – une vie, un monde. Ils n'en voulaient pas tant que ça, de cette existence de grands adultes, là où tout devient irréversible, et tout devient sérieux. Ils partiraient chacun de son côté, parce qu'il y aurait du travail, de l'argent, de la gloire, ils partiraient, ils s'émietteraient, ils se manqueraient à tout jamais.

Est-ce cela qui les retenait ?

Il n'y avait plus d'air cette fin de printemps et ils s'en moquaient tous, mais dans leurs bouches ouvertes pour l'aspirer un peu plus, ils le percevaient : quelque chose n'allait pas.

Cela venait de cette rupture qui se préparait entre eux, peut-être, à la vie ordinaire qui s'était mise en embuscade, à ce qu'ils allaient perdre et dont ils étaient si aigument conscients sans le dire, sans se l'avouer, parce que cela faisait trop mal, ils se protégeaient déjà.

C'était cela et c'était davantage, quelque chose n'allait pas en eux, et quelque chose n'allait pas dehors – dans le monde. Mais cela, ils l'avaient dit l'année d'avant, et, pour ceux qui étaient déjà là, encore celles d'avant, ce n'était pas nouveau.

Rien n'allait jamais.

Alors. Puisque tout tenait en équilibre.

Ils étaient devenus des funambules. Sous leurs pieds, un gouffre. Ils ne regardaient pas en dessous. Ils n'osaient pas. Ils écartaient les bras pour ne pas glisser. L'intérieur de la terre les accueillait tel un cocon indestructible.

Et toujours, la fête.

Comme ces rires forcés qui ne font plus rire personne et qui dessinent des rictus sur les visages épuisés.

Tu as une sale gueule, Corentin. Ils avaient tous des sales gueules.

Ils se contemplaient les uns les autres dans leur trou loin sous le macadam, ils remarquaient leurs traits pâlis, leurs cernes noirs, les narines pincées de ceux qui respirent à petits coups, et pourtant ils respiraient, et ils s'éclaboussaient d'or, des paillettes d'alcool qui leur coulaient dans la bouche et le long du cou, qui leur mouillaient la peau, et les brûlaient.

Là-bas, Augustine dormait depuis longtemps.

À l'heure où ils chantaient encore, elle se levait pour faire du café.

Ils transpiraient de bière et de chaud.

Elle ouvrait les fenêtres, secouait l'oreiller, écoutait le rossignol qui ne savait plus si c'était le jour ou la nuit. Le soleil ne se montrait pas. La chaleur était grise, la moiteur poissait les doigts. Augustine fermait les fenêtres, fermait les volets inutiles, lavait le vieux carrelage fendu. Elle descendait à la cave où la température se maintenait mieux.

Eux, enchevêtrés les uns aux autres, endormis d'un mauvais sommeil, les perles de sueur sur les corps et sur les fronts, qui donnait cette brillance aux visages, aux cheveux ébouriffés ou tirés en arrière. Eux qui ne voulaient plus se réveiller, plus remonter à la surface, ils faisaient semblant de dormir, se rendormaient, s'éveillaient à peine. Ils avaient des visions. Ils ne s'en souvenaient pas.

Luna parfois s'enroulait contre le corps d'un autre. Corentin ne disait rien. Cela non plus n'avait pas d'importance. Comme les autres, il n'était plus certain des choses essentielles, de ce qui valait que l'on se dresse et que l'on se batte, il ne savait plus, il se laissait porter.

Ils se passaient les bouteilles dans une semi-conscience hébétée. Le bruit du verre qui s'entrechoquait leur faisait vibrer la tête.

Qu'auraient-ils pu entendre de plus ?

Une phrase se disait au milieu de la nuit, cognant les parois, s'éteignant en silence.

Qu'est-ce qu'on va faire.

Il n'y avait pas de question.

Quoi qu'est-ce qu'on va faire.

Après.

Mais après quoi, personne ne le disait. L'université se terminait, c'était sans doute cela, ils l'avaient tous en tête.

Après les études, tentait une voix traînante.

Mais non. Après tout.

Après tout.

Ils riaient doucement.

Et ce tout petit rire, ce tout petit bruit, est-ce cela qui les empêcha ? Ils ne l'entendirent pas arriver.

Mais il n'y eut aucun doute.

Et s'ils en avaient eu un, un peu plus tard, cela s'évanouirait d'un coup. Quand ils se décideraient à remonter à la surface – pour ceux qui remonteraient. Quand ils ouvriraient la porte, quand ils feraient glisser la plaque en fer déformée sur la chaussée encore chaude.

Et cela oui, cela, ce serait après.

Car pour l'instant, ce fut la fin du monde.

Ce fut la fin du monde et ils n'en surent rien.

Engloutis dans la terre, engloutis dans l'alcool et les rêves. Ils avaient tant bu, tant absorbé, tant bataillé pour les pensées à dire et à défendre. Ils étaient descendus sous le macadam et sous les voitures, les bras chargés de provisions, la migraine tapant déjà aux tempes et ils s'en réjouissaient à l'avance. Perdre leurs repères, s'enfoncer, se laisser couler. Ils reviendraient pleins d'hallucinations et pleins de poésie.

Pleins de mélancolie.

Ou ils ne reviendraient pas.

Ils le disaient en riant chaque fois au moment de se glisser à l'intérieur et de sentir les ténèbres les prendre à bras-le-corps.

Ils le disaient par provocation – ou par ces sortes de superstition qu'ils méprisaient mais qui se tenaient chevillées au fond de leurs âmes.

Leurs fêtes – ils murmuraient ce mot en tremblant de joie.

Leurs fêtes les sauvaient en même temps qu'elles les éloignaient du monde, mais le monde, ils n'en voulaient pas, ils n'avaient pas imaginé un seul instant que ce serait lui qui ne voudrait plus d'eux.

Eux, protégés par la terre.

Enfouis comme des bêtes.

Et ce n'est pas vrai qu'ils n'en surent rien.

Mais ils n'apprendraient jamais la vérité sur ce qui s'était passé.

Et ce n'est pas vrai qu'ils n'entendirent rien.

Il y eut cet étrange bruit de fond, une clameur qui leur venait comme assourdie. Mais ils crurent que c'était dans leurs têtes. C'était dans leurs brumes.

Et puis il y eut le grondement.

Alors, observant les plafonds qui tanguaient, ils se mirent debout. L'obscurité vacillait.

Puis ils le sentirent.

Le tremblement de terre.

Pensèrent-ils, car ce n'en était pas un. Ce n'était pas que cela. C'était bien plus grand : quelque chose de total.

Ignorant tout, ils se regardèrent et la panique éclata. Cela commença par l'un des garçons qui reprit le tunnel en courant vers la sortie. Et ce fut comme une alarme, comme le signal qu'ils attendaient tous pour déplier leurs corps engourdis et maladroits. Ils s'élancèrent à sa suite.

Quelques-uns.

Ceux qui n'étaient pas trop assommés, pas trop ivres – pas trop descendus dans les tréfonds de l'âme, où une force les tenait et les empêchait de remonter ; ceux-là décampèrent comme ils le purent, incertains, les mains plaquées aux murs de calcaire pour ne pas tomber.

Les autres – ce fut impossible de se lever. Impossible de courir. Ils virent leurs amis s'enfuir en titubant, ils continuèrent à percevoir les vibrations de la terre sous leurs ventres, mais ils restèrent là, collés au sol par un vertige qui les fit vomir soudain, ils entendirent les cris et les bousculades, et ils eurent peur.

Mais leurs corps refusèrent de bouger. Leur volonté ne valait plus rien. Ils eurent des larmes dans les yeux, ils voulurent appeler, qu'on les aide. Ils se turent. Ils étaient seuls. Corentin se trouvait parmi eux.

Lui aussi avait les yeux ouverts trop grand, la bouche tétanisée sur un hurlement qui ne venait pas. Lui aussi savait qu'il fallait partir – et il ne pouvait pas. Il avait regardé les autres passer entre ses jambes, il avait essayé d'en attraper un pour se hisser à sa hauteur, s'appuyer sur une épaule, quitter la salle basse dont les pierres se descellaient une à une. Il se souvenait d'une douleur, peut-être un coup de pied pour se dégager. Déjà, l'humanité désertait.

Mourir, c'était beaucoup moins drôle que prévu.

Mourir, ils ne voulaient plus.

Mais personne ne leur demandait leur avis.

Mourir en crânant – mais étouffés sous la terre, sous les décombres ?

Ceux qui restaient se mirent à genoux. Les bougies étaient restées allumées, les bouteilles alignées, la nourriture rangée dans les cartons. Ils n'y pensaient plus. Ils pensaient à peine à se sauver, ils n'avaient plus leur tête ; seule la peur se frayait un chemin jusque dans leurs entrailles.

Ça va passer, se dit Corentin en fermant les yeux.

Il cessa de voir leurs ombres hésitantes sous les flammes minuscules et dansantes des bougies. Il ne vit plus les regards terrifiés et impuissants.

Il ne vit pas, au bout du tunnel, les sept qui s'étaient enfuis et qui se jetaient sur l'échelle en métal pour remonter à la surface. Cela ne changeait rien.

Il n'entendit pas non plus leurs hurlements quand ils soulevèrent la plaque et qu'ils se hissèrent à l'extérieur, se poussant les uns les autres pour aller plus vite.

Ni les stridulations à peine humaines qui vinrent de leur gorge à

l'instant où ils se crurent épargnés, et que ceux qui étaient sortis s'effondrèrent, foudroyés par une rafale inconnue, morts avant même d'avoir touché le sol. Les autres basculèrent à l'intérieur, dégringolant le long de l'échelle.

Derrière eux, la plaque retomba.

*

Luna était la dernière de ceux-là.

C'est ce qui la sauva.

Les six corps qui la précédaient, dehors ou encore dedans, encaissèrent le feu, les radiations, l'épouvante, elle ne sut pas ce qu'il y avait là-haut, elle ne chercha pas. Étouffée sous les cadavres, elle se débattit dans des cris, repoussa les bras et les jambes et les torses, se tordit autant qu'il était humainement possible pour se dégager. Elle ne voulait pas les regarder. Elle avait eu le temps de voir. Ce n'étaient plus des hommes et des femmes ; c'étaient des chairs fondues, des peaux noires et puantes qui l'agrippaient et la clouaient au sol, et il lui fallut plusieurs minutes pour se traîner en dessous d'eux, échapper au poids des corps, se recroqueviller enfin contre le mur d'en face, tremblante et sanglotante, la respiration affolée.

Elle resta là – cela dura quoi, vingt, trente secondes.

Rien du tout.

Mais immense.

Alors elle comprit que sur la terre, un souffle infini était venu, enflammant tout sur son passage. Elle ne savait pas quoi, elle ne savait pas d'où. Mais elle l'avait entendu ronfler au-dessus de sa tête, elle sentait la chaleur qui cherchait l'entrée du tunnel, et elle se leva sur ses jambes claquantes, reflua au fond de la galerie et, faisant volte-face, elle rejoignit les cinq qui étaient restés dans la petite salle, les cinq qu'ils avaient abandonnés sans plus y penser, et elle s'écroula à côté d'eux.

Elle s'écroula et elle ne fut plus capable de parler.

Les phrases s'entrechoquaient au-dedans d'elle, son corps la trahissait à son tour, tétanisé, convulsé.

Plus tard, elle se dirait que ce n'était pas grave – les autres ne pouvaient pas comprendre ce qu'elle avait à dire. Il faudrait attendre plusieurs heures pour qu'ils retrouvent un semblant de conscience, pour qu'elle explique l'inexplicable, et qu'il y ait dans leurs cinq regards la même peur qu'il y avait eue dans les yeux de ceux qui étaient morts – pour que, par réflexe, ils se lèvent en chancelant, et qu'elle pose une main sur leurs bras en chuchotant : Il ne faut pas sortir.

*

Alors ils attendirent.

Et plus ils attendaient, ignorant ce qui se passait dessus la terre, plus l'effroi grandissait.

Ils essayaient de demander à Luna. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Mais qu'est-ce qu'il y a ?

Elle secouait la tête – il ne faut pas sortir.

Ils s'assirent en cercle dans la salle à l'atmosphère moite, serrés les uns contre les autres, et les bougies, et les bouteilles. Personne n'avait plus soif. Personne n'avait plus envie de rêver ni d'aimer. Ils frissonnaient comme d'une mauvaise fièvre.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Mais qu'est-ce qu'il y a ?

Là-haut.

Ils pleuraient.

Qu'est-ce qu'on fait ?

On attend, disait Luna.

Ils attendirent.

Jamais ils n'avaient écouté avec autant d'attention, jamais ils ne s'étaient tus avec autant de soin. Ils s'entendaient déglutir. Leurs corps tendus se délitaient, ils claquaient des dents dans la touffeur de la pénombre.

Cela dura des heures.

Puis il y eut l'épuisement.

Tour à tour, tous les six, ils s'endormirent.

Ils s'éveillèrent et ils furent incapables de dire quelle heure il était, et quel jour. Les montres, les téléphones s'étaient arrêtés. Les bougies avaient brûlé entièrement, il faisait noir. Ils auraient pu être aveugles.

Ils écarquillaient les yeux comme des fous ; peut-être pensaient-ils que cela donnerait de la lumière – il n'en fut rien.

Qu'est-ce qu'on fait ?

Ils écoutaient le silence.

C'est fini.

Fini quoi ?

La chose.

Mais personne n'osa sortir. C'était trop tôt. L'image des corps fondus racontés par Luna – cette image les hantait, ils avaient peur, ils avaient de quoi tenir plusieurs jours en bas.

Ils restèrent.

Combien de temps ?

Ils se partagèrent la bière et la nourriture. Ils s'empêchèrent de manger, pour tenir plus longtemps.

On est quand.

Personne ne savait. La question n'attendait pas de réponse – c'était juste pour dire, juste pour parler, pour que les voix ne s'éraillent pas davantage. Pour être sûr, peut-être, que les autres étaient toujours là, parce que les bougies s'étaient éteintes depuis longtemps.

Ils ne se voyaient pas. Mais ils s'étaient blottis ensemble, à nouveau, épaule contre épaule, les mains dans les mains. Ils se rassuraient. Ils se tenaient. Ils s'aimaient encore – un peu.

Ils attendirent à en crever. Sans doute sept ou huit jours, peut-être plus, sûrement pas moins.

De temps en temps, l'un d'eux murmurait.

On devrait sortir maintenant.

Dans l'obscurité, ils acquiesçaient. Mais personne ne se levait. Personne ne voulait y aller le premier – aucun d'eux ne l'avoua.

Ils avaient faim et c'était sans importance. Quand ils eurent soif, ce fut plus difficile. Ils savaient que le moment approchait.

Merde, dit l'un d'eux quand ils décidèrent enfin de regagner la surface. Merde.

En bas de l'échelle, ils se regardèrent. Ils regardèrent en l'air. Ils essayèrent de ne pas voir et de ne pas sentir les cadavres tombés des autres, que leurs pieds évitaient en tâtonnant, pas toucher, pas penser.

Qui y va.

Les cœurs battaient trop fort. Ils avaient moins soif soudain, la terreur les liquéfiait. Ils léchaient la sueur sur leurs lèvres. Corentin se tenait les yeux baissés. Il n'était pas meilleur que les autres et ses mains tremblaient pareil. En haut, ils ignoraient ce qu'ils allaient trouver. Plusieurs fois, ils s'étaient dit qu'ils s'étaient trompés, qu'ils remonteraient et que tout serait comme avant. Ils auraient tout inventé, tout imaginé, tout déliré. Longtemps après, ils en riraient entre eux. Ils se le rappelleraient comme une expérience étrange.

Mais arrivés là, cela leur semblait impossible.

Il y avait les corps à leurs pieds, et l'évident effroi.

Et puis là-haut – il n'y avait pas un bruit, comme si le flux incessant des voitures avait disparu.

Bien sûr que quelque chose s'était produit. Ils n'étaient pas certains de vouloir le découvrir. Mais ils ne pouvaient pas rester sous terre, et au fond, ils voulaient terriblement savoir.

Juste, ils ne voulaient pas mourir.

Ce fut Albane qui empoigna la première les barreaux de l'échelle.

Corentin la regarda avec de grands yeux effarés. Albane, c'était la meilleure d'entre eux. Elle était la plus douée, la plus intuitive, la plus méthodique aussi. Elle avait une grande carrière devant elle – étrangement, ce fut à cela qu'il pensa en levant une main.

Attends.

Elle hocha la tête.

Il faut bien y aller, non ?

Ils l'observèrent tandis qu'elle grimpait. Lentement. Ils virent la sueur glisser sur son front, le long de ses tempes, s'écraser à leurs pieds comme s'il pleuvait.

Sa tête atteignit la plaque et elle la toucha du bout des doigts, jeta un œil vers eux.

Bon.

Elle sourit.

Un coup de reins, un coup de bras : elle était sortie.

Elle ne tomba pas.

Elle ne brûla pas.

Ils la virent s'asseoir aussitôt au bord du trou, ses jambes ne la portaient plus. De là où ils étaient, ils devinaient les tremblements de

son corps. Elle faisait des petits bruits retenus – des sanglots, la panique, le soulagement, ils imaginèrent tout. Elle restait là sans bouger.

Ça va ?

Elle ne répondit pas. Longtemps après, elle tourna la tête et posa les yeux sur eux en bas.

Alors ils surent qu'ils pouvaient monter à leur tour, et qu'ils le regretteraient toute leur vie.

Dévasté.

Y avait-il un autre mot ?

Corentin s'était assis à côté d'Albane, à côté des autres. Comme eux, il contemplait.

Mais contempler quoi ?

Tout ce qui était vif était devenu cendres.

Tout ce qui existait était détruit.

Tout n'était que silhouettes noires et atrophiées et brûlées – les immeubles, les arbres, les voitures.

Les hommes.

Si entièrement détruits qu'ils n'arrivaient pas à comprendre, ils n'arrivaient pas à réaliser. C'était trop gros. C'était trop vide. Il n'y avait même plus de bruit, ni celui d'un moteur, ni celui d'un oiseau. Pas même une voix. Le macadam avait fondu, les rues faisaient des coulées qui s'étaient figées en vagues irrégulières, sans doute lorsque tout avait commencé à refroidir. L'air était encore trop tiède, la chaleur montait du sol, descendait du ciel.

Et eux, au bord de ce monde qu'ils ne reconnaissaient pas. Ils se tenaient là, choqués, assommés. Les mots leur manquaient. Ils échangeaient des regards entre eux, les phrases étaient impossibles. Ils tournaient la tête à gauche et à droite, leur souffle se coupait. Ils essuyaient la sueur sur leur front et sur leurs tempes, et ils tremblaient.

Au bout d'un long moment, ils aperçurent deux silhouettes qui déambulaient dans les rues, des êtres hagards comme eux, les bras ballants qui ne tenaient rien.

Des vivants.

Alors il en restait.

Ils se levèrent. Ils les appelèrent – mais ils ne vinrent pas. Ils crièrent leurs questions en essayant de les suivre.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Qu'est-ce qu'il y a eu ?

Est-ce qu'on sait ?

Où sont les autres, où sont les gens ?

Mais ceux qu'ils hélaient se mirent à courir et disparurent. Eux, cela les surprit tant qu'ils s'immobilisèrent, observant les environs pour trouver peut-être la raison qui les avait fait fuir, et il n'y avait rien.

Mais une étincelle se remettait lentement en route au fond d'eux. Quelque chose s'éveillait, passait par-dessus la sidération et la

douleur.

Il y avait encore des hommes.

Soudain, chacun se mit à crier. Parce que la conscience leur revenait, chacun s'alarmait pour ceux qu'il aimait, hurlait qu'il partait les chercher. Ils enjambaient les éboulis, ils ne savaient pas où aller, les repères avaient disparu. Mais ils y allèrent.

Des pères, des mères, des frères, des sœurs. Vivaient-ils encore ? Par un réflexe ancré dans leurs doigts, ils regardaient leurs téléphones portables, ils composaient les numéros, recommençaient parce qu'aucune tonalité ne leur répondait et qu'ils avaient perdu l'habitude, avant ils pouvaient joindre tout le monde, tout le temps. Ensuite, la panique leur brouillant la tête, ils se mirent à crier des noms dans le grand vide. Ils brisèrent le silence. Leurs voix résonnaient contre les murs des immeubles encore chauds. Rien ne venait en retour.

Corentin les contemplait en silence. C'était étonnant de voir ces êtres supérieurs – n'était-ce pas ainsi qu'ils se percevaient tous, depuis des années – trouver des élans de bêtes, appeler dans des rauquements à peine humains, des plaintes, des rages étouffées, déjà certaines de leur inutilité ; c'était à la fois fascinant et glaçant d'entendre ces accents désespérés qu'ont seuls les enfants quand ils croient qu'on les abandonne, ces cris qu'on ne pousse que lorsque l'on est sûr d'être seul, tant ils signent une effarante fragilité. Corentin écoutait, réprimant les frissons sur sa peau, les serremments dans sa gorge.

Soudain, il retrouvait le sentiment blessé de n'être pas des leurs. Et en effet, il ne l'était pas, il l'avait cru mais c'était faux, puisque tous leurs hurlements signifiaient la même chose : ceux qu'ils aimaient étaient ailleurs.

Quelle était cette illusion qui les avait unis tant que le monde tenait bon, quel était ce mensonge depuis des mois et des années, eux avant tout, une sorte de famille inaltérable et qui se dissipait comme un peu de fumée, comme au cirque, un petit tour et puis s'en va. Au fond, qu'étaient-ils les uns pour les autres ?

Des silhouettes qui s'égaillent.

Rien du tout.

Tous, ils se séparèrent.

Et lui Corentin, qui n'avait personne à aller chercher dans la Grande Ville, et personne qui l'attendait.

Il fut le dernier à partir. Il resta longtemps à l'endroit où, quelques instants auparavant, ils étaient assis ensemble, s'agrippant les uns aux autres tels des naufragés accrochés à des morceaux de bois flotté. Peut-être espérait-il que l'un d'eux reviendrait, qu'il le prendrait par le bras pour l'emmener.

Reste pas là.

Ils ne revinrent pas. Corentin ne les attendait plus. Simplement, c'était trop loin, là où il allait. Trop loin pour partir maintenant, le jour grisait, il n'avait pas la force. La force, les autres la lui avaient mangée.

Des larmes coulaient sur ses joues. C'était de la colère, c'était du chagrin. Lui non plus, il ne les aimait pas. Mais ça faisait mal quand même. Ça faisait seul.

*

Une nuit étrange commença à tomber. Le ciel était gris et plein de cendres. Corentin marchait dans la Grande Ville, à si petits pas, et si inutiles, qu'il avait tourné en rond sans doute, mais il n'en était pas sûr, toutes les rues se ressemblaient, tous les immeubles calcinés, toutes les maisons soufflées, tous les macadams crevés.

Et même si tout se ressemblait, il ne pouvait s'empêcher de continuer à regarder autour de lui. Une sorte de fascination morbide, se disait-il, les bâtiments cramés les uns après les autres, les murs noircis, les voitures et les motos du même gris fondu, et surtout, quand on baissait la tête, les corps figés partout, saisis dans la rue, à l'entrée d'une boutique, à la sortie du métro.

Dans un magasin éventré, Corentin ramassa une couverture, un sac à dos. Il s'assit à même le carrelage éclaté, s'étendit d'un coup. Les forces lui manquaient. C'était le choc, pensa-t-il, il n'était qu'un long tremblement, une enveloppe de chair vide. Il ne pouvait pas aller plus loin. Ses jambes ne voulaient plus le porter.

Combien étaient-ils encore sur terre ?

Pas un instant, l'idée que des secours puissent arriver ne l'effleura. Il savait que tout était vain. Tout était brûlé. Il n'y avait plus rien.

Il s'endormit après des heures et d'autres errances, secoué de sanglots silencieux, mouillé de larmes qu'il écrasait dans la couverture. Une étrange idée le traversa, qu'à rester dehors, il allait être dévoré par les moustiques. Mais tous les insectes étaient morts pareil, et rien ne le piqua.

Il s'endormit surtout parce qu'à son tour, il avait trouvé la réponse.

Lui aussi, il avait quelqu'un à aimer.

C'était venu tout seul, c'était si évident, et si immense.

Mais il fallait des forces pour y aller. Il fallait dormir. Il fallait des jours.

Pour voir si Augustine était encore vivante.

Ce fut le matin et la ville puait la mort. Corentin était éveillé depuis longtemps. Mais son corps – étendu au sol, comme cloué.

Qu'est-ce qui le ferait se lever, hein.

Et lui, avec sa grande gueule, qui avait dit à qui voulait l'entendre qu'il aimait la solitude, qu'il en avait besoin, qu'il en avait désir. Mais ça, c'était avant. Avant d'être seul pour de vrai. C'était très différent de l'idée qu'il en avait eue.

Il se mit à genoux, enfin. Il hurla.

Quelqu'un !

Tout seul, ce n'était pas possible. Le trajet jusqu'à Augustine l'effrayait, il fallait traverser le feu et le vide, il fallait du courage, et le courage lui manquait.

Corentin se roula en boule comme le font les chats malades. Il referma la couverture sur lui, sur son visage, pour ne plus voir autour.

Voilà, le monde était là.

D'avant, tout avait disparu. La terre était devenue trop grande. Le soleil était masqué par des bancs de poussière, mais de toute façon, Corentin ne voulait plus voir le soleil. Sous la couverture, il faisait gris. Le jour ne se lèverait plus jamais. C'était tant mieux. Il avait trop chaud mais l'immensité, dehors, l'épouvantait. Alors il transpirait en dessous, il respirait par à-coups. Son cœur ralentissait. Il priait qu'il soit en train de s'éteindre, quand il ne faisait que s'assoupir.

Il rassemblait ses forces – juste assez pour se lever et partir voir Augustine. Ça le faisait pleurer, cette faiblesse, cette foutue léthargie qui le collait au macadam craquelé, mais il n'y avait plus rien dans son corps, plus de sang, plus de chaleur, il allait les chercher au fond de ses entrailles et au fond de la peur, il les ramenait comme on tire un fond d'eau d'un puits sec, un harcèlement, une impossible tentative.

Et puis l'idée lui fit l'effet d'une gifle.

Les autres – à l'instant où ils avaient enjambé le rebord du trou, découvrant la destruction du monde, les autres s'étaient précipités pour trouver ceux qu'ils aimaient.

Et lui qui geignait, qui gisait là. Lui, pleurnichant depuis la veille – lâche et minable.

Augustine.

Il s'arracha au sol.

Il eut un vertige, il écarta les bras pour ne pas tomber.

Augustine – il partit au hasard, droit devant lui.

Il avait eu peur de ne pas trouver de quoi manger, peur de ne pas trouver de quoi s'équiper. Mais les magasins étaient ouverts et personne ne flânait à l'intérieur. Personne ne regardait. Personne ne volait même. Ils n'étaient plus assez nombreux pour tout emporter ; des rayons entiers de marchandises secoués par la chose – dans sa tête, Corentin continuerait à dire *la chose*, puisqu'il ne savait pas ce qu'il était advenu – attendaient qu'on les prenne.

Voilà, se répétait Corentin, ce n'était pas que personne n'en voulait, mais il n'y avait plus personne.

Il remplit son sac autant qu'il le put. Aussi lourd que lui-même. Cela lui prit des heures mais il était soulagé de s'occuper, soulagé de ne pas laisser son âme à vau-l'eau, il avait un but, il ne pensait qu'à cela.

Partir.

C'était loin, peut-être trois ou quatre cents kilomètres.

Avant, il y avait des trains pour y aller.

Mais il n'y avait plus de trains.

Ou des voitures.

Mais il n'y en avait plus non plus.

Corentin regardait ses jambes, ses pieds, ses chaussures, et c'était cela qui devrait l'emmener.

Voir Augustine.

Il ne savait pas si elle avait survécu.

Avant, on téléphonait pour savoir.

Mais il n'y avait plus de téléphone.

Il calcula qu'il lui faudrait quinze jours pour y aller.

D'ici, bien sûr, il ne voyait pas. Mais il le savait : les Forêts étaient à quinze jours, en marchant avec un sac qui pesait son propre poids. Il avait trouvé des chaussures de randonnée solides. Après, il faudrait tenir.

Qu'est-ce que c'est, quinze jours, dans la vie d'un homme.

Mais quinze jours pour trouver quoi.

Pour espérer quoi – que la chose se soit arrêtée aux portes des Forêts, qu’elles en aient réchappé, qu’il restait des vivants.

Il ne fallait pas y penser. S’il y pensait, il s’assiérait dans la rue et ne bougerait plus, parce que rien ne semblait possible. Il s’assiérait et il attendrait. Il ne fallait pas, ni penser, ni s’asseoir.

Juste y aller.

Mettre un pied devant l’autre sans réfléchir, parce que réfléchir, c’était s’arrêter. Il voulait quoi, au fond. Aller voir. Aller pour ne pas regretter. Aller parce que c’était la seule chose qui lui restait, et qu’il suppliait que cela vive encore. Il voulait rejoindre les Forêts, c’était tout.

Et emmener Augustine à la mer.

Mais où, les Forêts ?

Au milieu de la ville, Corentin regardait les rues détruites et ne savait pas par où partir. Il erra longtemps sans trouver sa route. Par une sorte d’élan insensé, ou parce que c’était l’unique chemin qu’il connaissait, il chercha la gare. Les bâtiments, les grandes horloges, les wagons s’étaient effondrés, couchés sur les voies, couchés sur les gens qui se tenaient au bord des quais. Corentin avait cru aux lumières et au bruit des trains ; il ne trouva rien. Sur les panneaux, les destinations s’étaient figées.

Alors il prit la voie 7.

Il n’avait pas d’autre idée.

La voie 7 indiquait, au milieu d’autres, le nom de la Petite Ville à côté des Forêts. Ainsi se mit-il à la suivre.

*

Étrange sensation de cheminer sur la voie ferrée vide et silencieuse. Souvent, Corentin se retournait : il lui semblait entendre un train. Il faisait quelques pas de côté pour ne pas se faire écraser. Mais non, le train ne venait pas. Il reprenait sa place entre les rails.

Je suis le train, se disait-il.

Il était fatigué – déjà. L’émotion lui avait empesé le corps, lui donnait une fièvre incontrôlable. Le sac sur ses épaules pesait des tonnes. Il y avait eu une sorte d’élan au petit matin, quand il était parti ; pas de la joie, pas de l’excitation, rien qui ressemble à l’agitation d’un départ en vacances, mais l’envie d’y aller. Un désir, un défi. La peur aussi, de ne trouver que des cendres, là-bas comme ici.

Mais dans sa poitrine, une volonté profonde.

Elle s'était émoussée avec les heures, les kilomètres, la chaleur.

Lorsqu'à la mi-journée, il traversa une première gare, il enjamba les cadavres tombés sur les voies sans les regarder. Puis il quitta les rails, entra dans la petite ville. Il cherchait à boire. C'était à la fois terrible et merveilleux : il n'y avait qu'à se servir. Il n'y avait qu'à entrer dans un magasin et prendre une bouteille. Par réflexe, il toucha son portefeuille dans sa poche ; mais il n'avait pas besoin de payer. Il se contenta de ranger de l'eau dans son sac et de ressortir, vaguement embarrassé.

Ce fut dans cette ville qu'il vit le panneau de l'autoroute. Ce fut là qu'il décida de suivre la route plutôt que la voie ferrée, et qu'il abandonna les rails pour l'asphalte fondu et fissuré.

Malgré tout, il était plus facile de marcher sur le bitume déformé que sur le ballast.

Et puis, maintenant qu'il était sorti de la Grande Ville, il connaissait la route.

Ou il ne la connaissait plus.

Tout avait changé.

Mais la route menait aux Forêts, il le savait. Même éventrée, même ravagée, même infinie, elle l'y emmenait.

*

Il passa la nuit sous l'appentis d'une petite maison. Dans le bâtiment principal où Corentin était entré d'abord, les habitants avaient été saisis par la chose, figés dans d'étranges postures. Il reflua dès qu'il les vit. Il essaya de ne pas mémoriser la détresse des corps, l'odeur de la mort, les jouets éparpillés au sol. Cela ne le regardait pas. Ce n'était pas son affaire. Il fallait s'obliger, il fallait s'endurcir.

La remise n'abritait que des outils. Corentin les tria longuement à la lueur du feu de brindilles qu'il avait allumé, prit un couteau, deux grands tournevis. Il avait trouvé des boîtes de conserve dans un placard et en avait ouvert une au hasard, plutôt qu'entamer ses propres provisions. Elle n'avait pas de saveur. Il dut regarder l'étiquette pour trouver ce que c'était (des raviolis à la sauce tomate). Sur la flamme minuscule, la nourriture était à peine tiède, il se força à manger. Et ce n'était pas tant la fadeur, en vérité : c'est lui qui avait perdu le goût.

La nuit l'effrayait. Le silence était terrifiant – seuls le bruit mat de la cuillère en bois dans la boîte de conserve, le crépitement du feu qui s'éteignit bientôt et qu'il alimenta de plus grosses branches pour garder de la lumière. Mais quand il s'assoupit une heure ou deux ou trois, car rien ne lui permettait de savoir, il se retrouva à nouveau entièrement seul.

Sans étoiles, sans lune, sans le hullement des chouettes. Les prédateurs ne se lèveraient pas. Les proies ne seraient pas dévorées. Il ne se passerait rien, cette nuit-là.

Que la solitude.

Quelque chose d'immense, et l'immensité n'était pas belle.

Corentin attendait les cris étouffés des petits animaux nocturnes, les ailes qui se déployaient, les brefs appels. Il attendait le passage furtif des corps coulés dans l'obscurité, qui feraient un détour en découvrant sa présence.

Il espérait.

Il supplia.

La nuit fut vide.

*

Le lendemain, il reprit le chemin, avec ses jambes raidies par les kilomètres de la veille, le poids du sac à dos, le silence qui faisait bourdonner ses oreilles comme s'il y avait plaqué un insecte. Le macadam s'était ouvert en longues fissures, Corentin marchait au bord. Il regardait jusqu'où s'enfonçaient les crevasses – pas très profond cependant, plutôt de larges craquelures irrégulières. Les semelles de ses chaussures étaient collées de bitume, par endroits la route fumait encore. Il se demandait ce qui avait pu tout brûler de cette façon – ensuite, il ne se demandait plus, il préférerait ne pas savoir, peut-être la vision des routes fondues, des corps brûlés dans les automobiles qui sentaient le plastique cramé et déjà la chair en décomposition, était-elle une réponse suffisante.

Lorsqu'il fut à la hauteur de la sortie 3 de la quatre-voies, il se souvint qu'en voiture, le même trajet prenait une demi-heure depuis le cœur de la Grande Ville.

Et c'était tant de tristesse de traverser ces paysages. Dans les tiges noircies des grands champs de culture, dans les épis calcinés, il devinait les blés, l'orge prête à être récoltée. Les arbres avaient l'allure d'êtres fantomatiques dont les bras tentaient un dernier geste vers le

ciel – mais le ciel, il n’y en avait plus, il était gris pareil au sol, les limites aussi avaient disparu. Corentin suivait la route et ne regardait plus l’horizon. Il observait ses chaussures qui avançaient lentement. Le sang lui bourdonnait aux tempes et il n’y avait nul bruit pour masquer celui-ci, alors sa tête battait et c’était la seule chose qu’il entendait. Ses yeux se creusaient dans son visage à cause de la fatigue.

Il guettait un bruit, un mouvement.

Mais quoi, sur l’autoroute déserte où les voitures brûlées avaient enseveli leurs conducteurs, où les prés à perte de vue n’étaient que de longues étendues ternes et immobiles.

À quoi bon, aussi.

S’il n’y avait plus rien.

Et pourtant, se répétait-il, eux sous la terre, tous les douze, ils avaient bien réussi, même si c’était par hasard. Ils avaient survécu. Et il y en avait d’autres – les deux fuyards de la Grande Ville. C’est pour cela qu’il ne renonça pas aux Forêts. C’est pour cela qu’il ne s’arrêta pas, qu’il ne rebroussa pas chemin, qu’il ne regagna pas la Grande Ville parce qu’il craignait que les autres, les douze, disparaissent complètement.

Tant pis hein.

Ce n’était plus eux qu’il aimait.

Si les Forêts étaient vides, il reviendrait. Il resterait toujours une chance.

C’était quoi, quinze jours de plus, à présent qu’il n’y avait plus rien à faire ?

Ou il se laisserait tomber à terre sous les grands sapins morts et il ne bougerait plus. Il s’allongerait sur les épines. Comme dans le magasin l’avant-veille (ou était-ce encore une journée plus tôt), il attendrait.

Ça serait peut-être le mieux.

Il n’avait plus trop de forces.

Il n’avait plus trop envie.

Et parce que ces étranges pensées lui cognaient dans la tête, et que la fatigue battait à ses oreilles, il n'entendit pas venir la voiture.

Il eut un tel sursaut quand cela klaxonna derrière lui – et pourtant le klaxon était grillé et ce ne fut qu'un drôle de couinement : il tomba. Ses pieds s'emmêlèrent, son cœur manqua éclater. Il s'était déjà habitué au désert. Il se râpa tout le côté de la jambe.

Merde, cria le conducteur désolé en descendant. Est-ce que ça va ?
Corentin ne répondit pas. Il regardait la voiture.

Il restait une voiture – quelque chose qui s'était appelé une voiture.

C'est quoi, dit-il.

Le conducteur se gratte la tête.

Je ne l'arrête pas, je ne suis pas sûr qu'elle repartirait.

Elle roule.

Pour l'instant, oui.

Corentin regardait tour à tour la voiture et le conducteur, incrédule. C'était comme s'ils étaient sortis d'un film, quelque chose de totalement impossible, totalement décalé, quelque chose qui aurait dû le faire rire s'il avait eu le cœur à cela. L'homme avait une trentaine d'années. Ses cheveux bruns étaient partiellement brûlés, il avait un pansement sur la joue. Sa chemise était boutonnée de travers. Corentin reporta son attention sur la voiture dont le moteur tournait toujours.

C'est quoi, répéta-t-il – ce fut la seule chose qu'il arriva à dire et cela ne servait à rien.

Je ne sais pas. Je les ai toutes essayées au début de l'autoroute. Les unes après les autres. J'en ai essayé plus de mille. Celle-là a démarré. Alors je l'ai prise. La peinture a fondu et je ne comprends toujours pas comment les fils électriques ont tenu.

Il n'y a plus de pneus.

Non, il n'y a plus de pneus.

Comment vous faites.

Je roule sur les jantes.

Sur les jantes.

Oui.

Ils observèrent pensivement le véhicule cloqué dont la moitié du tableau de bord avait versé en longues coulées noires sur le plancher.

Vous allez où, dit le conducteur.

Corentin eut un grand geste vague vers le lointain.

Là-bas.

Je peux vous emmener.

Oui. Oui, pourquoi pas.

Je ne sais pas combien de temps. Je ne sais pas combien d'essence il reste.

D'accord.

Je roule sur les jantes alors je ne vais pas vite. Mais ça sera toujours ça.

Ça sera toujours ça, oui.

Corentin fit le tour et tira la poignée. La portière s'arracha et tomba avec un bruit métallique. Il la regarda, saisi. Puis le conducteur.

Je suis navré.

Ce n'est pas grave. Ce n'était pas la mienne. Montez, maintenant. Il ne faut pas qu'on traîne, tant qu'elle marche encore.

Corentin mit son sac sur la banquette arrière et s'installa sur le siège défoncé. Le conducteur fit un signe de la tête en passant la première.

Je ne vais pas vite. Je roule sur les jantes.

*

Ils n'allèrent pas vite.

À peine plus vite qu'à pied peut-être.

Mais il n'y avait pas la fatigue, pas le fardeau du sac en travers des épaules.

Corentin pliait et dépliait ses jambes douloureuses. Quand il s'ankylosait trop, il descendait et marchait à côté de la voiture pendant cent mètres, puis il remontait. Le châssis tanguait sous son poids, se stabilisait à nouveau.

Les jantes grinçaient sur le macadam, saturant leurs oreilles.

Ils roulaient sur la bande d'urgence. Sur les voies, il fallait sans cesse louvoyer entre les véhicules brûlés.

Tant qu'ils le purent, ils ne s'arrêtèrent pas.

Ils parlèrent peu. Il y aurait eu tant à dire, depuis la catastrophe qu'ils avaient devant les yeux jusqu'à la minuscule et ineffable chance de s'être croisés, de n'être plus, quelques heures durant, seuls au monde. Mais ils étaient sous le choc. Corentin posa quelques questions – quand cela était-il arrivé, combien de jours, combien de morts,

combien de rescapés. Le conducteur ne savait pas. Les jours s'étaient mélangés, il ne les distinguait plus. Il ignorait aussi pourquoi il avait pris l'autoroute.

Je crois que c'était celle qui nous amenait à la campagne.

Sa femme et ses enfants étaient morts trois étages au-dessus de lui dans leur immeuble. Le souffle était passé alors qu'il réparait une fuite d'eau à la cave. C'est ce qui l'avait sauvé. Lui tout seul. Personne ne l'attendait à la campagne. Juste, il y allait, parce qu'il ne pouvait pas rester dans la ville à côté de sa femme et de ses enfants morts. Mais cela, c'était du passé.

Il faut regarder devant, dit-il.

Corentin regarda devant lui aussi, par-delà le pare-brise absent. Tout était une question de point de vue. Ils auraient pu être dans une voiture de plage et rouler vers la mer, les cheveux au vent – ou dans le désert : Corentin rêvait de découvrir un jour le désert marocain.

C'est trop brutal, tout ça, murmura-t-il.

C'est du passé, répéta le conducteur.

Passant à quelques kilomètres heure dans un crissement de jantes, il montra du doigt les cailloux et la végétation calcinée qu'ils doublient.

Ça, c'est du passé. Vous voyez, ils ont disparu derrière nous. Et ça aussi, c'est du passé – Corentin se retourna pour observer le camion renversé qu'indiquait le conducteur.

Du passé. Ce n'est plus la peine d'y penser.

Après, ils se turent. Corentin pensait à la Grande Ville détruite, un monde entier qui avait été anéanti et dont plus rien ne subsistait. Et puis il ne pensait plus – écrasé par les émotions et la mauvaise nuit, il s'endormit, bercé par le roulis de la voiture, ses grincements et ses couinements comme une chanson, avec l'impression étrange d'être en sécurité à cet instant-là, sur le siège défoncé, et les fils électriques qui lui battaient les genoux.

Il ouvrait un œil de temps en temps. Le conducteur avait une cigarette éteinte au coin de la bouche, qu'il avait trouvée sur le plancher de la voiture. Corentin sentait sa tête repartir sur le côté, tout était trop lourd, il sombrait à nouveau. Pour quelques minutes, il oubliait. Il n'y avait plus que la chaleur, le bruit du moteur, les cahots de la route.

On est presque heureux, dit le conducteur à un moment.

En fin d'après-midi, la voiture cala. Le conducteur tourna la clé de contact trois ou quatre fois sans succès.

C'est fini.

Ils restèrent une ou deux minutes adossés à leurs sièges sans rien dire, les yeux fermés.

Bon. Cette fois, ça y est.

Les jantes sentaient le chaud, le bitume se creusait en dessous d'elles.

Ils descendirent. Corentin prit son sac.

C'était bien.

Vous allez où, demanda encore le conducteur.

Corentin répéta le même geste.

Là-bas.

Je pourrais venir.

Oui.

Il y eut un silence. Ils regardaient au loin, l'horizon invisible que Corentin avait montré du doigt. Le conducteur hocha la tête.

Je crois que je vais plutôt essayer de réparer cette voiture.

Mais il n'y a plus d'essence.

Je vais quand même essayer.

D'accord.

Je vous rattraperai peut-être.

Peut-être oui.

Le conducteur se pencha pour ouvrir le capot. Corentin mit son sac sur son dos et recommença à marcher.

Il marcha jusqu'à la nuit. De loin, il avait reconnu la silhouette d'une aire d'autoroute. Il savait qu'il pourrait y dormir à l'abri, trouver de quoi se ravitailler. La poussière cendrée qui recouvrait le monde lui asséchait la gorge. Il avait trop bu. Il n'aurait pas assez d'eau pour tout le voyage, il fallait qu'il emporte des bouteilles en réserve, même si cela pesait lourd.

Il prit la bretelle de sortie, dépassa le panneau qui limitait la vitesse à cinquante kilomètres heure.

Il hésita entre le magasin de la station-service et les restaurants implantés un peu plus loin. Finalement, il choisit le premier.

Avant même d'entrer en évitant la porte brisée, il perçut un mouvement à l'intérieur. Son cœur s'emballa.

Il y a quelqu'un.

Il y a qui.

Et c'est ce qu'il dit :

C'est qui.

Ils ne répondirent pas. Mais il les vit.

Ils s'étaient entassés au fond du magasin. Ils étaient allongés sur des couvertures et des manteaux étalés par terre. Ils étaient six – deux couples, et deux enfants si sales que personne n'aurait pu savoir à qui ils appartenaient ni même à qui ils ressemblaient.

D'un coup d'œil, Corentin comprit. Ils étaient morts.

Ils avaient de profondes brûlures sur le visage, sur les corps à demi dénudés.

Ils avaient dû se traîner là depuis leur voiture, pensa Corentin. Attendre des secours peut-être. Et puis succomber à leurs blessures.

Mais pourtant, ça avait bougé, il en était sûr.

Il dit tout bas : Hé.

Il regardait leurs yeux. S'ils se tournaient vers lui. Mais leurs yeux ne cillèrent pas, ne se tournèrent pas.

Corentin avança. Il surveillait les portes aussi. Elles étaient toutes fermées.

Du pied, avec beaucoup de précaution, il bouscula l'homme le plus proche de lui.

Alors cela sauta d'un coup avec un cri. Cela partit à une telle vitesse que Corentin n'eut le temps de rien, que de mettre les mains devant lui.

Merde, cria-t-il.

La trouille. Putain de chat.

Qu'est-ce que tu fiches là.

L'animal, un chat de gouttière tigré noir et feu, s'était immobilisé et le regardait, caché derrière un rayonnage. Il attendait que Corentin s'en aille.

Tu veux que j'ouvre la porte ?

Le chat ne bougea pas. Il regardait les morts.

Hé, murmura Corentin.

Va pas bouffer les mômes hein.

Mais bien sûr que si – puisqu'il n'y avait rien d'autre.

Alors Corentin prit deux couvertures, enroula les enfants dedans. Il les fit glisser jusque derrière une des portes et referma. Il faillit vomir, à cause de l'odeur.

Merde, les mômes, dit-il en essuyant ses larmes.

C'est pas fait pour mourir, cet âge-là.

*

Dans le grand bâtiment d'à côté aussi, il y avait des morts.

Il aurait fallu les enterrer, se dit Corentin. Des millions de tombes à creuser. Une vie entière à enterrer des gens.

Et lui, qui lui ferait une tombe, à la fin ?

*

Tout bien réfléchi, le pire, ce n'étaient pas les morts.

Les morts, on s'y habitait. Même l'odeur finissait par devenir familière, comme quand on habite à côté d'une tannerie ou des abattoirs. Désagréable mais familière. Et puis il y avait l'étonnement et le réconfort d'être encore en vie, la distance qui se faisait en longeant les cadavres – ce n'est pas moi, ce n'est pas moi.

Les morts, c'étaient les autres, et les autres, Corentin s'en foutait. Il s'obligeait. Il n'y avait pas de place pour la désolation, il fallait garder ses forces pour soi. L'omniprésence des morts les avait rendus banals. Ils étaient partout, trop nombreux, tous pareils. Les enjamber dans les magasins, dans les postes d'essence, était devenu ordinaire.

Non, le pire, c'était le reste.

Mais il ne restait rien, alors – le reste, c'étaient les absences.

Le vide d'hommes, d'animaux, de forêts, de bruit, de mouvement. Disparus, les grands arbres et la route immobile, les voitures, les ronflements des moteurs. Avalés, les hommes, les voix, les rires, les cris.

Dans les paysages calcinés, dans la route immobile.

Dans la solitude et le silence.

Il y avait de quoi perdre la raison mille fois.

Et cette étrange absence de couleurs.

Tout était gris. Corentin levait le nez et regardait le soleil qui ne se levait plus ; c'était une demi-nuit permanente – une aube perpétuelle. Une poussière de cendres obstruait le ciel.

À espérer les couleurs, ses yeux devinrent fous. Ils attendaient des éclats, des taches, des reflets. Ils cherchaient la lumière. Ils voyaient la même chose partout. La grisaille finissait par les brûler.

Son cerveau devint fou.

Ses mains devinrent folles – il les regarda, un jour de désespoir, les passa autour de son cou et tenta de s'étrangler.

Il fallait que ça s'arrête. Il avait présumé de lui. Il avait cru en une plus grande force, et il ne l'avait pas.

Il serra, serra encore. Pauvre rêve. Il ne pouvait pas.

La pression diminuait et il toussa, le souffle brisé. Ses bras retombèrent le long de son corps.

Il vivait.

Alors il se mit à pleurer.

La seule couleur était celle du sang.

Corentin s'en aperçut en s'écorchant la main à un morceau de bois, un soir qu'il faisait du feu. Cela roula sur sa paume. Cela coula sur ses doigts. Dans son esprit chaviré, cela prit des teintes d'automne flamboyantes, des lueurs de rubis, des incandescences d'un vermillon inouï. Cela refléta le soleil disparu.

Il fut émerveillé.

Il comprit que cela n'existait pas, avant.

À présent, il savait créer la couleur. Il la portait en lui. Malgré tout le malheur, la chose n'avait pas pu détruire ce qu'il avait à l'intérieur.

Pas la foi.

Pas son âme.

Mais le rouge.

Mais le sang.

Parfois, le long de l'autoroute, il piquait sa peau de la pointe du couteau pour être sûr que c'était toujours là. Deux ou trois gouttes écarlates. Il riait tout bas en les regardant.

Quand il s'arrêtait pour manger, il se coupait exprès sur le bord des boîtes de conserve.

Il grattait les plaies pour ne pas qu'elles se referment. Lorsqu'il appuyait, un peu de sang venait toujours. Il y avait quelque chose d'immortel au fond de lui. Il était infini.

Ce n'était plus seulement ses yeux, et sa tête, et ses mains.

Tout en lui devenait dément.

*

La disparition des couleurs, et le silence.

Le silence le laissait bouche ouverte, bras ouverts – épouvanté.

C'était comme s'il était devenu sourd, et il avait frotté ses oreilles à les rendre douloureuses pour leur redonner vie, pour entendre à nouveau.

Mais il n'était pas sourd.

Seulement, le bruit aussi avait disparu. Il n'y avait rien à entendre.

Les seules choses qu'il percevait étaient ses bruits à lui : ses chaussures sur la route, sa respiration haletante, ses gémissements étouffés. Le couvercle des boîtes de conserve qu'il ouvrait. Les emballages de pain et de biscuits dans les stations d'autoroute, les

bouteilles d'eau qui crissaient les unes contre les autres dans son sac. Le fond de sa voix qui essayait de chanter pour meubler le trop grand espace.

Et c'était tout.

Quand il se taisait, quand il s'arrêtait, quand son souffle s'était calmé : il n'y avait plus rien.

Que ce drôle de bruissement dans sa tête, qui ressemblait à celui que l'on entend lorsque l'on met un coquillage à son oreille en croyant y reconnaître la mer.

Cela, et son pouls qui cognait et battait – dans sa poitrine, dans son ventre, dans sa tête, à ses tempes. Parfois, le soir, cela l'empêchait de s'endormir. Il pouvait se tourner dans tous les sens : la pulsation lourde, profonde, venait le secouer tout entier, par vibrations minuscules, il se bouchait les oreilles et les battements de son cœur lui passaient par les mains, électrisaient le bout de ses doigts, lui serraient le corps.

Il fredonnait.

Très bas.

Le bruit résonnait dans sa tête, l'insupportait. Il arrêtait. Il se tendait vers le monde et attendait.

Un cri d'oiseau, la course d'un mulot dans les feuilles.

Au loin, le ronronnement d'un tracteur, des voix qui s'interpellaient.

Rien, rien.

L'habitude n'était pas encore passée, il écoutait encore.

Tout était vain.

Tout était inutile.

*

Malgré l'épuisement, il dormait peu. La peur restait.

Que quelque chose recommence.

Il se réveillait dix fois dans la nuit, croyant entendre un grondement, un roulement – du tonnerre ou de la terre. Un tremblement, et il posait une main sur le sol pour vérifier, et rien ne frémissait sous sa paume. Sa gorge était sèche. Il crachait de la salive noire.

Il avait pensé qu'en s'éloignant de la Grande Ville, le monde serait

moins complètement brûlé. Il s'était trompé. Le paysage continuait à ressembler à une terre lunaire, aucune herbe n'en avait réchappé, aucune feuille ne pendait aux arbres. C'était toujours le même voile gris effrayant et la même uniformité.

Si plus rien ne poussait, de quoi se nourrirait-il, dans un an ou dans deux ans, quand il aurait épuisé toutes les boîtes de conserve de toutes les villes ? À qui faudrait-il les disputer pour vivre encore quelques semaines, quelques mois – alors que, il le savait déjà, il ne souhaiterait qu'une chose et ce serait mourir à son tour, seulement cela viendrait quand ça viendrait, il n'en déciderait pas, il n'avait pas le cran.

Saleté de réflexe qui ne lâcherait jamais.

Saleté d'espoir, qui ne se résoudrait pas.

Mais on verrait plus tard.

Pour l'instant, il fallait dormir, et il ne dormait pas. Il fallait se reposer, et le repos le fuyait, l'exténuant à petits coups, à l'usure, par courtes somnolences d'une quinzaine de minutes.

Souvent, il croyait entendre arriver quelqu'un. Mais c'était toujours une illusion.

Il n'avait vu personne depuis le conducteur, quatre jours plus tôt, ou cinq, ou six. Et il avait commencé à noter les jours qui passaient sur un bloc de papier, parce qu'il n'avait déjà plus le compte à ce moment-là. Il avait pensé qu'il n'oublierait jamais ces jours de chaos. Mais tout se ressemblait tant, dorénavant. Tout avait tellement perdu ses différences. Hier ou avant-hier, ou le matin d'avant. Alors il écrivait une date chaque soir en s'arrêtant, il avait peut-être une journée en trop ou en moins, parce qu'il n'était pas sûr de son calcul sur les premiers lendemains de la chose. Cela importait peu. Il voulait juste compter combien de temps depuis la fin du monde.

Combien de temps il tiendrait.

Mais quand il se disait qu'un jour peut-être, cela se déclinerait en années, il se mettait à trembler.

Des années tout seul.

Il ne croyait plus qu'Augustine soit encore en vie. De la vie, il n'en avait pas vu assez depuis son départ. Il poursuivait son voyage comme on poursuit un rêve, ou une quête – en sachant qu'ils sont impossibles, mais qu'il est impossible également de les abandonner, parce qu'ils sont la seule chose qui reste.

On verra plus tard, se répétait-il.

On verrait en arrivant.

Il ne disait pas *Je*. C'était trop difficile. Il préférait partager la

déception – mais là encore, avec qui, avec quoi.

Sans doute que c'était idiot d'avoir suivi l'autoroute, parce qu'il ne croisait aucun village et aucune ville. Il avait anéanti ses chances de trouver des survivants sur sa route. Mais c'était le seul chemin qu'il connaissait.

Il n'avait pas d'autre idée.

Il était fatigué.

Il lui avait fallu un peu de mémoire pour reconnaître la sortie 22 dans le panneau tordu et la peinture qui avait coulé sous l'effet de la chaleur. Le chiffre était illisible si on ne le savait pas. Mais Corentin remarqua le petit dos-d'âne au niveau de la sortie qu'il avait en fait dépassée, les deux virages trop rapprochés.

Il rebroussa chemin.

C'était là. Là que la route emmenait aux Forêts.

Oh, pas là vraiment, car il y avait encore plus de cent cinquante kilomètres, s'il se souvenait bien. Mais c'était là qu'il devait quitter l'autoroute, sans quoi il filerait trop au sud. À présent, il fallait biaiser, viser le sud-est. Rejoindre les départementales, les transversales, traverser les villages, les bois, les forêts.

Mais alors.

Il prit le carnet sur lequel il inscrivait les dates, quelques repères, une sensation trop vive. Il compta : neuf jours qu'il était parti – mais neuf jours, c'était impensable pour un tel trajet, si long, si lourd sur le dos, il s'était traîné, d'autant qu'il n'avait pas déserté la Grande Ville tout de suite.

Après réflexion, il barra les dates, ajouta ce qui lui semblait le plus cohérent – un jour de plus.

Barra à nouveau, car il avait oublié la journée en voiture, les heures économisées peut-être. Il se dit : Donc, ce serait possible.

Mais en voiture, qu'avait-il gagné de temps et de kilomètres ?

Il traça un grand ovale sur la feuille. À l'intérieur, il écrivit : plus ou moins neuf jours. Il repartait de zéro.

Il regarda les pages blanches du bloc de papier.

S'il arriverait au bout, un soir ? S'il y aurait tous ces jours après la fin du monde.

Il y avait de la place pour quatre mille lignes au moins.

Plus de dix ans.

Est-ce que la fin du monde durerait dix ans – il rangea le cahier en chassant l'idée, ses mains tremblaient, quelque chose serrait à l'intérieur de sa poitrine.

Il se mit en marche.

*

Il passa la barrière de péage en la contournant, pour la première

fois à pied. Il pensa : pour la dernière fois aussi sans doute.

Un peu plus loin, il contempla les grands bâtiments métalliques qui avaient été construits dix ans auparavant, bureaux et entrepôts d'un brun rouge que l'on ne voyait plus. C'étaient à présent des coulées d'acier noir et gris, des poutrelles pliées dans le vide, recourbées sur elles-mêmes, des plaques de tôle fusionnées par on ne savait quelle force. Sur le parking, les centaines de voitures avaient des allures d'oiseaux morts.

Il se mit à pleuvoir.

*

Il se mit à pleuvoir et aussitôt, il éprouva une sorte de joie sauvage à sentir l'eau sur lui, à voir le gris du ciel descendre peu à peu et s'éclaircir en faisant de longs filets sales sur le sol. La pluie, il le sentait viscéralement : c'était le salut. Ce qui nettoierait la terre, ce qui irait chercher sous la croûte, sous la roche s'il le fallait, de quoi remettre le monde en route, ultimes graines, dernières germinations, embryons de vie épargnés.

L'eau – cela faisait si longtemps qu'il entendait qu'elle devenait rare, qu'elle ne suffisait plus à guérir les saisons trop sèches –, l'eau arrivait. Il n'en avait aucune utilité, mais il était heureux de voir qu'elle existait toujours. À cet instant, elle était plus précieuse qu'un tas de diamants.

L'eau et la lumière, pour que le monde recommence.

Corentin serra ses mains sur son ventre, l'émotion était trop vive. Offrant son visage au ciel, il noya ses larmes dans la pluie, ouvrit ses mains, se mit à rire.

Une minute. Peut-être deux.

Le temps de sentir la brûlure.

Il s'essuya les yeux d'un geste terrorisé en crachant la pluie.

L'eau brûlait.

Sa langue, ses joues, sa peau.

Ses paupières déjà rouges.

Il cria, chercha un endroit où se rincer – il n'y avait rien nulle part, et la pensée le fracassa, tout avait dû être contaminé, tous les étangs, toutes les mares, toutes les flaques brûlaient.

L'eau était devenue un poison.

Il sortit une bouteille de son sac et s'aspergea le visage, abrité sous la tôle d'un grand bâtiment effondré. Il tremblait. L'idée était venue, fulgurante – et s'il fondait à son tour, s'il était dévoré par ce liquide qui s'infiltrait partout.

Il mit longtemps à oser ressortir, à oser se mettre en route à nouveau, sous la pluie qui ne cessait pas. Dans le grand dépôt, il avait déniché des bâches dont il s'était enroulé à la manière d'un long manteau, protégeant son sac, doublant son ciré qui n'était plus imperméable, rongé par l'acidité de la pluie.

Et cela l'épouvantait de voir comme tout s'usait sous cette eau toxique, tout se striait d'étranges traînées claires, et tout se décolorait, et sur ses mains et ses bras, malgré la bâche et malgré ses précautions, la peau s'était zébrée – il gardait ses manches tirées au jour et à la pluie, il baissait son visage.

Le soir, il cracha sur les rougeurs qui étaient venues, après qu'aucune lumière ne l'avait éclairé, aucun soleil illuminé.

Le soir, il ne put s'endormir. Il comprit que le monde n'était pas en train de renaître après la catastrophe, mais que la tragédie continuait, s'amplifiait peut-être, comme une force irrépressible lancée à toute allure et qu'aucune volonté ne pouvait apaiser, et que ceux qui étaient morts avaient eu la douceur d'échapper au lent étiolement d'un univers qui s'était mis à éliminer les vivants les uns après les autres – jusqu'au dernier.

*

Le vent s'était levé.

Si Corentin marchait au sud-est comme il le devait, le vent était plein sud.

Il tenait la bâche avancée au-dessus de sa tête pour éviter les embruns qui tombaient sans relâche. Il finissait mouillé de toute façon, cela passait partout, l'humidité le saisissait.

À la fin de la journée, ses pieds étaient trempés, les chaussures s'étaient fendues sur les côtés. Sa peau le brûlait, il frissonnait à la fois de fièvre et de froid.

Il faisait du feu au bord des granges, assez à l'abri pour sécher ses affaires, et assez à l'air pour ne pas tout incendier. Il ouvrait ses conserves les unes après les autres. Il les mangeait sans y penser, les mêmes chaque jour car il avait renoncé aux légumes qui ne donnaient pas assez de force, qui laissaient le ventre tiraillant et la bouche

amère. Il avait des boîtes de raviolis, de lentilles, de saucisses. Des bouteilles d'eau.

Souvent, il entrait dans les maisons qu'il croisait sur son chemin. D'abord, il appelait. Est-ce qu'il croyait encore qu'on lui répondrait ? Il n'osait pas ouvrir les portes sans prévenir.

Il cherchait la cuisine.

C'était fou, avait-il remarqué, comme les gens se tenaient dans les cuisines. La moitié des morts s'y trouvaient.

Il avait cessé de les regarder.

Il voyait bien – cela ne lui faisait plus rien, il y en avait trop, il ne pouvait pas s'en occuper, ce n'était plus le temps de la pitié.

Il les dépassait pour accéder aux placards et prenait les bocaux, la farine, les fruits au sirop. Les confitures. La saveur du sucre lui procurait des réconforts fugaces. Lorsqu'il ouvrait un pot de mirabelles ou de fraises, il imaginait les vergers qu'il y avait eu avant, les jardins pleins, les récoltes méticuleuses.

Il ressortait aussitôt pour s'installer dans les remises, dans les ateliers, dans les hangars.

Il ne reconnaissait rien du monde.

Il plut pendant trois jours.

Même le feu n'arrivait plus à le réchauffer. Ses vêtements ne voulaient plus sécher. Il dut se résoudre à déplacer des cadavres pour dormir dans de vraies maisons, dans de vrais salons, devant les cheminées allumées à l'abri des courants d'air. Il avait déjà perdu l'habitude de vivre entre des murs. La sensation d'enfermement l'effrayait. Si les maisons s'écroulaient, s'il était acculé par Dieu sait quoi et qu'il n'y ait pas d'échappatoire, si un tison sautait sur le tapis pendant la nuit. Cela revint avec lenteur, avec le sentiment fugitif du confort.

Le troisième jour de pluie, il ne bougea pas. La vision du ciel ravagé, au petit matin, avait eu raison de lui. Il resta prostré toute la matinée, ne se levant que pour remettre un peu de bois sur le feu.

Il dormit.

Pas du sommeil qui répare : de celui qui épuise, plein de rêves et de peurs, de réveils soudains, d'assoupissements trop furtifs.

Il eut de la fièvre.

Il eut des visions.

Pour la première fois depuis la fin du monde, il chercha de l'alcool, but fort et vite, pour tomber, pour sombrer, pour que l'oubli advienne.

Quand il s'éveilla, il grelottait sur le canapé, le feu était éteint. Il n'avait plus aucun repère.

Dehors, il faisait jour – mais était-ce l'après-midi, était-ce presque le soir ?

Était-ce le lendemain ?

Il compta une journée de plus sur son cahier.

Peut-être.

Puis il mangea, reprit ses affaires et sortit.

*

Dix ou quinze kilomètres plus loin, il atteignit les premières forêts. Des collines entières d'arbres noirs, et il les regarda sans frémir, à cela aussi il s'était habitué.

Juste, il les vit. Il ne hocha pas la tête, il ne se dit rien.

Pas : Ces forêts-là également ont brûlé.

Pas : Ces forêts-là, qui étaient si anciennes et si grandes.

Il n'eut pas de pensée. Il jeta un coup d'œil, enregistra

l'information avec une sorte de distance résignée et continua sur les routes rétrécies.

C'était plus difficile à présent que les bois avaient remplacé les prés et les champs, car sous l'effet de la chose et du vent et des pluies, de nombreux arbres s'étaient couchés en travers du macadam. Corentin devait sans cesse faire des détours pour les contourner, ils étaient trop hauts, trop enchevêtrés pour passer au travers.

Il entra dans les labyrinthes sombres et décimés.

L'air portait encore l'odeur du feu.

Ce fut au bout de l'un de ces arbres arrachés que le bruit lui parvint.

Et sans doute n'y crut-il pas.

Et le silence en était si rompu, mais le bruit si infime.

Il s'immobilisa et écouta.

Et cette fois, c'était quelque chose, vraiment quelque chose.

De si triste qu'il se figea, de si éploré qu'un instant, il hésita à aller voir.

Peut-être valait-il mieux passer son chemin.

C'étaient des pleurs.

C'étaient des plaintes.

Corentin serra sa main sur son cœur. Il y avait quelqu'un.

Mais qui. Mais dans quel état.

Par réflexe, il fit volte-face pour partir. Il ne voulait pas savoir. Il avait vu assez de malheur sur la route, il n'était pas certain de pouvoir en porter davantage.

Il s'enfuit.

Quelques mètres.

Puis il courut en sens inverse. C'était idiot, c'était stupide.

Va-t'en.

Il y avait quelqu'un.

Mais qui.

La respiration lui manquait. La fatigue, la panique.

Il cassa une branche pour ouvrir le chemin, avança, s'arrêta. Il n'entendait plus. Non, non, cela ne pouvait pas avoir disparu. Il dit comme une question :

Qui est là.

Oh le sanglot, le cri, l'appel.

Va-t'en, disait la voix à l'intérieur.

Il se remit à courir. Il prit son couteau dans la main. Malgré les feuilles qui avaient brûlé, malgré les herbes qui s'étaient consumées, il ne voyait rien.

Ou alors, c'était l'angoisse. Un voile devant les yeux.

D'un coup, il les trouva.

*

Corentin tomba à genoux. Et était-ce la déception, ou la consolation que les pleurs ne soient pas d'un humain : il se mit à hurler.

Cela faisait des jours sûrement. Des jours que cela cognait à l'intérieur, et qu'il ne laissait rien échapper, parce qu'il ne fallait pas faiblir. Il ne fallait pas céder. Et c'était accumulé au-dedans de lui comme une indigestion, comme de la pourriture qui n'en finissait pas de s'empiler – cela sortit enfin dans des pleurs qui couvrirent ceux des chiens étendus devant lui, des pleurs immenses, et les bêtes se turent un instant.

Oui un instant, elles firent silence.

Puis elles reprirent leurs sanglots, parce qu'elles ne savaient pas quoi faire d'autre. Parce qu'elles étaient trop jeunes. Elles étaient au flanc de leur mère morte, et elles avaient dû attendre son réveil, des jours et des jours, leurs forces de moins en moins présentes, leurs gueules ouvertes sur le lait qui ne venait plus.

Peu à peu, les cris de Corentin se tarirent, son regard ne quittait pas les petits corps tremblants.

Il y avait six chiots. Ils ne tenaient plus sur leurs pattes, ils s'étaient couchés les uns contre les autres, atrophiés, vaincus. C'était trop tard.

Ils agonisaient.

Corentin le comprit aussitôt qu'il s'approcha, entre la fin des sanglots et des larmes. Les chiots ne firent pas attention à lui – même tourner la tête leur était devenu trop difficile. Il en prit un entre ses mains, qui ferma les yeux à cet instant-là et mourut.

Les autres restaient là comme en attente.

Alors Corentin sans cesser de pleurer les tua.

Tous, les uns après les autres.

Ce ne fut rien. Ce n'étaient que des chiens.

Ce fut une délivrance.
Au fond de lui, ce fut atroce.

*

Assis à côté des sept cadavres, les six petits et la mère.
Quelque chose s'était brisé en lui.
Il les caressait du bout des doigts. Ils étaient encore tièdes.
Corentin ne voulait plus se lever.
Et lui, qui l'achèverait pour le libérer ? S'il priait. S'il suppliait.
Il n'y avait plus de pleurs. La forêt s'était refermée sur le silence.

*

Et puis derrière un arbre, qui revenait en titubant, il vit le dernier chiot.
Le septième.
Celui qui n'était pas là l'instant d'avant, et qui s'approchait telle une apparition.

Le chiot vint et s'assit maladroitement entre Corentin et ses frères morts. Il avait des plaies partout sur le corps – des ronces, des morsures, des brûlures.

Il se tenait là au bord du monde. Il ne disait rien.

Qu'est-ce que tu fais ?

Le chiot leva vers lui des yeux blancs.

Il était aveugle.

Oh, soupira Corentin.

Et soudain ce fut au-dessus de ses forces. Il chercha une raison de ne pas le tuer lui aussi, qui reniflait du côté des cadavres et ne couinait pas, ne pleurait pas.

Est-ce qu'il sait que je suis là ? se demanda Corentin au bout d'un moment.

Le chiot n'avait pas bougé. Il était toujours assis. Corentin aima son calme, sa façon de regarder droit devant lui sans qu'il voie quoi que ce soit – cette façon de faire semblant.

Tu as faim ?

Corentin ouvrit une boîte, proposa à manger et à boire, et le chiot mangea et but. Puis il grimpa sur ses genoux et s'endormit, et Corentin n'osa plus remuer de peur de le réveiller.

*

Tu viens, l'Aveugle ?

Ils partirent ensemble dans la bruine.

Le chiot avait humé l'air, humé les corps sans vie autour de lui. Pour la première fois, un gémissement plaintif lui avait échappé.

Je suis désolé, avait murmuré Corentin.

La petite bête avait regardé vers la voix, avait éternué puis lui avait emboîté le pas sans se retourner.

*

Comme il était trop jeune et trop faible, Corentin prit le chiot dans les bras. Il fallait l'attendre sans cesse, sinon. Il marchait mal. Il s'égarait. Corentin devait le guider à la voix, le surveiller, parfois

repartir le chercher, quand il était coincé au milieu de branches dont il n'arrivait pas à se défaire.

Il aurait pu le laisser dans les bois, ne pas s'encombrer d'un compagnon qui ne valait pas grand-chose et qui n'était pas forcément très vivace – sans doute, s'il s'était sauvé dans la forêt, le chiot ne l'aurait-il jamais retrouvé. Par-dessus tout, Corentin craignait de le découvrir raide un matin, il craignait le chagrin.

Mais c'était la seule vie qui restait.

Il s'y accrochait, soudain, comme à une bouée de sauvetage.

Tandis qu'il le tenait contre lui, il pensa que c'était la première chaleur qu'il sentait depuis la fin du monde – celle d'un chiot aveugle et abîmé –, et il s'arrêta, au village suivant, dans la pharmacie, parce qu'il n'avait jamais pensé qu'il pourrait avoir besoin de médicaments. Il soigna l'animal, empocha tous les antidouleurs et les antibiotiques qui restaient.

*

Corentin avait repris la route malgré la nuit qui venait.

C'était dans sa tête, avancer sans faiblir, sans relâche, arriver aux Forêts, comme si les Forêts étaient le salut, comme si elles avaient réchappé. Il savait que c'était impossible.

Il se disait : tant pis.

Il faut y aller.

Il s'encourageait à voix basse.

Hein, qu'il faut y aller.

Dans cette grande illusion. Juste pour gagner du temps.

Calé sur ses épaules, le chiot faisait mine de contempler le paysage à travers les nappes de brouillard. Corentin sentait la chaleur de son corps contre le sien.

Ils arrivèrent au village suivant en plein milieu de la nuit. L'obscurité était si complète, et la lune si entièrement absente, que Corentin ne devinait la route qu'au bruit de ses chaussures sur le macadam. Tous les dix pas, il partait de travers – alors il entendait le son mat de ses semelles sur quelque chose de mou, herbe brûlée ou terre en cendres, et il bifurquait, revenait, les bras en avant pour ne pas heurter un arbre ou un panneau.

Les pattes de l'Aveugle autour de son cou lui apportaient un peu de réconfort.

Ils étaient tous les deux. Ils étaient très seuls.

Ils s'effondrèrent dans la première grange qu'ils trouvèrent. Corentin s'obligea à faire du feu et à manger, partagea une boîte de raviolis avec le chiot. Il était épuisé. Mais il y avait moins de chagrin que les soirs précédents.

Pour la première fois, il y avait de la couleur – le pelage beige abîmé de l'Aveugle.

Et il y avait du bruit – le halètement de l'animal qui s'ébrouait, le jappement minuscule quand Corentin approcha la nourriture de son museau, et qu'il se mit à mastiquer frénétiquement en plongeant dans la sauce jusqu'aux joues.

C'était bien peu de chose, se dit Corentin en regardant le chiot. Une bien maigre consolation, un chien aveugle. Mais dans cette nouvelle configuration, dans cet univers vidé de ses occupants, n'importe quelle forme de vie était une réjouissance. Il espérait que le chiot guérirait de ses blessures et de sa maigreur – à défaut de retrouver la vue. Corentin s'imaginait le porter dans ses bras toute son existence, il espérait qu'il ne pèserait pas trop lourd, et en même temps il aurait aimé que le petit animal malingre devienne une grande bête forte, comme une peluche géante qui le protégerait – dans ses rêves.

Mais n'y avait-il pas quelque chose de l'ordre du rêve, ou du cauchemar, dans ce qui était advenu, est-ce que toutes les imaginations n'étaient pas permises dorénavant – ils s'endormirent l'un contre l'autre sous la couverture humide.

*

L'étang était couvert de poissons morts. Ils le regardèrent un long moment. L'Aveugle, du bout des pattes, essayait de toucher le ventre argenté des gardons et des carpes. Corentin le tira en arrière – l'eau

avait été empoisonnée par la chose.

On ne peut pas les manger.

Le chiot recommençait quand même, et Corentin le souleva de terre et le serra contre lui.

De loin, il avait cru à des milliers de reflets, qu'il n'arrivait pas à définir mais qui semblaient gais et lumineux. Des ondulations. De la vie sous la surface de l'eau, et cela bougeait avec lenteur, c'était l'idée qu'il se faisait des poissons : une nonchalance que seules les silhouettes des pêcheurs effrayaient quand elles ne se cachaient pas assez, et tout partait alors en coups de queue, tout s'enfonçait dans la vase et disparaissait. Il avait cru à des bancs de poissons vifs – cela y ressemblait tant. Mais ce n'étaient que les écailles qui brillaient encore, les écailles de ces milliers d'alevins, de gardons de la taille d'une main ou de carpes presque centenaires, qui terniraient bientôt. Dans deux ou trois jours, l'étang ne serait plus qu'une vaste étendue grise et squameuse.

Quand le vent tournait, l'odeur était déjà infecte.

Où qu'ils aillent, ils finissaient toujours par trouver ces remugles dans l'air, cela venait des poissons, cela venait des hommes, cela venait du monde. La puanteur était descendue sur eux. Corentin se rappelait les camions des équarrisseurs qui venaient ramasser les animaux morts aux Forêts, avant – vaches, veaux, chèvres, moutons, parfois un cheval, un courant d'air pourri les suivait toujours. Il retenait sa respiration, cela sentait la charogne, il n'y avait pas d'autre mot, et c'était cela, des charognes entassées, c'était cela que sentait la terre.

À présent, il n'y avait plus de camion, et l'odeur était la même. Partout. Tout le temps. À chaque pas, Corentin et le chiot fouaillaient le sol et les effluves remontaient, sortaient, leur collaient à la peau. Ils empestaient la mort, c'était entré en eux, et comme tous les relents effroyables, ils ne la sentaient plus.

*

L'après-midi, il neigea.

Il fut à peine surpris – il n'y avait plus de place pour l'étonnement. Ce fut une sorte de désespoir résigné. La pluie ne s'était pas arrêtée, ils allaient couverts par la bâche (Corentin avait découpé un carré pour protéger à demi le chiot) ; la neige lui semblait une continuité possible.

Même lorsque Corentin poussa un long soupir en s'essuyant le visage – on était fin juillet.

Il n'y eut ni stupéfaction ni effarement.

Tout pouvait arriver dorénavant.

La température avait anormalement chuté depuis le matin, ils tremblaient sous la pluie.

Il se mit à neiger, ils ne dirent rien, ils regardèrent.

Puis ils courbèrent le dos.

C'était si différent des années précédentes, qui n'avaient fait que chauffer et chauffer encore, si différent de ce réchauffement dont tout le monde avait parlé et qui avait séché la moitié des arbres et la moitié des bêtes. Corentin pensait à la chaleur dans les catacombes, à l'air étouffant, aux peaux où perlait la sueur. Il avait perdu l'habitude du froid. L'hiver, il pleuvait et il ne gelait plus. La neige le ramenait au tout début des Forêts, vingt ans plus tôt, quand Augustine lui avait appris à modeler un bonhomme blanc et à le décorer d'un nez en carotte, d'yeux en cailloux ronds, d'une pipe dans la bouche, qu'il ne l'avait jamais vue utiliser autrement. Cela avait duré deux ou trois saisons, puis la neige s'était arrêtée. Elle n'était jamais revenue.

Sauf cette année en juillet.

L'Aveugle demanda à venir dans les bras de Corentin et se cacha sous le manteau, comme s'il s'enfonçait dans un terrier pour échapper à cette étrange pluie épaisse. Il cessa de voir la campagne désolée. Il ne remarqua pas l'horizon qui rétrécissait, qui venait taper contre eux, enveloppant le reste du monde dans un halo délavé qu'aucun regard ne pouvait traverser. À présent, l'avenir était incertain à dix mètres, la route se noyait de blanc. Les flocons giflaient à cause du vent, il fallait garder la bouche fermée malgré la fatigue et le souffle court, pour ne pas les avaler. Jamais la solitude n'avait été si palpable. Corentin avait la sensation qu'il pourrait la toucher en avançant la main.

Il gardait les bras serrés contre lui, serrés autour de la bâche pour la maintenir, pour retenir le chiot. Le plastique battait contre ses jambes. La neige fondait en s'y collant, ruisselait jusqu'en bas, son pantalon était trempé. Le tissu raide et gelé sur sa peau – il marchait plus fort, pour ne pas claquer des dents, pour ne pas frissonner du début à la fin de son corps. Le sang l'avait déserté.

La couleur de la neige – lui aussi, la blancheur à l'intérieur.

Le mouillé.

Le froid.

Mais l'Aveugle, lui, ne vit rien de cela, il s'était endormi.

Il ne se demanda pas ce qui tombait le plus, de la neige ou de la

nuît. Il n'endura pas les heures glaciales, il ne chercha pas de hameau, de maison, de grange en ruine où s'arrêter enfin, au bord des forêts noires.

Il ne se dit pas que, l'espace de quelques instants, les traces de pas que faisait Corentin en avançant dans la poudreuse, avant qu'elles soient recouvertes, étaient la seule chose vivace du monde et le seul signe que des vivants existaient encore.

Il s'éveilla quand la chaleur du feu arriva jusqu'à lui. Il était posé sur un peu de paille. À côté de lui, Corentin tremblait, les mains sur les flammes, cherchant en vain à se réchauffer. Et, déjà, la fièvre.

D'abord, il crut à un rêve.

Dans le rêve, le monde partait en craquements. Il n'arrivait pas à les identifier, il ne voyait rien – il faisait nuit. Mais c'était cela : tout craquait.

Comme le bruit de la coque d'un bateau qui éclate.

Le bruit d'un lac transi dont la glace se fissure peu à peu en des milliers d'éclats cristallins.

Celui de n'importe quelle chose qui se tend sous l'effort et cède et rompt.

En vrai : c'étaient les arbres.

Corentin s'éveilla en sursaut. Le jour se levait à peine. L'Aveugle, le nez en l'air, hurlait à la mort.

*

La neige brisait les arbres.

Des mois de sécheresse, et soudain le souffle. Et soudain le froid, le poids redoutable et gelé sur les troncs et les feuilles calcinées encore pendues par les pétioles.

Les branches cassaient comme du verre.

Corentin recula dans la grange. La forêt les encerclait, la forêt tombait. Il avait les yeux écarquillés, incrédule. Et pourtant.

Il entendait les éclatements qui prenaient leur élan – s'achevaient dans un fracas mat, dans les bois qui s'entrechoquaient, se brisaient les uns sur les autres. Les arbres résistaient. Jusqu'à la dernière fibre, ils tenaient leurs rameaux à bout de forces. Peine perdue : ils finissaient tous par se fracturer. Leurs branches s'arrachaient. Leurs troncs s'ouvraient en deux, les cisillant jusqu'à la terre.

Des lambeaux d'écorce traînaient au bout des bras de ceux qui restaient debout. Une à une, les branches rompaient. Elles s'écrasaient au sol dans des bruits vibrants, dans des explosions sourdes.

Toutes les vingt secondes. Corentin calcula pour oublier la peur. Toutes les vingt secondes, quelque chose se fracassait.

Le toit de la grange résonna de leurs chutes, s'ouvrit sur un côté. Chaque fois, la charpente tremblait, vacillait, comme incertaine. Les murs se gonflaient sous les chocs, les secousses agrandissaient les fissures. Encore un coup et tout s'écroulerait.

Le coup venait. La grange tenait toujours.

Si Corentin et le chiot avaient été dehors, ils auraient été broyés. Pas un espace n'échappa à l'étrange bombardement ; pas un carré de terre ne fut sauvé des pieux qui transperçaient l'air et se plantaient dans le sol, droits comme des i, fiers comme des pals.

Est-ce que cela s'arrêtera ? suppliait Corentin en silence.

Cela dura au moins deux heures.

Deux heures pour amputer des centaines ou des milliers d'arbres et ne laisser qu'une forêt de troncs inutiles et dénudés, de silhouettes étiques qui ne pouvaient plus rien accueillir, ni oiseaux, ni insectes, ni poussière. À certains endroits, là où les feuillus et les résineux étaient tombés entièrement, les racines avaient cédé. Les branches gisaient à leurs pieds, tels des cadavres sur un champ de bataille. Mais il n'y avait pas eu de bataille.

Et deux heures, ce n'était pas une tempête.

C'était l'éternité.

*

Corentin ne sut pas ce qui l'avait rendu malade le froid ou la dévastation, des virus qui auraient tous dû crever ou la peur.

Mais il fut malade.

Et il ne savait qu'une chose : la maladie n'était pas possible. À présent, il n'y avait que la vie et la mort – rien au milieu, rien entre les deux, pas de demi-mesure, pas de compromis.

De quel côté basculait-il, alors.

Malgré les médicaments, la fièvre persistait.

Il fallait se lever. Il fallait se mettre en route, avancer – rester immobile, c'était mourir à moitié. Il le fallait, alors que sa tête tournait comme sur un manège, que les frissons lui dévoraient le corps, que son estomac se révoltait. Ses jambes se dérobaient sous lui, il était certain de tomber. Il ne tombait pas. Il continuait sa route, la suivait dans une vision trouble, la sueur glacée saisie sur son front, dans son dos qui n'en pouvait plus de se tenir droit, étiré par les douleurs. Il crevait de chaleur, et il grelottait. Dix fois, il s'arrêta. Les tremblements, le souffle court l'empêchaient de faire un pas de plus. Il se pliait en deux. Il s'agenouillait sur la neige qui fondait un peu, tentait de reprendre haleine – de ne pas perdre connaissance, il en avait une peur panique, il se sentait partir, il essayait de calmer sa respiration affolée. Quand le malaise se dissipait suffisamment, il

repartait. Dix mètres et tout revenait. La souffrance au fond de ses orbites, le sang qui cognait dans la tête, les vertiges. Son corps entier qui demandait grâce. Il résistait. Même l'Aveugle, avec ses petites pattes de chiot, marchait mieux que lui.

Il garderait une vision confuse de cette journée-là, le souvenir insensé de l'immense mikado écroulé devant lui, lorsqu'il avait voulu reprendre la route. Il n'y avait plus de route. Elle était enfouie sous une infinité de morceaux d'arbres fracassés. Il la voyait filer sur quelques mètres – et puis elle disparaissait, mangée par les bois noirs et gris. Il tenta de se frayer un chemin. Il tenta de se faufiler. Les branches l'attrapaient, le retenaient sans cesse, agrippant son bras ou son manteau, faisant des treilles inextricables qui l'obligeaient à reculer. Il ne put pas discerner où l'étrange chaos finissait. Aussi loin que portait son regard, la forêt barrait tout le passage.

Alors, il fit le détour.

Il prit par le talus, en haut. Il monta pendant près d'une heure. Il n'arrivait plus à respirer, il avait la bouche ouverte pour englober un peu d'air dans sa gorge brûlante. Il avait pris l'Aveugle dans ses bras pendant un moment, l'avait reposé par terre. Le chiot piaulait – Corentin ne trouvait pas la force de le porter. Il finit par s'asseoir à même le sol encore blanc, c'était idiot, il serait trempé. Mais il ne réfléchissait plus. Toutes ses forces, il les passait dans son souffle qui ne revenait pas, dans son pouls qui battait jusqu'à ses tempes en lui faisant éclater la tête, et jusqu'à l'intérieur de ses yeux.

Il reprit une aspirine.

Il aurait dû s'arrêter, s'abriter, faire un feu.

Après.

Il voulait juste sortir du labyrinthe.

De toute façon, il n'y avait plus de maisons, plus de granges, plus rien.

Quand le rythme de son cœur le lui permit, il se remit en chemin. Il lui fallut encore deux heures pour contourner la forêt dévastée et récupérer la route.

Le panneau indiquait le nom du village avec le chiffre 4 derrière. Quatre kilomètres, c'était trop. Corentin regarda le chiot fatigué à ses pieds, qui tenait une patte en l'air.

Trop loin pour tous les deux.

Mais est-ce qu'on a le choix ?

Si on trouve une cabane, on y passe la nuit.

Il n'y avait pas de cabane. Il n'y avait que la route crevée et les jambes prêtes à se briser d'avoir tant porté et tant marché. Les lanières

du sac sciaient les épaules de Corentin, il rêvait de jeter toutes les conserves et toutes les bouteilles d'eau les unes après les autres, jusqu'à ne plus sentir de poids sur son dos, ni ce foutu point de frottement, sur la pointe de l'humérus exactement, ni cet écrasement entre les omoplates, cela ne servait à rien de s'ébrouer, les bretelles du sac revenaient toujours à cet endroit-là, les muscles se tétanisaient une nouvelle fois.

Putain, dit-il.

Pas de rage : d'épuisement.

Il avait la sensation que ses chaussures s'enfonçaient dans le bitume à chaque pas. Il se retournait pour voir. Mais non, il n'y avait que de la boue de neige.

Ou alors, c'étaient ses os qui rentraient les uns dans les autres, s'affaissaient, s'emboîtaient sous l'effet de l'exténuation et du poids qu'il traînait pour survivre, une maison entière, où cependant l'essentiel manquait toujours.

Tout son corps souffrait. Cela faisait trop longtemps.

Il n'était pas préparé. Personne n'était préparé à cela.

Dans ses chaussures, ça saignait. La nuit, il ne les enlevait plus, un peu de peau partait à chaque fois. La peau était rouge, blanche, jaune – ses chaussettes aussi étaient rouges, blanches, jaunes. Il préférait ne plus voir. Juste, il défaisait les lacets pour relâcher l'étreinte. Il n'avait pas froid, comme ça. Avant la fièvre.

Ou avant la neige.

Il en était où, à présent, de cet épouvantable voyage ?

Il le savait : aux trois quarts.

Mais cela ne le reconfortait plus. Cela n'avait plus de force.

Il avançait, en proie à une sorte de délire.

Il marchait, ses foulées n'avaient pas d'envergure. Un pied. Au-delà, ses jambes fléchissaient. Il avait cent ans.

Il avait mille ans – quand il se disait que le monde était mort et qu'il avançait pour rien, qu'il n'allait nulle part, au fond, et qu'il ne faudrait plus jamais s'arrêter.

Bien sûr que c'était impossible. Il s'arrêterait. Il voyait très précisément comment cela viendrait, l'ultime instant : la fatigue, les yeux exorbités, le chancellement, et puis, parce qu'à un moment, ce serait la fin – la chute. La dernière. Il n'y aurait plus de vigueur, plus de ressources pour se relever. Avant, il n'y aurait pas cru. Avant, il pensait que cela n'arrivait qu'aux chevaux que l'on pousse trop loin.

Mais l'absence de force, à présent. Il savait.

Il était convaincu qu'il pouvait tomber sur le bord de la route et mourir là, parce qu'il n'y avait plus la moindre résistance en lui. Pas même un élan à chercher : mais un souffle. Minuscule. Voilà. Un petit tour et puis s'en va. Il serait mort.

Et après.

Et l'Aveugle.

Hagard, Corentin chercha le chiot des yeux. Ne le vit pas, et il se rendit compte que la nuit était presque tombée, il n'avait pas remarqué l'obscurité, c'était gris un peu plus foncé, il s'en foutait. Mais voilà, il faisait nuit et l'Aveugle n'était plus là. Il n'appela pas. Au fond, il préférait être seul.

Il s'agenouilla sur la terre mouillée. Ses articulations craquèrent, il eut mal dans les jambes et dans le dos. Seules les sensations restaient. La pensée s'était évanouie. Pour cela non plus, il n'y avait plus de force.

Il allait s'arrêter là. Cela ferait un petit tas sur le bas-côté.

Des petits tas comme lui, il y en avait eu des millions.

L'Aveugle continuerait. Il se débrouillerait. Les chiens, cela mangeait n'importe quoi.

Corentin s'allongea dans la neige sale qui finissait de fondre. Sur ses cheveux, devant ses yeux, les flocons ressemblaient à des montagnes bardées d'étoiles. La nuit s'installait. Cela ne changeait pas grand-chose, passer du gris au noir.

Son cœur battait profondément. Il attendait de mourir.

L'Aveugle jappa.

Il est là, se dit Corentin.

La voix du chiot n'était pas proche. Il avait filé en avant. Il jappa encore.

S'arrachant au sol, Corentin leva la tête.

Là-bas, il y avait une lumière.

Longtemps, Corentin observa la lueur sans bouger.

Peut-être qu'il ne comprenait pas.

Dans ce monde-là, la lumière n'existait plus.

Et pourtant. La silhouette de l'Aveugle, dérisoire sur la route, se découpait sur un carré jaune. Le carré était loin, caché derrière des silhouettes étiées d'arbres et de bosquets, mais il existait. La lumière était revenue.

Une unique lumière.

Corentin la contemplait sans un mot, les yeux écarquillés. Il savait qu'il était encore loin des Forêts, loin d'Augustine. Il se trouvait sur une petite route sinueuse, au bord de ces hameaux qui, déjà avant la catastrophe, n'abritaient plus que quelques vieilles âmes.

Mais il y avait une lumière. Il avait envie de rire et de pleurer en même temps. Il n'arrivait pas à détacher son regard de cette tache sidérante et incongrue. Il se laissait happer par le jaune et le brillant. Il fallait qu'il se lève. Si la lumière disparaissait d'un coup. Bon sang, murmura-t-il en serrant ses poings contre le sol pour prendre appui.

Il s'arracha à la terre et à la neige.

Alors seulement, ramassant son sac en titubant, il sentit le froid qui avait traversé ses vêtements.

*

Il marcha un quart d'heure à une lenteur extrême. Il arriva dans un village.

La lumière était dans le village.

À une fenêtre.

Petite lumière.

Il l'observa comme on observe un miracle.

Il frappa à la porte.

C'était impossible.

C'était comme avant.

Une vieille dame vint lui ouvrir. Il n'y crut pas.

Alors il tomba, de la façon qu'il avait imaginé qu'il mourrait. D'un coup, sans rien voir venir, parce que quelque chose en lui avait lâché. C'était l'épuisement, la souffrance, le désespoir.

Et c'était la joie.

Lorsqu'il reprit connaissance, il était toujours dehors, sur le seuil de la maison. La lumière était toujours allumée à l'intérieur. Quelqu'un avait posé une couverture sur lui, la porte avait été refermée. Il crevait de froid. Son corps tremblait sans qu'il arrive à le calmer.

Sa voix éteinte, quand il voulut crier.

S'il vous plaît.

Il attendit, il n'avait plus l'énergie d'appeler encore.

Et au bout d'un moment, la porte se rouvrit.

Vous êtes réveillé, dit la vieille dame en le regardant.

Réveillé ?

Je n'ai pas assez de force pour vous porter dans la maison. J'ai dû vous laisser à l'extérieur.

Une très vieille dame. Corentin plissait les yeux pour la voir moins floue.

Est-ce que vous voulez entrer, maintenant.

J'ai froid.

Nous avons fait du feu.

C'est donc ça, la lumière.

Non. La lumière, ce sont les bougies.

Il faisait chaud. Cela sentait une sorte de soupe grillée. L'Aveugle dormait près du poêle. De l'autre côté du poêle, il y avait un vieux tout recroquevillé, assis dans un fauteuil. Il ne salua pas, il ne leva pas la tête. Juste, il marmonna.

Tout ça, c'est la faute des Boches.

Il ne faut pas l'écouter, s'excusa la vieille dame. Il ne sait plus ce qu'il dit.

Le vieux hochait la tête à petits coups, comme ces peluches que l'on mettait autrefois sur les lunettes arrière des voitures. Il avait les mains qui tremblaient pareil. Corentin enleva la bâche ficelée autour de son corps, son manteau mouillé.

La maison était une maison de vieux, jaune et beige et marron. Il y avait aussi l'odeur un peu rance que même la chose n'avait pas réussi à gommer tout à fait, un napperon sur une desserte, et une statuette de la Vierge sur un buffet. La table était mise, la vieille dame s'empressait d'ajouter un couvert. C'était comme si rien n'avait eu de prise. Comme si tout était passé à côté, le temps, le souffle, la catastrophe. Corentin regardait la pièce, regardait les meubles, regardait les vieux. Il ne savait même pas si – vous êtes au courant de ce qui s'est passé, demanda-t-il.

Oui. Nous avons vu.

Est-ce qu'il y a d'autres gens que vous ici, je veux dire, des gens vivants.

Il n'y a plus personne.

D'accord.

Nous avons un chat. Mais nous ne l'avons pas revu.

Ils mangèrent en silence. Il y avait un peu de lard dans la soupe, et du pain grillé.

C'est bon, dit Corentin.

Après le dîner, le vieux reprit sa place dans le fauteuil à côté du poêle et ouvrit le journal qu'il avait laissé près de lui. Corentin haussa les sourcils.

Il y a des journaux ?

C'est celui d'il y a quinze jours, expliqua la vieille dame. Le dernier qu'on ait reçu. Il le lit chaque soir.

Je comprends.

Il le connaît par cœur. La nuit, il en récite des morceaux dans son sommeil.

D'accord.

De toute façon, il ne s'est plus rien passé depuis ce jour-là.

Non. Il ne s'est plus rien passé.

Il peut toujours le lire, alors. Il n'y a rien de nouveau.

Non. Il n'y a rien de nouveau.

Le vieux grogna, froissant le journal.

Tout ça, c'est la faute des Boches.

Vous sentez mauvais, chuchota la vieille dame gênée, un peu plus tard.

Et maintenant que son corps s'était réchauffé et que le froid n'atténuait plus les odeurs, Corentin dut avouer que c'était vrai. C'était même pire. Il empestait littéralement. Même le chiot ne puait

pas autant.

Plus de quinze jours, pensa-t-il.

Les mêmes habits. Le même corps jamais lavé.

L'eau lui faisait peur. Elle était devenue toxique, elle brûlait. Et puis il n'y avait plus personne pour qui se faire propre, personne pour dire.

Je vais vous préparer une bassine.

Il y plongea ses cheveux sales, sa peau crottée, maculée de poussière grasse, de cendres, de crasse.

À la fin, il y mit ses pieds avec les chaussettes collées aux plaies, enleva les croûtes une à une. Après, il désinfecta le mieux possible.

La vieille dame avait posé des vêtements propres sur une chaise. Il les enfila avec la certitude que c'étaient ceux d'un mort. Ils sentaient la lavande et ils étaient doux.

Lorsque Corentin s'éveilla, il mit plusieurs secondes à se rappeler où il était. La chambre ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait. Seul l'Aveugle lui semblait familier. La conscience lui revint de très loin, très lentement, incertaine. Il passa une main sur son front : sa fièvre avait baissé.

La maison sentait le café. Cela le déroutait, il n'était plus très sûr soudain de là où il se trouvait. Ni l'endroit – ni l'époque. Tout semblait normal à nouveau. Peut-être qu'il avait rêvé ; mais la pensée ne l'effleura qu'un instant, il avait dormi dans une maison qu'il ne connaissait pas, chez des gens qu'il ne connaissait pas, et rien n'était normal. Il fallait seulement du temps pour que l'espoir cesse d'être un réflexe et disparaisse.

Il s'habilla. La vieille dame s'affairait autour du poêle à bois qui servait de cuisinière. Des galettes chauffaient sur la fonte. Au fond, une porte était entrouverte sur une pièce pleine à craquer de provisions.

La vieille surprit le regard en biais de Corentin.

C'est moi. Moi qui suis allée chercher ce qu'il y avait chez les voisins.

Un silence. Elle reprit.

Ils étaient tous morts, vous comprenez.

Un peu de réserves chaque jour. À boire et à manger. Du bois. Des allumettes. Les sacs plastiques. Les vêtements. Les couvertures. Les stylos, le papier. L'huile dans les garages. Tout, même ce qui paraissait inutile. Tout pouvait servir. Il n'y avait que douze maisons dans le hameau. La vieille dame avait fait des allers-retours avec le chariot des courses.

Elle rit doucement.

C'était comme des courses, des grandes courses, où on ne paie rien. On n'a jamais eu autant de choses chez nous.

Corentin ne lui demanda pas pour quoi faire. Il ne dit pas que même dans un mois ou six ou douze, il arriverait toujours un moment où il n'y aurait plus rien. Mais ce fut comme si la vieille dame avait deviné.

Avant, mon mari faisait un potager. Peut-être qu'il reprendra. Peut-être que tout n'est pas mort.

Qui sait.

Il resta la journée entière du lendemain chez les vieux. Il alla fouiller dans les maisons voisines ce qui était hors de portée de la vieille dame – trop haut, trop bas, trop difficile. Il rapporta de nouveaux trésors, garda un peu de nourriture et donna tout le reste aux vieux. Surtout, il avait trouvé un fusil à pompe presque neuf ; des boîtes de munitions étaient posées à côté sur des étagères. On pouvait mettre sept balles dans la chambre.

Un fusil, cela servirait forcément. Pour du gibier – mais il savait bien que ce n'était pas pour cela qu'il l'avait pris, car le gibier était mort.

S'il en revenait, toutefois.

Non, il se mentait à lui-même : c'était pour les vivants.

Un jour ou l'autre. Il faudrait se défendre, il faudrait protéger le peu qui serait rendu à la vie.

Bien sûr, à ce moment-là, dans la maison beige qui sentait le vieux et la soupe, Corentin pensa que les choses n'en arriveraient pas là. Il pensa que tout n'avait pas brûlé – que beaucoup plus loin, le monde existait encore comme avant, et que ce n'était qu'une question de temps que l'on vienne les secourir, les aider, remettre en route des choses essentielles comme l'électricité ou l'eau courante, l'essence, les transports, les cultures. Pour lui, la situation était la même qu'au sortir d'une guerre. Il fallait reconstruire. Ceux qui n'avaient pas été touchés viendraient. Ils reconstruiraient.

Corentin mettrait des années à perdre espoir.

Pendant des années, chaque fois qu'un mouvement autre se ferait à l'orée des Forêts, son cœur sursauterait et sa première pensée serait celle-là : ils sont arrivés.

Tout va recommencer.

Mais ce ne serait qu'une roche détachée de la falaise qui roulerait au loin, un arbre qui craquerait, un des rares oiseaux ayant réapparu qui tituberait sur une branche, à moitié mort de faim. Rien ne recommencerait jamais. Le monde avait renoncé.

Alors le fusil, à cet instant, Corentin l'attacha le long de son sac, rangea les balles à l'intérieur, au milieu des boîtes de conserve. Il cessa de se demander pourquoi il l'avait pris. Il le prenait, voilà tout. La peur commençait à lui construire des choses terribles dans la tête. Et ce n'était pas tant de savoir s'il survivrait, puisqu'il avait survécu : c'était la peur de l'avenir.

Car dorénavant, c'était sûr, il y avait un avenir.

Et au fond, c'était peut-être cela, la pire des choses.

Ils furent longs, les derniers jours. Il y avait l'accumulation – les kilomètres, la grisaille, l'épuisement. Il y avait la peur grandissante, car il ne suffisait pas de se dire qu'Augustine serait morte pour être prêt. Corentin avait cru qu'en y pensant souvent, il s'habituerait à l'idée, qu'elle lui paraîtrait évidente et normale. Il avait croisé des milliers de cadavres depuis son départ. C'était devenu anecdotique. C'était ainsi. Il leur jetait un œil comme on regarde un hérisson écrasé sur la route. Il y en avait tellement : il ne pouvait plus s'étonner. Cela avait fini par le laisser indifférent.

Mais pas Augustine.

Il se raccrochait à elle, il n'avait qu'elle au monde. Dans la Grande Ville, il s'était bercé d'illusions. Il avait vécu avec des mirages, des simulacres d'amitiés profondes – parfois d'amours. Il n'en restait rien. Tous, ils avaient déguerpi, chacun de son côté. Ils étaient partis chercher ceux qu'ils aimaient. Cela lui faisait encore mal quand il y pensait.

Augustine, avec ses airs froncés, sa façon de se taire.

Augustine avait toujours été là.

Il avait beau jeu de s'en rappeler à présent qu'il était seul.

Mais voilà, il revenait.

Quatre-vingt-douze ans. Dieu, qu'elle était vieille. Qu'elle était tellement assez vieille pour mourir.

*

Il y eut un signe.

Un après-midi que Corentin harassé marchait les yeux crochétés au sol – cela rétrécissait l'horizon, il ne voulait pas regarder trop loin, trop loin cela l'effrayait, il n'y arriverait pas – un après-midi, il y eut une lumière au bout de ses chaussures. Et ce n'était pas une erreur, pas un mirage – mais un minuscule bout d'herbe qui avait émergé de la terre morte, et dont le vert faisait presque mal aux yeux tant la couleur avait disparu du monde. Il s'accroupit pour l'observer. Elle faisait peut-être deux centimètres. Il la toucha du bout du doigt, pour être sûr.

Peut-être que la vieille avait raison.

Peut-être que tout n'était pas mort, et que le potager du vieux reprendrait.

Un instant, il hésita à cueillir l'herbe, pour se prouver qu'elle était

bien là. Mais cela avait dû demander tant d'énergie, tant de volonté pour que cette petite tige verte pousse là après la catastrophe, qu'elle trouve dans ses racines la force de recréer quelque chose, de percer la terre et la cendre. Il ne pouvait pas l'arracher. C'était insensé. Il se remit en route, pris d'une sorte de joie sauvage. Cela lui passa avec la fatigue.

Il était fourbu. L'Aveugle était souvent sur son dos, calé sur le haut du sac, les pattes autour de son cou comme toujours, à regarder autour d'eux. Il entendait son souffle près de son oreille. Parfois, il aurait aimé que le chiot grandisse d'un coup, pour marcher tout seul. D'autres fois, la chaleur de la bête contre sa peau le rassérénait.

Corentin s'était aperçu que le chiot n'était pas complètement aveugle. Il évitait les arbres, les panneaux, il devinait les masses. Il reniflait. Il écoutait. Il s'en sortait plutôt bien. Nul doute que s'il avait dû chasser pour trouver sa nourriture, ç'aurait été compliqué – parfois, malgré son attention, il se cognait sur un objet qui traînait, sur une pierre, il trébuchait dans un trou. Il se relevait en s'ébrouant. Il repartait. Il ne cédait pas.

Allons, pensait Corentin en le regardant.

Et il hissait le sac sur ses épaules, dépliait ses jambes à nouveau raidies par la fatigue, et il suivait l'Aveugle.

*

Il y eut cette journée où Corentin flancha, qu'il passa dans un bourg à s'asseoir sur des bancs sans rien voir, puisqu'il n'y avait plus rien à regarder. Cela avait été un de ses passe-temps favoris, avant : observer les gens depuis les bancs publics. Dorénavant, il y avait toujours les bancs, avec leurs peintures cloquées, mais plus personne à contempler.

Plus d'enfants qui couraient en piaillant, plus de couples de vieux marchant chacun avec sa canne, chacun à l'allure de l'autre. Plus de chiens, plus de pigeons, plus de fumeurs, plus d'étudiants qui refaisaient le monde – le monde ne voulait pas qu'on le refasse et il avait tué les vivants une bonne fois pour toutes, histoire qu'on lui fiche la paix.

Un paysage absolument immobile et absolument désert. Une sorte de carte postale en noir et blanc, figée, sans âme. Peut-être qu'un peu de vent aurait fait courir les cendres sur le sol – cendres d'arbres, de

poussière, d'humains.

Il n'y avait pas de vent.

Peut-être qu'un peu de soleil aurait rendu les brûlures moins noires et moins vives.

Il n'y avait pas de soleil.

Corentin s'était levé du dernier banc en fin d'après-midi et il était parti.

Il voulait quitter les bancs inutiles de la ville. Quitter les effluves douceâtres qu'il n'identifiait que trop bien, le foulard noué sur son visage ne suffisait pas. Il ignorait combien de temps les remugles persisteraient. Une fois, chez Augustine, une fouine avait crevé dans la toiture. Cela avait pué la charogne pendant près de six mois. Le froid la fera geler, avait dit Augustine tout d'abord. Au printemps, en reniflant l'odeur, elle avait hoché la tête : la chaleur de l'été la dessécherait. Au bout du compte, il avait fallu attendre que les vers et les fourmis la dévorent entièrement pour oublier qu'elle avait été là.

Dans les prés, les vaches faisaient des petits tumulus blancs et ovales. Leurs ventres pleins de gaz s'étaient gonflés comme des outres avant de se flétrir. On aurait dit qu'elles étaient obèses – endormies et obèses. On aurait dit des champs de taupinières pâles et géantes. Avec des pattes tendues tout droit sous l'effet du raidissement.

Corentin ne put s'empêcher de regarder ces cadavres qui n'étaient pas humains. C'était terrible et fascinant. La mort avait quelque chose de terrible et fascinant.

Au début.

Après quelques champs, c'était comme pour les hommes : on s'habituaît. Le cœur s'était endurci, les yeux se voilaient. Il ne s'arrêtait plus. C'était crevé, il n'y avait rien à faire, les vaches, on ne pouvait même pas les manger.

*

Ce soir-là, un papillon de nuit vint se brûler au feu que Corentin avait allumé. Ce fut pour lui une désolation de voir cet insecte qui avait survécu à la catastrophe périr de manière si imbécile. C'était absurde. Tout avait été soufflé, tout avait été tué. Ceux qui restaient, les vivants – humains, animaux, végétaux : c'étaient des miraculés. Des trésors. Des choses tellement précieuses, qui valaient de l'or, même si l'or ne valait plus rien. Des êtres inestimables, car par eux, le monde pourrait recommencer.

Et cela venait se brûler les ailes dans le feu. Cela avait fait un minuscule chuintement lorsque ça s'était enflammé – puis c'était tombé, déjà en cendres, sur les braises.

Plus que consterné, Corentin était en colère.

C'était comme si Hercule, au terme de ses travaux, avait succombé à un rhume. C'était comme si Dieu avait créé le monde puis avait fait un infarctus.

Ridicule.

Il regarda l'Aveugle.

Qu'allaient-ils faire à deux.

Qu'allaient-ils sauver, que feraient-ils renaître.

Et pourtant : il le fallait.

Il comprit à cet instant-là, lorsque le papillon s'enflamma, qu'ils avaient un devoir de reviviscence. Ils en avaient aussi le pouvoir, celui de la continuation, celui de la résurrection. Ils devenaient des dieux.

Corentin observa le chiot encore un moment. Mais comment.

Il secoua la tête.

Ils devaient trouver les autres. Il n'y avait que par les autres.

Au fond, seuls, ils étaient inutiles. Il n'y avait plus qu'à mourir.

Ils étaient de pauvres petits dieux misérables.

Cela lui donna des cauchemars.

Au milieu d'une journée que Corentin devait noter comme le 11 août, ils entrèrent sur le territoire des Forêts. Et si Corentin n'avait pas eu en mémoire la forme des routes et les courbes des virages, s'il n'avait pas guetté les panneaux illisibles et les fermes qu'il avait longées mille fois, sentant son corps vibrer d'une proximité nouvelle, sans doute ne les aurait-il pas reconnues. Car il n'y avait plus de Forêts. Et même s'il s'y était attendu, cela lui fit un choc. Il avait espéré autre chose. Il avait cru que les Forêts seraient plus fortes, que cela lui donnerait une surprise magnifique, qu'il y avait véritablement quelque chose de magique en elles. Ainsi, ce n'étaient que des légendes. Leurs arbres étaient comme tous ceux qu'il avait croisés depuis son départ : noirs, nus, voûtés ou ouverts. Leurs rivières étaient grises et boueuses et charriaient des poissons morts. Aucun oiseau ne chantait. Il faisait froid et humide.

Comme ailleurs. Comme partout.

Au-dedans de Corentin, ce fut une sorte de rapetissement, un tassement de son être. Lui qui n'aspirait qu'à se déplier, se déployer enfin après des jours de détresse – il sentait sa chair se resserrer sur ses os.

Lui qui cherchait un signe ; ce fut l'indifférence.

Au fond de son ventre, le sentiment d'avoir été trahi.

*

Il traversa les Forêts sans un bruit. Les feuilles ne craquaient pas sous ses pieds, elles étaient tombées en cendres. Les cailloux ne roulaient pas. Cuits par le feu du monde, ils s'émiettaient quand Corentin posait un pied dessus. Rien ne prévenait de sa présence, ni écureuil, ni merle, ni même une mouche minuscule qui auparavant lui aurait tourné autour jusqu'à le rendre fou. Dix fois, il crut voir une herbe ou un morceau d'arbre épargné, qui aurait gardé ses teintes, ses verts, ses bruns, ses mordorés.

Pour faire du mordoré, il faut du soleil.

Corentin avait ralenti sans s'en apercevoir.

Une part de lui-même ne voulait pas arriver. Tant qu'il était en route, il avait un but. Un espoir aussi, qu'il essayait d'écraser pour ne pas être déçu, mais qui se glissait dans sa tête à la façon des fuites d'eau, dans le moindre interstice, dans la moindre brèche. Souvent, il se bouchait les oreilles, comme si cela venait de dehors. Mais c'était accroché à l'intérieur. Il disait – Non, non. Il secouait les bras, les

épaules, pour le faire tomber. L'espoir restait quand même.

Car il allait bien finir par arriver.

Et Corentin aurait pu passer son chemin, il aurait pu passer la petite bifurcation. Continuer la route indéfiniment. Ainsi, il n'y aurait pas eu d'amertume, pas eu de chagrin. Il n'aurait jamais su ce qui s'était passé, en bas.

Mais il n'y aurait plus non plus d'objectif. Plus de quête, plus rien à attendre. Il continuerait – pour aller où ? Pour quoi.

Continuer c'est tout.

Cela n'avait pas de sens.

De toute façon, qu'il arrive ou qu'il n'arrive pas. De toute façon, le but s'arrêtait.

Alors, il se dit que ses jambes ne pouvaient plus arquer. Il se dit qu'elles avaient envie de se reposer. Et encore : on verrait après.

S'il y avait encore des vivants aux Forêts – en bas, là-bas, il aurait la réponse.

Il prit sa respiration.

Au dernier vallon, là où la route descendait en un chemin sinueux, et qu'il n'y avait plus rien après les deux virages – au dernier vallon, il se mit à chanter tout bas pour se donner du courage.

*

Et ce qu'il découvrit enfin : au fond de la vallée, dans le trou où il avait grandi, il y avait la maison.

Et dans la maison, il y avait Augustine.

Mais aussitôt qu'il la vit, il eut cette incertitude.

Était-ce vraiment Augustine ?

Quelque chose respirait et bougeait.

Cela faisait un peu de bruit.

Corentin était entré après avoir frappé doucement.

Il l'avait vue, mais il appela quand même.

Augustine.

Elle ne tourna pas la tête vers lui. Elle était dans le fauteuil, les mains posées bien à plat sur ses cuisses, sur le vieux tablier qu'elle mettait du matin au soir. Cela lui fit penser au vieux qu'il avait laissé près du poêle. Ils avaient la même raideur, la même immobilité.

Il s'avança dans la pièce, s'agenouilla pour être à sa hauteur.

Augustine.

Elle le vit peut-être. Il devina une ombre furtive sur son visage.

Il n'avait jamais été une ombre.

Ou alors, c'était la seule chose qui restait et il faudrait s'en contenter, mais à ce moment-là, il ne comprit pas. Il tendit la main vers elle, avec beaucoup de lenteur – beaucoup de douceur. Lorsqu'il l'effleura, elle ne recula pas. Elle ne frémit pas. Elle ne fit rien.

Oh le doute, soudain, si violent que Corentin chancela.

Il lui toucha l'épaule.

Est-ce qu'elle était vraiment vivante ?

Est-ce que, s'il la poussait, elle tomberait sur le côté parce qu'elle était morte depuis des jours, comme à l'attendre, coincée dans le fauteuil en face de la porte pour être sûre de le voir s'il venait ?

Puisqu'il ne venait jamais.

Je suis là, dit-il.

Sa voix étranglée.

Il la poussa un peu.

Elle ne tomba pas.

Corentin.

Il se retourna sans hâte en l'entendant l'appeler.

Il ne la reconnut pas tout de suite, elle, son visage, sa silhouette – mais sa voix.

Bien sûr, il savait.

Il s'était promis de ne plus la regarder, de ne plus lui parler. Quelque chose en lui, trop jeune et trop fragile – quelque chose ne s'était jamais remis de son refus. Elle avait juré d'être recluse, perdue derrière les murs épais d'une abbaye froide. La vie avait eu raison de ses convictions d'enfant. Elle avait oublié. Elle s'était mariée tôt. Ils travaillaient la terre tous les deux. Deux ans auparavant, elle avait eu un fils.

C'était juste une menteuse. Corentin ne voulait pas dire son nom.

Mais c'était avant.

Depuis, il y avait eu la chose, tout était mort.

Et elle était là.

Dans l'encadrement de la porte.

L'Aveugle s'était dressé sur ses pattes arrière et lui léchait les doigts. Elle avait un pâle sourire. Alors Corentin cilla, la tête lui fit un vertige. Il dit dans un souffle.

Mathilde.

Au même moment, Augustine ouvrit grand les yeux, ce fut comme si elle le découvrait, lui – avait-elle cru jusque-là qu'il était Mathilde ? Voyait-elle encore quelque chose, par ces prunelles délavées qui se confondaient avec le gris du ciel ?

Elle étouffa un cri et tendit vers lui ses bras décharnés.

*

Il n'y avait plus qu'elles. Deux uniques vivantes aux Forêts, Mathilde et Augustine – Augustine dont Corentin ne lâchait plus la main.

Augustine qui tremblait.

Qui articulait quelques mots, d'une voix moins forte qu'un murmure.

Qu'est-ce qui s'est passé ici ? demandait Corentin dans un souffle.

La vieille dame dit : J'ai vu.

Oh, bien peu de chose. Une infime fraction d'instant de la

catastrophe, peut-être le moment où tout commençait. Là où tout avait été emporté, quand le feu était passé – elle ne trouva pas d'autres mots. Si elle avait vu davantage, si elle avait trouvé les mots, elle serait morte.

Elle avait eu la main sur la porte de la cave, quelque chose l'avait retenue. Elle était retournée au fond ranger des cageots. Elle ignorait ce qu'il y avait eu. Elle avait perçu ce sourd et terrifiant tremblement de la terre, et dans une sorte d'étrange réflexe, elle s'était précipitée pour refermer la porte de la cave sur elle. C'est là que, par le battant entrebâillé, elle avait vu le début de la chose. Pas vu : aperçu. À peine : soudain, elle avait perdu connaissance.

Elle ne savait pas quand elle avait repris ses esprits.

Elle ne savait pas quand elle était sortie.

Elle ne voulait pas parler de cette force destructrice qui était venue.

Corentin acquiesça en silence. Il lui serrait la main davantage.

Augustine était là. Leurs cœurs battaient ensemble – trop vite.

Il regarda Mathilde.

Et toi.

Alors elle baissa les yeux et essuya ses larmes.

Il ne faut pas en parler.

Corentin hocha la tête. Il ne redemanderait pas. À elle aussi, il prit la main, mais elle l'enleva.

*

Il dormit au grenier avec l'Aveugle, gravissant l'escalier extérieur qui menait à la vieille porte en bois disjointe. Mathilde avait un lit posé en bas, à côté de celui d'Augustine. Toute la nuit, elle remettait du bois dans la cheminée. Le froid, c'était la mort des vieux, disait-elle. Il entendait le bruit mat des bûches roulant dans le foyer – il avait rapproché son matelas du conduit de cheminée, pour profiter un peu de la tiédeur.

Il se sentait abattu. Son retour ne ressemblait pas à ce qu'il avait espéré. Il n'y avait pas de joie. Il n'y avait pas de grand chagrin non plus – ni bonheur ni douleur. Quelque chose de diffus rampait dans ses veines, une tristesse larvée, un sentiment qui aurait dû se réjouir et qui n'y parvenait pas.

Voilà. Il y était.

La route était finie – et maintenant ?

Peur.

Il ferma les paupières à s'en faire mal aux yeux. Cela piquait à l'intérieur.

Maintenant, on fait quoi ?

On vit. On survit.

Mais pourquoi ? Jusqu'à quand ? Et comment ?

Ces questions qu'ils se posaient dans les catacombes, moins de trois semaines plus tôt. Ils riaient. Les réponses, c'était n'importe quoi. Aujourd'hui, il fallait les trouver d'urgence.

Maintenant, on fait quoi ?

C'était peut-être cela, le mal de ventre.

Et pourquoi – pour mourir un peu plus tard, un peu plus seuls.

Les pensées s'emmêlaient au-dedans de lui. Un grand voile blanc les recouvrait et cela ne donnait rien. Il manquait le sens. Pas à gauche ou à droite : celui qui fait que l'on se lève le matin. À chaque raisonnement, Corentin se prenait le visage entre les mains et serrait à s'en faire craquer les os.

Pour quoi faire, pour quoi faire. Tout ce qui allait de soi hier.

La force avait disparu.

Il avait cru qu'il sauverait Augustine – mais Augustine n'avait pas eu besoin de lui pour survivre ni pour commencer à mourir.

Lui tout seul, il ne voulait rien. C'était pour elle. Pour quelqu'un d'autre. Lui tout seul – cela ne l'intéressait pas, autant crever tout de suite.

Il ne s'était jamais demandé ce qui se passerait quand il arriverait aux Forêts.

Pas « quand ».

Juste après.

Il avait toujours dit : on verra.

Eh bien, il voyait. Il était arrivé au terme de son voyage et il se rendait compte de ce qu'il n'avait pas voulu admettre avant : il n'y avait plus rien, ici non plus. Et cette fois, il ne parlait pas du monde brûlé, désert, des cendres jusqu'au bord des yeux. Il parlait d'espoir, d'avenir, d'envie. C'était à cela que la réponse disait *rien*.

Ne pas bouger. Ne pas se déplier.

Vivre comme un ver.

Ne plus jamais voir le jour.

Il pleuvait dehors.

Les hortensias avaient été en fleurs mais –

La nuit restait à l'intérieur.

Un peu de vent passait.

Seul geste, seul mouvement de la terre.

Tout est mort en définitive, se dit-il.

Il se leva pourtant.

À quel prix, se dirait-il plus tard.

Ce fut comme un arrachement, une fois encore, le même que le premier jour après la sortie des catacombes, une souffrance inconnue, la sensation de couper des liens qui le retenaient au sol et qui faisaient partie de lui – la nécessité absolue de couper sa propre chair, des lambeaux qui voulaient s'enterrer pour ne plus faire face au monde, parce que c'était trop éprouvant, et lui qui s'engasait avec eux, il dut s'en extraire et s'en déchirer, son cœur cognait, son corps était trempé de sueur.

Il se leva et cela changea si peu de choses.

Il avait tenu des jours pour arriver là, et ses jambes le portaient à peine. Il avait eu la force – il avait tout pris, tout exigé, il ne restait plus rien en lui pour continuer, de toute façon, il ne restait rien à continuer.

Il se regarda dans le petit miroir accroché au mur, près de l'unique fenêtre. Il avait maigri. Il avait grisé – son teint, ses yeux, ses cheveux, comme si quelque chose s'était éteint, quelque chose qui avait englué tout son être. Sa barbe avait un peu poussé. Il passa une main dessus – et dans ses mèches noires qu'il n'arrivait pas à démêler, collées par la sueur et les cendres. Quand ses doigts griffèrent son visage, ils y laissèrent une trace plus claire, agglutinant la saleté sous les ongles.

Soudain il se fit horreur. Il se fit dégoût. Il ne reconnaissait pas le garçon dans le reflet. Il voyait quelqu'un et un instant, il se demanda qui il était.

Parce que *cela* ne pouvait pas être lui.

Pas quelqu'un.

Cette chose.

Alors, s'approchant du miroir, il comprit que le monde aurait gagné s'il devenait l'animal que lui renvoyait le reflet. S'il se bornait à manger à même la casserole, les mains prises dans des bouillies réchauffées au hasard des boîtes de conserve, s'essuyant sur ses manches, et quand ses manches seraient infectes, sur son pantalon déjà maculé de taches ; s'il oubliait qu'à présent il y avait Mathilde et Augustine et qu'il leur devait une sorte de retenue, celle qui l'empêcherait de se gratter comme un bestiau simplement parce que cela grattait, de baisser sa braguette pour pisser n'importe quand et n'importe où, de cesser de se laver, de puer et de s'en foutre, d'aller se rouler dans la boue avec l'Aveugle parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire.

Il deviendrait moins qu'un homme s'il cessait de parler, s'il cessait d'espérer, s'il cessait de créer pour chaque jour un but minuscule ; s'il

fermait la porte du grenier en attendant que Mathilde lui apporte à manger, et il s'en tiendrait là, allongé sur le vieux plancher – manger, dormir, grogner, recommencer le lendemain, et le jour d'après, et tous ceux qui suivraient.

Et cela n'irait pas.

*

C'est pour cela qu'il s'obligea à se lever, malgré le harcèlement, malgré la douleur de cette peau qui tentait de rester au sol – et c'est ainsi qu'il se vit, tel un porc vautre dans la fange et qui ne rêvait que d'une chose, ne plus jamais bouger, le dos dans la merde et le ventre offert au soleil et aux couteaux, et un jour on le saignerait, il ne serait plus bon qu'à ça, nourrir quelque chose d'autre, et même cela – il sentirait la vase, la tourbe, le foutu, il sentirait le mal et personne ne voudrait le bouffer.

Debout.

Il enleva le miroir du mur, le posa par terre, retourné pour qu'il ne reflète plus rien.

Pas voir ça.

Il lui fallait des forces.

Il lui fallait du courage.

Juste pour descendre l'escalier et recomposer son visage au moment où il entrerait dans la pièce chaude, et que Mathilde et Augustine tourneraient la tête vers lui.

C'était tellement stupide mais : il était un homme.

C'est lui qui – allait les aider, allait les sauver.

Ce n'était pas dans sa tête : c'était dans ses gènes, dans toutes les molécules de son corps, dans les relents de son cerveau exténué.

Homme.

Il aurait tant aimé devenir tout petit – tenir dans une main, et qu'on le caresse et qu'on le choie, devenir l'Aveugle, qu'il portait sur son dos et nourrissait et soulevait quand il n'y arrivait pas, et lui, qui l'avait porté, qui l'avait soulevé, qui l'aiderait quand ce serait trop dur ?

Il était un homme et il aurait ce rôle jusqu'à son dernier jour, voilà ce qui prenait tout le dedans de sa tête.

Il s'appuya au chambranle de la porte.

Veux pas.

Il serait celui qui tient les autres, et que personne ne tient jamais. Celui qui donne la main – pas celui qui la prend. Celui qui enveloppe, qui rassure, qui fait face, alors même qu'il crève de peur, de froid et de fatigue, celui sur lequel on compte et qui compte les heures qui le séparent du soir et les jours qui le séparent de la mort, là où l'on s'arrête, où l'on se repose enfin, oubliant qu'il faut mentir et être fort, et grand, et increvable.

Il serait tout cela – il fallait juste s'y habituer, se faire à l'idée.

Il le serait, il était revenu pour ça.

Il allait retrouver l'élan.

Il allait dompter la conviction qu'aucune raison, aucune urgence ne pouvait surmonter cette faiblesse inouïe qui l'avait pris en étau.

Corentin se leva – mais cela lui demanda tout ce temps.

Chaque prise de conscience lui faisait mal ; l'une après l'autre, il cherchait à les abattre. Pour vivre dans ce monde-là, il fallait de l'inconscience, il fallait de la folie. Il jetait son visage entre ses mains, il fouillait les ténèbres et l'oubli.

Cela aurait pu durer des années.

Mais il était debout.

Cela aurait pu durer des années, mais ce ne fut pas le cas.

Ce fut plus vite.

Ce fut terrible. Car il y eut le cri.

Pas le cri : le hurlement.

Humain – à peine.

Mais quoi d'autre qu'humain.

À cet instant, Corentin bondit, attrapa le fusil et dévala l'escalier.

Mathilde se tenait raide au milieu de la pièce, tétanisée, les poings serrés contre son corps. Elle regardait loin – loin à l'intérieur. Sa bouche tremblait, elle avait les mains rouges de sang. Il y en avait jusque par terre. Le carrelage brillait écarlate.

Corentin s'étrangla. Il cria son nom. Pas Mathilde : Augustine, qu'il ne voyait pas.

Non, non, qu'est-ce que tu as fait.

Il courut vers la cuisine.

Augustine était là, il faillit la renverser. Elle revenait à pas minuscules et tenait en soufflant une bassine d'eau à moitié remplie. Il la lui prit des mains.

Augustine.

J'ai vu.

Il y avait sa voix, soudain. Éraillée, vieillie, inquiète – la voix était là. Il la reconnut. Augustine était vivante. Le cœur de Corentin repartit brusquement, dans des palpitations déchaînées par la peur, la peur que Mathilde peut-être, Mathilde qui avait tout perdu, et dont la raison tanguait parfois lui semblait-il – Augustine était vivante.

Mais Corentin ne le vit pas tout de suite, il n'en eut pas conscience – se le dirait plus tard. Dans l'affolement, il touchait encore la vieille femme, cherchait la blessure.

Augustine, le sang.

J'ai vu.

Elle le chassa d'un geste.

*

Et cela aussi, la chose l'avait tué.

Mathilde ne savait pas, avant.

Personne ne savait.

La chose elle-même avait mis du temps, parce que c'était bien caché. Mais elle avait fini par l'avoir. Du fond du ventre de Mathilde, l'embryon s'était détaché.

Tant de sang, penserait Corentin, après.

Il se tiendrait au bord des paravents qu'Augustine avait mis pour faire un peu de secret dans la pièce du bas. Il n'oserait pas les déborder. Il appellerait tout bas et pas une fois Mathilde ne répondrait.

Il toquerait timidement, quatre petits coups légers sur le bois fragile des claustras, pour ne pas la réveiller si elle dormait.

Elle dormait tout le temps. Ou elle faisait semblant. Enfin, elle ne répondait pas, ne se montrait pas. Seule Augustine *entrait*.

S'il te plaît.

Mathilde n'entendait pas.

Augustine passait, la mine grave. Elle écartait Corentin de son chemin.

Ce ne sont pas des affaires d'homme.

Homme.

Comme une malédiction.

Il fermait les yeux.

Il vivait replié près du poêle, guettant un son, une voix. La nuit, au grenier, l'oreille collée au conduit de cheminée, il attendait un signe qui ne venait pas.

Les rôles étaient venus de force. Corentin aidait, préparait, rangeait, rentrait du bois. Mathilde était repliée sous la couverture, suppliait qu'on lui fasse de l'obscurité. Et puis ne suppliait plus. Qui sait ce qui restait sous l'édredon, un fantôme, un refus, une douleur.

Corentin ne pouvait s'empêcher de contempler, chaque fois qu'il passait, la forme indéfinie étendue sous les draps.

Comment faisait-elle pour respirer là-dessous.

Il passait et il regardait Mathilde enfouie, et cela ressemblait aux cadavres blancs des vaches qu'il avait croisées sur la route, cela ressemblait à un animal avalé par un boa, à la bosse d'un dromadaire, à un dos d'âne, à un lit défait trop vite et trop fort.

Cela ressemblait à une femme qui n'avait plus d'enfant du tout.

Le silence emplissait la maison.

*

Mathilde se leva un matin, c'était le quatrième jour. Elle croisa Corentin dans la cuisine. Elle avait des cernes violets qui lui mangeaient le visage, des yeux rougis par le chagrin. Des traits le long des tempes et le long des joues, et Corentin espéra que c'étaient les marques de l'oreiller, mais non, c'était réellement des traits, la fatigue et la peine. Elle tourna le regard.

Ne dis rien.

Il lui prit la main.

Elle l'enleva aussitôt.

Alors ils firent comme si tout était normal.

*

Chez l'Alice qui avait longtemps eu un âne, Corentin dénicha une carriole et partit un matin à la Petite Ville faire main basse sur toutes les provisions qu'il pourrait trouver.

Le cri de Mathilde avait été un coup de fouet. Il ne pouvait pas baisser les bras. Il ne pouvait pas dire qu'il était le plus malheureux de tous, ni qu'il n'avait plus de forces. Alors quoi d'autre, sinon entrer dans la ronde insensée d'une survie éphémère.

Augustine était d'une maigreur extrême. Était-ce depuis, était-ce avant – il ne se rappelait pas. Elle organisait. Elle planifiait. Elle soignait. Elle fatiguait vite. Mathilde – Mathilde de la blancheur des fantômes : l'obligeait à s'asseoir sur le fauteuil plusieurs fois par jour.

Augustine avait fait le tour du jardin. Elle était revenue en haussant les épaules.

Il n'y a plus rien, avait chuchoté Corentin avec l'espoir dérisoire qu'elle le contredirait.

Eh bien, dit-elle.

Et ce fut tout.

Eh bien, répétait Corentin par défi en regardant dehors, en attelant la carriole, en s'arrêtant dans les montées pour reprendre haleine.

Il avait bourré la petite charrette avec tout ce qu'il avait trouvé, attaché l'ensemble avec des cordes pour que cela ne verse pas. Il retournerait à la Petite Ville encore de nombreuses fois : vingt-trois exactement. Chaque voyage prendrait une journée de grisaille. Les bras de Corentin deviendraient des tiges de douleur, ses jambes, des os à vif. Dans sa poitrine, le souffle trop rauque. Il continuerait. C'était leur vie qu'il empilait à la Petite Ville et qu'il rapportait les jours de fatigue.

Là-bas, la chose était passée le jour du marché. Corentin avait déambulé sur la place entre les étals brûlés, les marchandises brûlées, les silhouettes brûlées. Il ne restait rien.

Et il s'était demandé combien de fois, depuis la catastrophe, il avait dit : il ne reste rien.

Rien.

Il aurait suffi de ce mot pour parler du monde, dorénavant.

Il avait erré longtemps. Peut-être attendait-il de croiser des vivants, même s'il n'y croyait pas – les magasins lui semblaient intacts. Les rayonnages n'avaient pas été dévalisés, les produits pas déplacés. Huit mille personnes d'un coup.

Huit mille, et personne.

Il n'y avait pas un bruit, jamais, sur la route entre les Forêts et la Petite Ville.

Cela bourdonnait aux oreilles. Mais le bourdonnement n'était pas dehors, il était dans la tête de Corentin. Une réaction à la trop grande mutité du monde. Un chuintement à l'intérieur, pour faire croire qu'il y avait quelque chose.

Comment combler ce vide-là.

Corentin ne pouvait pas chanter tout le temps. Il ne pouvait pas parler au chien – il ne savait pas quoi lui dire.

Tout le temps qu'il retournait aux Forêts, il pensait à Augustine et à Mathilde.

Là où le silence se brisait par à-coups.

Une minuscule victoire.

Les provisions alignées dans la remise elles aussi.

Il ne pensait à rien, au fond. Toujours rien.

*

Mathilde – comme s'il n'y avait pas eu le cri, pas eu le sang, ni les larmes. Mathilde, la vie l'avait reprise. Un peu plus lente, un peu plus triste. Un soir, elle avait dit :

Quelque chose est mort pour la seconde fois.

Elle savait que cela n'existait pas.

Mais c'était ce qu'elle sentait dans son ventre.

Pas un vide : un creux.

Plus que du vide. Plus loin, plus béant. Quelque chose de sidéral.

Corentin et même Augustine – ils ne comprenaient pas. Ils ne pouvaient pas. Ce n'était pas leur ventre qui avait été aspiré. Pas leurs entrailles, qu'elle avait crues sorties de son corps tant elle avait mal.

Mal oui.

Dans le cœur.

Elle l'avait enfoui, elle l'avait caché comme un trésor. Son chagrin. Cela ne cicatriserait pas. C'était à elle.

Sa vie.

Cela continuait, il n'y avait rien à faire.

En haut de la petite route éventrée, Corentin avait planté un panneau de bois. Il avait écrit : Nous sommes là.

Parce que personne n'aurait pensé à aller chercher au fond de la vallée. Des vivants pourraient passer sans les voir, sans les deviner. Même la fumée de la cheminée, un jour de brume, était imperceptible.

Nous sommes là.

Pourquoi le dire.

Et qui viendrait jusqu'ici. La route ne menait nulle part : à un autre village dévasté, à des champs de friche noire. Elle rentrait dans la campagne. Elle n'offrait aucune échappatoire.

S'il restait des vivants, ils ne monteraient pas aux Forêts. Ils fuiraient.

Mais où.

Il n'y avait plus de vols d'oiseaux migrateurs pour montrer le chemin. Corentin ne savait pas où aller, où le monde aurait pu être un peu moins détruit, où des niches resteraient, des abris précaires, des sources d'eau translucides.

Rester.

Une folie.

C'était trop tôt pour penser autrement. Le choc résonnait encore, paralysait les esprits et les corps. Pourtant, Corentin sentait au plus profond de lui-même qu'il fallait partir.

Mais impossible.

Ailleurs, il ne connaissait pas.

Ailleurs, Augustine n'avait pas la force d'aller.

Ni lui.

Pour l'instant, il marchait six heures par jour pour remplir la carriole et rapporter des provisions, des couvertures, des vêtements – comme avait dit la vieille qui l'avait recueilli des jours plus tôt sur la route : tout, même ce qui semblait inutile. La maison n'y suffisait pas. Il avait entreposé la plupart de ses trouvailles dans la grange.

Nous sommes là.

Peut-être, si d'autres venaient, trouverait-il l'élan pour les suivre et abandonner les Forêts à jamais.

En attendant, il ne bougeait pas.

Personne ne bougeait.

Les journées passaient à une lenteur effrayante. Quand il pleuvait, Corentin restait au coin du feu, le regard délavé à force de contempler la pluie qui glissait sur les plaques de bois et de plastique qu'il avait clouées sur les vitres cassées.

À une autre époque, il aurait pu retourner la terre du jardin, la préparer pour l'hiver, puis le printemps. Il aurait pu ramasser des champignons, des marrons, des noix.

Cela n'existait plus.

Il pouvait sortir sous la pluie et marcher. Il savait qu'il n'y aurait pas de champignons, pas de marrons, et pas de noix. Il pouvait retourner la terre : il n'y avait plus de graines à planter.

À une autre époque : c'était un mois et demi plus tôt.

Mais à présent.

Et cela n'avait pas été tout de suite après la catastrophe. Cela n'avait pas été sous le choc, à cause de la joie effarée d'avoir survécu. Ni pendant le voyage, tant qu'il restait à espérer. C'était maintenant, c'était depuis son retour : l'immense, l'épouvantable vide.

Maintenant que Corentin était arrivé. Maintenant qu'il avait retrouvé Augustine et Mathilde. Maintenant que – il ne savait plus quoi faire.

Bien sûr, il n'était plus seul : mais ils étaient seuls tous les trois. Le désert autour d'eux, insupportable. Le silence, à vous faire gueuler la nuit pour que cela cesse enfin. La tête surtout, qui réfléchissait quand on ne voulait pas, qui braillait qu'ils mourraient ici, dans ce trou, que la camarade les prendrait l'un après l'autre et que malgré la peur, il y aurait cet étrange soulagement, ne plus se demander pourquoi il fallait endurer un vain lendemain puis un autre. Mais avant cela, il y aurait les années. Peut-être des dizaines d'années.

Et dans chaque journée de chaque année, il n'y aurait rien.

Pas de but, pas d'attente, pas d'envie. Pas d'espoir.

Assis devant le feu. Debout sous la pluie.

Debout devant le feu. Assis sous la pluie.

Comme un animal en cage, qui préférerait se laisser crever, sauf que.

Il y avait l'instinct. La survie. La conservation. Et quoi qu'en dise Corentin, ce putain d'espoir qui ne voulait pas céder.

Mais ils étaient seuls et cela n'irait pas.

On ne refait pas un monde à trois.

Les mots dansaient dans sa tête – la grande extinction. Il en avait entendu parler souvent, avant. Quand certains essayaient d’alerter. Ils donnaient des chiffres, ils donnaient des exemples. L’été, quand on roulait, il n’y avait plus d’insectes écrasés sur les pare-brise des voitures. Cela commençait ainsi, une extinction.

La sixième.

La précédente était celle qui avait vu disparaître les dinosaures. Cela faisait soixante-cinq millions d’années. Pourquoi cela revenait pendant l’infime laps de temps où lui, Corentin, était là, pourquoi, pendant ces minuscules quatre-vingts années qui auraient dû constituer son existence, il y avait eu cette nouvelle extinction – mais n’était-ce pas ainsi depuis le début, le manque de chance, la poisse, la malédiction, n’était-ce pas évident, au fond, que le monde s’arrête à ce moment-là.

L’Holocène. Le mot lui paraissait terrifiant. Cela commençait comme *holocauste*. C’était idiot et effrayant.

Lorsque trois quarts des espèces vivantes disparaissent, quelles qu’en soient les raisons – une météorite, des volcans déchaînés, un changement climatique, l’activité humaine. Même pas l’activité : la présence. Dès qu’il y avait eu des hommes, les vivants qui les entouraient avaient commencé à s’éteindre.

Dès la préhistoire.

Trop de chasse. Trop de sang.

Les hommes étaient intrinsèquement des meurtriers. Ils puaient la mort. Aussi stupides que les cellules cancéreuses détruisant les corps qui les abritent, jusqu’à claquer avec eux. Tuer et être tué.

Insensés.

Corentin regardait les paysages gris et noirs. Il n’avait pas de doute. Il le disait à voix basse pour s’habituer.

Extinction.

Et la bonne phrase à inscrire sur le panonceau en haut de la vallée, ce n’était pas : Nous sommes là.

C’était : Nous y sommes.

Augustine reprisait un vieux torchon depuis des semaines. Quand elle terminait, elle criait.

Ah zut. Zut.

Elle défaisait le fil et recommençait. Il n'y avait qu'un seul torchon à réparer. Elle avait dû le raccommoder trente fois.

Mathilde rangeait.

Mais il n'y avait plus rien à ranger, alors elle s'asseyait dehors et regardait pendant des heures.

Qu'est-ce que tu regardes, disait Corentin.

Elle haussait les épaules.

La télévision.

Il plantait ses yeux dans son dos, mais elle ne se retournait pas. Il fronçait les sourcils, ne sachant si elle se moquait, si elle perdait la raison.

Elle soupirait avec ce très léger sourire qu'elle avait parfois.

Rien, je ne regarde rien. Je fais semblant.

Tu ne veux pas rentrer. Il fait froid.

Elle secouait la tête.

L'émission n'est pas finie.

*

Il prit l'habitude d'emmener l'Aveugle en promenade. À rester enfermé dans la maison, il tournait en rond, grondait, s'appuyait en soupirant contre les murs à peine tièdes.

Le chiot avait grossi, ses pattes s'étaient considérablement élargies, comme si elles attendaient que le reste suive. Corentin se demandait quelle taille il ferait adulte. S'il était normal. S'il deviendrait un monstre, à cause de la catastrophe qui avait tout dérégulé. Il le surveillait. Il ressemblait à un bébé grandi d'un coup qui courait sous la pluie glacée.

Après l'étrange va-et-vient entre la chaleur et le froid, les températures avaient baissé pour de bon. Corentin boutonnait sa veste jusqu'au col. Il se souvenait des avertissements qu'on leur avait faits pendant des années, la Terre se réchauffait trop et trop vite – et c'était vrai : tant d'espèces marines avaient déjà disparu des eaux devenues anormalement chaudes et acides, tant de mammifères aussi, dans des régions que le désert avait envahies, les rendant invivables. Les bêtes

les premières avaient souffert des changements du monde, et pas un homme ne s'était dit qu'après, ce serait son tour. Ou ils avaient été si peu nombreux. On leur avait tant coupé la parole. La chaleur était montée par petits paliers insidieux, indolore, invisible – jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à faire parce que tout s'était enclenché, sans retour possible, même en pleurant et même en suppliant, c'était la grande mécanique de l'univers.

Mais après que tout avait implosé, quand la touffeur avait brûlé le monde, c'était l'inverse qui s'était produit. La chaleur s'était évanouie, le soleil avait disparu. Étaient-ce les cendres qui avaient causé cette sorte d'hiver d'impact – mais il n'y avait pas eu d'impact, enfin lui semblait-il, mais il ne savait plus vraiment, au fond. Et la question n'avait jamais cessé de le hanter, bien qu'il n'y ait pas de réponse : ne pas savoir, c'était une sorte de protection, presque une rassurance. Mais aussi – une peur immense, parce que cela pouvait revenir et qu'il n'était pas capable de le prévoir, pas capable de le reconnaître. Alors il fallait arrêter de se la poser, cette question. C'était venu. C'était passé. À présent, seule la survie de chaque jour, l'un après l'autre, comptait. Il faisait froid, voilà.

Corentin pensait : extinction. Il pensait : glaciation.

Mais il fallait couper les pensées et il sortait avec le chien.

Il partait longtemps.

Il partait tout court.

Il regardait les Forêts et cela lui faisait penser à un dessin à l'encre de Chine, cela lui faisait penser à des squelettes que quelqu'un aurait peints en noir avec la régularité et l'acharnement d'un être malade. Il se sentait minuscule sous le couvert des grands arbres, et à vrai dire ce n'était plus un couvert, qu'un espace de troncs nus et de longues branches vides qui cassaient quelquefois, il n'y avait pas de raison, Corentin entendait les craquements, levait les yeux pour s'écarter, vite, les branches tombaient, c'était du bois mort, elles s'émiettaient en se fracassant au sol. Il ramassait les morceaux, après. Il les posait près du poêle en rentrant.

C'était un peu comme l'hiver : les Forêts n'avaient plus de feuilles, plus de couleurs. Elles mouillaient les pieds, et les dos et les épaules quand il pleuvait et que la pluie glissait le long des branches écorcées. On aurait dit une terre lunaire. Il ne restait rien. Corentin pouvait voir loin derrière le labyrinthe des arbres, aucune végétation ne venait barrer l'horizon. Mais pour quoi faire, puisqu'il n'y avait plus rien à voir non plus – il explorait les vallons avec l'Aveugle à la recherche du moindre signe de vie, il cherchait un champignon, une feuille, un insecte.

Peu à peu, les chemins s'effaçaient sous les amas de bois mort, les trajets n'étaient que de longs enjambements et de longs détours. Tout était sec et brûlé. Tout était gris et jaune et brun. Parfois Corentin s'arrêtait devant une ronce calcinée, touchait les épines qui tombaient. En haut des collines, il contemplait le paysage en se retenant de trembler. Le monde était une immense poussière.

C'était un peu comme l'hiver et Corentin essayait de s'habituer : cela durerait des années. Il revenait à pas lents, les yeux rivés à ses chaussures pour ne plus voir la laideur et la tristesse autour. D'autres fois, il regardait les Forêts et il obligeait son imagination à les recolorer. C'était un dessin, se disait-il. Dans sa tête, il avait les feutres, les crayons, les gouaches. Il plaquait du vert sur les arbres, du bleu au fond des rivières, des palettes de jaune et d'orangé dans les prés mûrs. Il ajoutait le rouge des fraises des bois, le rose des digitales, il distillait des acacias blancs, il en sentait le parfum délicieux, se remémorait les beignets que préparait Augustine quand il était enfant. Pendant quelques instants, pendant quelques minutes, il recréait les couleurs, il refaisait le monde. Ce n'était pas à coups d'idées – c'était à coups de pinceaux, de souvenirs et d'espoir. Ce qu'il avait sous les yeux, il l'enveloppait d'un geste des bras, comme s'il avait pu le figer. Il voulait raconter à Mathilde et Augustine, il voulait leur montrer. Mais le temps de rentrer, tout s'était évanoui à nouveau.

L'Aveugle furetait entre les arbres, les reniflait, pissait sur la moitié d'entre eux. Personne ne lui disputerait ce territoire, pensait Corentin. Personne ne voudrait de cela.

Et de toute façon, il n'y avait plus personne.

Croyait-il.

Ce fut au cours d'une de ces promenades qu'il croisa des vivants. Ils étaient quatre. Des hommes. Ils avaient faim.

Corentin n'aima pas leur regard quand ils réclamèrent à manger. Il n'aima pas leur façon de venir vers lui d'un bloc depuis l'arrière des arbres, avec leurs visages tendus, leurs yeux mauvais. L'Aveugle grondait à voix basse près de lui. Lui non plus, il ne les aimait pas.

Il se força à leur répondre sans reculer. Quelque chose émanait de lui, qu'il espérait invisible ; un frisson, une odeur rance, une aigreur qu'il reconnut soudain – c'était la peur. Il savait qu'il devait éloigner les hommes, les renvoyer par un chemin qui passerait loin de la maison, loin de Mathilde et d'Augustine.

Il leur dit :

Il y a des provisions à la Petite Ville. En prenant par ici, vous y serez dans deux heures.

Et toi.

Moi je n'ai rien.

Tu viens d'où.

Je ne viens pas.

Où tu vas.

Nulle part.

Il ne portait pas de sac. Ils demandèrent où étaient ses affaires.

Je n'ai rien.

On ne peut pas vivre en n'ayant rien.

Vivre, ça ne m'intéresse pas.

Ils ne le crurent pas. Ils s'approchèrent trop près.

Ne me touchez pas. Ça vous avancera à quoi.

Toi avec ta sale gueule, dirent-ils.

Il leva les mains en signe d'apaisement.

Il y a deux heures de marche jusqu'à la ville. C'est rien, deux heures.

Tu as bien un endroit. Un abri. Une cabane.

Jamais Corentin ne les emmènerait. Jamais ces regards-là – et ces mains qui se mirent à le bousculer et à le cogner soudain, furieux.

L'Aveugle aboya. Ils le rouèrent de coups.

Arrêtez. C'est qu'un chiot.

Ils continuèrent. L'Aveugle s'échappa dans une plainte. Puis ils attrapèrent Corentin. Leurs mains étaient raides et dures. Ils le jetèrent à terre et le frappèrent tant qu'ils en eurent la force, et Corentin sentit qu'au-delà de tout, c'était contre le monde qu'ils en avaient, pour

toute la misère, toute la douleur, tout l'avenir dégueulasse, pas vraiment contre lui, lui, il était là, pas de chance – ils le matraquaient en ahanant pour que la colère sorte, mais ce n'était pas à cause de lui, peut-être qu'il aurait fait pareil s'il avait faim et froid et peur comme eux.

C'est pas moi, c'est pas moi.

Ils n'arrêtaient pas.

Ils le laissèrent inconscient, étendu dans la boue. Ils prirent son manteau et ses chaussures, et son écharpe.

En partant, ils crachèrent sur lui.

Enculé.

*

Plus tard, l'Aveugle ramena Mathilde.

Plus tard, Corentin se dirait que si les hommes avaient encore été là quand elle était arrivée – il ne se dirait rien, il ne voulait pas y penser.

Chut, chut.

Il en avait les larmes aux yeux.

Il eut des migraines et des courbatures et des hématomes pendant plus d'une semaine.

Si les hommes avaient encore été là. Il ne pouvait s'enlever l'idée de la tête. La nuit, il sursautait au moindre bruit.

Il n'y avait pas de bruit. Son imagination inventait les craquements et les cris.

Il traîna son fusil partout où il allait.

Dès qu'il le put, il enleva le panneau en haut du vallon.

Les hommes ne revinrent jamais.

Mais cela avait commencé, il le savait.

Les jours sauvages.

Cela avait pris Corentin de court parce qu'il n'avait pas pensé que ce serait aussi vite. Il avait cru qu'avec la nourriture encore abondante, avec le trop peu de vivants, il n'y aurait pas de guerre – et la guerre était là.

C'étaient des fous, disait Mathilde.

C'étaient des hommes, répondait-il.

C'étaient des égarés.
Il y en aurait d'autres.

*

Le froid ne les lâcha plus. C'était beaucoup trop tôt, mais les saisons s'étaient dérégées. Avant, la chaleur les obligeait à chercher refuge.

À présent, c'était la froidure.

Mais pourquoi.

S'il fallait une raison, au fond. Il faisait froid, bon sang qu'il faisait froid.

Alors, après avoir rapporté tous les tas de bois du hameau jusque sous la grange, il rassembla les vieilles haches et les contempla. Il ne s'en était jamais servi. Il n'avait jamais vu personne les utiliser. Dans les bois, il ne se rappelait que les tronçonneuses dont le bruit des moteurs vrillait les tympans.

Il regarda les grandes forêts noires.

Si l'hiver durait toujours.

De toute façon, les arbres étaient morts. On pouvait bien les couper. Il s'attaqua aux plus petits, ceux qui ne dépassaient pas sept ou huit mètres. Moins durs. Moins peur.

Mais tellement durs quand même. À croire que la chose, en les brûlant, les avait faits d'acier. À se dire que lui Corentin ne frapperait jamais assez fort pour les entailler, et les cogner, et les abattre. Les vibrations, chaque fois que le fer de la hache heurtait le tronc, remontaient jusque dans ses épaules et dans ses tempes. Il avait des migraines atroces. Il ne céda pas.

Ses mains saignaient malgré les chiffons qu'il enroulait autour, il ne pouvait plus les fermer – elles s'ouvraient sous les chocs, la hache lui échappait, il essuyait la sueur en même temps que les larmes. Son dos s'était soudé dans une posture de vieillard. Il s'observait avec stupeur dans les quelques vitres intactes de la maison, le soir en rentrant.

Peu à peu cependant, il accumulait, rangeait, montait les piles de bois les unes à côté des autres. La première, parce qu'il n'avait pas su la caler de niveau, était tombée sur le côté pendant la nuit ; il l'avait refaite le lendemain en pleurant de rage. Tout prenait des heures.

Combien de temps, s'il avait eu une tronçonneuse.

Mais le temps, il en avait des kilomètres.

Le problème, c'étaient les forces.

Ce que ce serait quand ils viendraient à manquer de nourriture – alors il devait en profiter, il devait cogner et couper, des années d'avance, pour les jours de faiblesse. Il continuait. Il n'arrêterait pas avant d'aligner deux cents stères dans la cour.

Pour la première fois, il avait admis que *cela* – cet état du monde, cette absence de tout, cette fin qui n'en finissait pas – pouvait durer des années.

Le soir, lorsqu'il avait réussi à s'étendre complètement sur son matelas, serré contre le conduit de cheminée pour avoir un peu de chaleur, il ne dormait pas. Il avait trop mal. Il cherchait une position. Il attendait l'épuisement. Le sommeil, enfin.

À l'aube – aucun d'eux ne savait plus quelle heure il était –, le bruit commençait en bas. Il l'entendait par la cheminée, c'étaient des bruits de vaisselle, les tasses que sortait Mathilde pour le café, le sucre tant qu'il en restait.

Les mains posées contre la brique tiède, il gardait les yeux fermés.

À un moment, il trouverait l'énergie de se lever. Il trouverait l'énergie de descendre l'escalier, de manger, de repartir au bois.

Mais pas tout de suite.

Il fallait que le sang se remette à circuler, que la force revienne.

Il fallait rouler au bord du lit et patienter jusqu'à ce que les fourmillements s'arrêtent, ceux qui faisaient des décharges électriques dans les coudes et dans les pieds et au bout des doigts ; jusqu'à ce que les articulations cessent de craquer à chaque mouvement même infime, et qu'il puisse se mettre debout sans s'écrouler, comme c'était arrivé un matin, plusieurs jours auparavant – quand il était descendu, Mathilde avait demandé, pour le bruit ; il avait dit qu'il avait laissé échapper son sac.

Il fallait aller avec lenteur. Corentin commençait par bouger les doigts. Il avait l'impression qu'ils tombaient les uns après les autres. Il les trempait dans la bassine d'eau posée à côté de lui, pour enlever le sang et le pus des petites plaies qui ne cicatrisaient pas. La peau tirait comme si elle était trop courte.

Son corps se déplaçait muscle par muscle, nerf par nerf. C'était comme ouvrir un mécanisme rouillé en essayant de ne pas le casser. Corentin était certain qu'un matin, les os lui passeraient à travers la chair. Il n'était pas préparé à cela. Il n'avait jamais pensé qu'un jour, ses journées se réduiraient à cette exténuation et à cette douleur qui irradiait dans toute sa chair.

Mais il n'y avait pas d'autre choix. Il devait recommencer encore et encore.

Il ne protestait pas. Il n'essayait pas d'échapper.

Juste, il y avait la sidération.

C'était donc cela, la vie.

Mathilde l'aidait à ranger le bois. Elle avait des yeux bleus et les joues rouges. Le front en sueur, elle posait son manteau sur un piquet qui traînait.

Faut pas, disait Corentin. Tu vas prendre froid.

Je le remettrai aussitôt.

Faut pas.

Toi aussi tu es en chemise.

Ce n'est pas pareil.

Sous sa chemise à lui, il n'y avait pas de formes.

Mathilde avait vu le regard de Corentin.

Elle l'avait vu et cela ne lui avait rien fait – ni plaisir, ni désir, ni peur. Cela avait glissé sur elle comme toujours, elle n'avait pas perçu la différence.

Elle s'était habituée à lui comme elle s'habituaît au chien. Elle ne le voyait jamais – jamais vraiment. Bien sûr, il lui arrivait de croiser le regard de Corentin, mais elle ne s'y attachait pas, elle ne *rentrait* pas dedans lui. Elle l'effleurait à peine, sa pensée voletait aussitôt jusqu'à l'arbre derrière, la roche qui s'effritait sous les genêts morts, les branches sèches qu'elle cassait sur son genou et qu'elle emportait pour allumer le feu.

Elle répondait à ses questions sans réfléchir et sans lever les yeux, elle l'évitait quand il était dans la pièce comme elle évitait un mur. Sans faire attention. Réflexe. Corentin, pour Mathilde, c'était un décor. Il n'y avait plus que lui : elle faisait avec, sans humeur, sans colère.

Elle le servait à table après Augustine.

Elle ne disait ni bonjour ni bonsoir, rien quand il descendait du grenier le matin, rien quand il y montait d'un pas las à la nuit tombée. Les phrases commençaient sans détour – il faudra rentrer du bois, Augustine est fatiguée ce matin, le café est prêt.

Elle ne souriait pas beaucoup. Elle avait des excuses, pensait-elle quand elle-même se trouvait triste – elle avait tout perdu.

Et lui, il était là, voilà.

Lui ou un autre.

Lui ou le chien.

C'était l'impression qu'elle avait, les rares fois où elle se posait la question. La seule chose qui existait, c'était leur survie. Cela prenait toutes leurs forces et tous leurs projets.

Alors Mathilde vit le regard de Corentin, mais ce qu'il y avait dans ce regard ne l'atteignit pas. Elle ne perçut pas ce qu'elle était à cet

instant, en chemise dans le froid du monde : une chair vivante et chaude.

Une atroce tentation.

*

Quand il arriva à deux cents stères, Corentin continua à couper du bois. Il n'y avait rien d'autre à faire. Parfois, il croyait que tout avait refleurì pendant la nuit et il ouvrait les yeux le matin, convaincu de trouver le soleil et les couleurs. Le paysage terreux lui arrachait un soupir.

Toute la laideur du monde.

Il travaillait sous la pluie – il avait dû s'y résoudre, il pleuvait depuis dix-sept jours.

Pluie froide. À cela aussi, il devait faire face, il devait oublier l'espoir des après-midi presque tièdes.

Deux fois par jour, à midi et le soir, il faisait sécher ses vêtements trempés et boueux devant la cheminée. Quand il fallait les renfiler, ils étaient encore raides et humides. Il avait la sensation d'entrer dans de longues poches glacées. Alors oui, cela donnait du courage pour repartir cogner les arbres, pour se réchauffer vaille que vaille en attendant de retrouver un pull et un pantalon secs à la fin de la journée, un repas pas trop consistant parce que Mathilde économisait sur les provisions, il rêvait d'un énorme steak et de pommes de terre grillées – puis la nuit dans la petite chambre froide elle aussi, malgré le conduit de cheminée.

La pluie était toujours acide. Des irritations lui rougissaient la peau par endroits, là où les gouttes d'eau s'infiltraient avec le plus de facilité – dans le cou, sur le visage, sur les mains. Il s'était habitué. Il passait de l'huile d'olive pour apaiser les sensations de brûlure. L'eau était devenue un danger.

Tout en bas de la vallée, le ruisseau avait pris de la vigueur et grondait en petits tourbillons noirs, claquait sur les rives, éclaboussait en passant ; mais rien de vivant ne semblait s'y couler, ni poissons, ni écrevisses, ni insectes. Il le surveillait chaque matin. Parce qu'un jour, ils n'auraient plus de bouteilles en réserve et il faudrait que l'eau redevienne claire, il faudrait la boire, même en la mettant à bouillir avant. Il ne s'y risquerait pas avant d'avoir vu la faune se réinstaller. Et pour l'instant, il n'y avait rien ni personne dans l'eau, ni au bord, ni nulle part. Alors il tournait le dos à la rivière et remontait jusqu'à la maison en longeant les bois gris.

Et gris aussi, le ciel.

Un peu moins peut-être – c'était peut-être une impression.

Mais tout de même.

Comme si l'éternel crachin faisait tomber la poussière et lessivait l'air. La veille, malgré la pluie, Corentin avait deviné le rond du soleil derrière les bancs de nuages. Il y avait un point noir terrifiant en plein milieu.

*

La vie était d'une tristesse effarante et Augustine peinait à la suivre. Tout en elle avait ralenti. Était-ce le manque de lumière, l'existence qui s'était durcie, l'âge tout simplement – elle ne parlait presque plus, elle mesurait ses gestes, à croire qu'elle comptait les pas, qu'elle comptait les mots, et les heures qui pour elle non plus ne voulaient plus passer.

Repliée sur elle-même. Recroquevillée. Ainsi protégée, Corentin avait pensé qu'elle irait à cent ans.

Elle le disait de sa voix éraillée.

J'aurai bientôt cent ans.

Mathilde nuançait.

Il reste du temps avant que vous les ayez.

Cent ans c'est trop long. C'est trop pour un humain.

Elles se disputaient.

Tant de gens qui étaient morts alors qu'ils ne demandaient qu'à vivre, et elle, la vieille, qui geignait.

Corentin finissait par s'en mêler, posait une main sur le bras tremblant de son arrière-grand-mère.

On est trois au monde et vous en êtes à vous attraper, on dirait des chiffonnières.

La vieille baissait la tête et il lui souriait, il la rassurait.

On a besoin de toi.

Je ne suis plus bonne à rien. Juste une bouche de trop à nourrir.

On a besoin de toi. Tu verras.

Une toute petite étincelle dans le vieux regard.

Tu crois.

Tu verras.

La nuit, il n'y avait plus d'étoiles.

Ou sûrement il y en avait, car l'univers n'était pas détruit. C'était la vie qui était anéantie, mais la Terre continuait de tourner, et le soleil continuait de briller même derrière les nuages et les cendres et la suie, et les étoiles existaient toujours.

On ne les voyait plus, c'était tout. C'était tout comme.

S'il n'y avait plus d'étoiles.

Il n'y avait plus de quoi perdre son regard dans le ciel, il n'y avait plus de quoi rêver.

C'était tout.

*

Mathilde dormait toujours près d'Augustine.

Elle l'empêchait de mourir, se disait Corentin.

Et pourtant.

Il n'y avait plus de médecins, plus d'hôpitaux. Comment faisait-on sans médecins et sans hôpitaux, comment faisait-on quand on ne savait pas faire.

Augustine était fatiguée, elle perdait l'appétit.

Aucun examen n'était possible. Aucune radio, aucun scanner, aucune prise de sang. Corentin regardait les dizaines de boîtes de médicaments rapportées de la ville et qu'il avait entassées dans un grand placard, et cela ne servait à rien. Ce qu'il fallait, c'était un médecin et un hôpital. L'un et l'autre, ils avaient brûlé.

L'impuissance le rendait fou.

Il n'avait pas menti. Il avait besoin d'Augustine. Comme un enfant qui croit qu'il a grandi, et qui soudain comprend qu'il n'a pas encore appris à vivre seul – un être dont la plus grande terreur est l'abandon, puisque l'absence est une désertion.

Il n'imaginait pas la maison sans Augustine. Il la voulait éternelle.

S'il te plaît, suppliait-il en la regardant.

Elle entendait mal. Elle n'entendait pas.

Et tous les trois, ils étaient fatigués. Tous les trois, ils avaient le teint blême et le manque de force de ceux qui vivent sans lumière, puisque le soleil continuait à être masqué derrière cet étrange ciel bas. Et comment le monde pourrait recommencer, pensait Corentin, s'il n'y a plus de soleil et plus de chaleur.

Les promenades avec l'Aveugle s'étaient muées en une quête acharnée. Il prenait un bâton et fouaillait la terre méthodiquement, à la recherche d'une forme de vie. Il était certain que cela viendrait des sols, là où quelque chose avait pu survivre enfoui, protégé, et mettre des mois ou des années à ressortir – cela ressortirait, il le sentait, il le voulait. Cela se frayerait un chemin à travers la cendre, et à nouveau il y aurait des plantes, et à nouveau la nature pousserait, la source serait retrouvée : ils pourraient se nourrir.

Corentin perdait parfois sa lucidité pendant ces longues errances, sa vision sautant dedans ses yeux qui parcouraient chaque centimètre de l'espace, tout se brouillait, il fronçait les sourcils, continuait, se frottait le visage. Il ne se levait le matin que dans cette attente : la nature reprendrait le dessus.

Qu'elle l'ait déjà repris en détruisant tout, il ne pouvait s'y résoudre. Il y avait forcément un après. Il y avait un avenir.

Et dans cet avenir, la puissance de la terre avait raison du néant.

Dans cet avenir, quelque chose renaîtrait.

Dans cet avenir, Augustine mourrait.

Et d'autres fois, à Corentin la pensée venait, sournoise.

Une sale petite pensée ignoble.

Si Augustine mourait.

Est-ce qu'il prendrait sa place en bas, dans le lit à côté de Mathilde, est-ce qu'il dormirait avec elle, est-ce que ce serait ainsi.

Il se détestait.

La question restait, il ne savait pas comment s'en débarrasser.

*

Alors, ce fut sans doute par superstition qu'il le fit. Il avait trop peur.

Que la pensée tue Augustine.

Qu'il y mette trop de force.

Alors il prit Mathilde, avant que les choses arrivent.

Pas la nuit, puisqu'elle n'était jamais seule.

Le jour. Dans les bois.

Elle ramassait les bûches qu'il coupait, les empilait dans une brouette dont il ne restait que le squelette en métal. Il l'observa un

long moment.

Mathilde.

Elle leva les yeux.

Mathilde.

Et à son regard, à son geste de recul qui ne servait à rien, il vit qu'elle avait compris.

*

Bien sûr que cela aurait pu se passer autrement.

Si seulement elle avait voulu.

Mais depuis des mois, Mathilde ne s'était jamais approchée de lui. Elle n'avait pas eu un geste, pas une tendresse. Elle n'avait ouvert aucune possibilité, et pourtant c'était inéluctable, se disait-il : il n'y avait plus qu'eux deux. Une fois, Corentin avait hasardé quelques mots en ce sens, qu'elle avait fait mine de ne pas entendre. Elle portait le deuil de ses enfants, sa vie s'était arrêtée là ; et nul doute qu'elle aussi ignorait pourquoi elle avait survécu, pourquoi elle se trouvait à cet endroit aujourd'hui, avec cet homme qu'elle n'aimait pas et cette vieille femme qui allait mourir. Et l'injustice, c'était cela : survivre.

Mais même en ne voulant pas voir, même en ne voulant pas entendre, c'était inextricable : aux Forêts, il restait une seule femme et un seul homme (Augustine ne comptait pas pour ces considérations-là). Cela crevait les yeux qu'il arriverait quelque chose. On ne pouvait pas mettre un homme et une femme sur une île déserte pendant des mois, et qu'il ne se passe rien. Ce n'était pas tant le désir ; mais l'instinct. Ce n'était pas tant humain ; mais animal, un réflexe ancré au fond des corps et au fond du cerveau, le vide n'était pas supportable, il fallait le remplir.

Mais c'était la manière.

Corentin avait tellement espéré que cela se passe autrement. Tellement espéré qu'en Mathilde, il y avait la même impulsion irréflechie.

Il le fit parce que l'élan dans ses entrailles avait trop de force.

Il le fit les larmes aux yeux, parce qu'il savait que ce serait douloureux, pour elle d'abord, et pour lui qui l'obligeait – il n'était pas cela, cette bête qui mit une main sur elle et ne voulut pas la lâcher, c'était le monde qui ne lui laissait pas le choix.

Et Mathilde oui, Mathilde ce jour-là avait vu ce qui allait venir dans le regard de Corentin, et elle avait eu peur.

Elle cria, mais pour quoi et pour qui – personne ne pouvait entendre.

Elle se débattit.

Ne fais pas ça s'il te plaît.

Elle entendit son nom dans sa bouche à lui, qui cherchait des excuses, elle sentit les bras durs et noueux assurer leur emprise, et la voix qui disait dans un souffle – tais-toi, tais-toi je t'en prie. Mathilde ce n'est pas moi. Mathilde on va mourir si on reste comme ça.

Elle se mit à pleurer. Elle avait les grands yeux écarquillés d'une souris prise dans les pattes d'un chat, qui tente de s'échapper en sachant déjà que c'est inutile, elle avait la même terreur de quelque chose qui s'achève, et elle savait que Corentin ne la tuerait pas, mais c'était une sensation identique, une minuscule disparition que personne ne remarquerait, un étouffement, un évanouissement.

Et cela ne servait à rien de pleurer, à rien de supplier, là aussi c'était déjà enclenché.

Alors elle arrêta.

Il fallait recréer le monde. Il fallait que la vie reprenne.

Elle essaya de penser à autre chose.

Après, elle eut beau cesser d'aller l'aider.

Elle eut beau coller aux pas d'Augustine.

Elle eut beau tenter d'échapper encore – il se trouvait toujours un moment où elle était seule, et lui, il était là toujours.

Elle le voyait arriver et posait sur lui son regard de petit animal effrayé. Il l'effaçait d'un geste.

Elle n'essayait pas de s'enfuir, elle n'essayait plus de le repousser. Toutes ces choses vaines.

Elle ne disait rien.

Elle attendait.

Qu'il en finisse, de recréer le monde.

*

Il tenta de l'aimer. Et sans doute l'aimait-il vraiment, à sa façon, celle qu'exigeaient des circonstances exceptionnelles, et sans doute la blessure de l'enfance était-elle revenue entre eux aussi. Tu te souviens quand on voulait se marier, murmurait-il à son oreille quand il s'allongeait sur elle, elle ne répondait pas qu'elle n'avait jamais voulu de lui, pourtant il était beau, Corentin, c'était comme un malentendu, une triste erreur tout cela, elle ne trouvait rien à dire.

Il voulut la cajoler, il voulut caresser ce corps dont la catastrophe avait épargné la douceur. Il passa ses mains sur elle, il joua avec sa peau. Elle lui prit le bras avec colère.

Fais ce que tu veux. Mais fais-le vite.

Alors il sut qu'elle le haïrait sans relâche.

Il sut qu'il resterait ce qu'il avait espéré ne pas être – un salaud et un violeur.

*

La nuit, enroulé dans ses couvertures, il pleurait tout bas. La nuit, c'est lui qui faisait des prières ; il voyait bien que ça ne marchait pas. Tout lui échappait – la vie d'Augustine, l'amour de Mathilde. Ils étaient trois et ils arrivaient à se détester, au mieux à s'ignorer. Qu'était-ce donc que cette race humaine, qu'y avait-il au fond qui ne soit pas seulement de la rancune et de la mauvaïseté, mais il avait sa

part, il se demandait même si ce n'était pas pire aux Forêts depuis qu'il était revenu.

C'est pour cela qu'il travaillait comme un fou, pour se convaincre qu'il y avait une raison et une utilité à sa présence, il travaillait ou il faisait un voyage à la Petite Ville, et le soir, il s'écroulait, il n'avait plus la force de réfléchir et c'était bien ainsi.

De semaine en semaine, il se rendit compte que lui non plus, il ne regardait plus les autres. Ni Augustine ni Mathilde. D'un côté, il y avait la peur de la vieillesse et de la mort, de l'autre, celle du mépris et de la haine.

Pourquoi avait-il obligé Mathilde – pourquoi recommençait-il.

Aucune explication n'était satisfaisante.

Il n'était pas un salaud. Il souffrait, il voulait qu'elle l'aime, au moins un peu.

Il souffrait mais il la guettait, il l'attrapait par le bras. Elle pouvait toujours le supplier – quoi qu'elle dise, il l'emmenait dans les bois.

Parce qu'il le fallait.

Pas pour lui – pas pour elle.

Il fallait des enfants dans le monde.

Sans enfants, tout s'éteindrait.

*

Au bout de trois mois, Mathilde comprit qu'elle était enceinte. Alors Corentin n'eut plus accès à son corps – lorsqu'il essaya de poser une main sur elle, elle se déchira la gorge de ses ongles, elle poussa des hurlements d'une telle stridence, il eut peur que même Augustine entende.

Mathilde tapait son ventre de ses doigts pour le lui montrer.

C'est ça que tu voulais. C'est ça. Maintenant, va-t'en. Tu sauras bien revenir quand ça sera né. Mais d'ici là, n'essaie jamais.

Mathilde.

Tu entends.

Mathilde.

Va crever.

Ce qui les années précédentes avait été l'hiver dut revenir. Mais était-ce si différent de cet étrange été et de cet étrange automne, quand ils étaient forcés de garder des braises tout le jour dans le poêle

ou dans la cheminée pour ne pas avoir froid, quand le ciel était inlassablement gris et bas, que la pluie acide se mélangeait parfois de flocons de neige qui n’amusaient personne – était-ce meilleur ou pire de n’avoir plus qu’une saison uniforme, terne, mouillée, perpétuelle.

Voilà, se disait Corentin : à perpétuité.

C’était la sensation qui le dévorait lorsqu’il s’éveillait et que chaque matin était si identique à celui de la veille, lorsque ses yeux larmoyaient devant si peu de lumière, que son cœur se fermait parce qu’il était impensable qu’aucune photosynthèse puisse se refaire et qu’aucune herbe ne repousse, impensable que la rivière se nettoie, impensable que Mathilde lui sourie.

Augustine, elle, l’aimait encore.

Augustine l’aimait, et l’Aveugle.

(Mais l’Aveugle aimait tout le monde – il aimait aussi Mathilde.)

C’était devenu un chien presque adulte. Corentin ne s’était pas trompé : il faisait une taille monstrueuse. Il aurait pu être attelé à la charrette s’il avait été moins fantasque, mais pour le moment, il était trop dangereux. Un courant d’air, une illusion : il partait comme un fou. Parfois, Corentin se disait que quelque chose dans cette tête avait été abîmé par la catastrophe. Il y avait une sorte de folie dans le regard blanc. Une sorte de joyeuseté incontrôlable, et qui sait si cela pourrait virer à une démente tout à fait.

Il disparaissait. Parfois plusieurs jours.

La première fugue – Corentin l’avait cru mort.

Cela lui avait donné un coup au cœur. Il s’était attaché au chien.

*

Il guettait l’arrondi sur la silhouette de Mathilde. Elle portait des vêtements trop grands, pour ne pas être serrée, ou pour ne pas qu’on la voie, ou quoi – voilà, elle s’habillait large, ample, immense. Lorsque le vent collait ses longs pulls sur sa peau, Corentin devinait le ventre qui se bombait peu à peu.

Il frémissait d’impatience. Neuf mois, cela lui paraissait une éternité. Il voulait voir. Il voulait que cela devienne réel, que cela crie, que cela pleure.

Mais surtout, il avait peur.

Qu’il n’y ait jamais de naissance, que celle du sang et de la douleur qui l’effrayait dans ses rêves. Il craignait plus que tout que la

chose trouve l'enfant, comme elle l'avait fait une première fois. Il l'imaginait tel un monstre doué de conscience, qui cherchait les hommes pour les dévorer. Un monstre qui allait et rattrapait. Il savait qu'il avait tort. La chose était passée et n'était pas revenue. Mais elle avait laissé dans l'air et sur la terre des poisons pour les tuer jusqu'au dernier.

Ce qu'il y avait dans le ventre de Mathilde était, pour cette chose-là, contre-nature. Elle était ce qu'elle s'était appliquée à détruire méthodiquement depuis des mois. Elle était l'ennemi. Corentin aurait voulu effacer les Forêts du monde, les rendre invisibles, pour les protéger. Il aurait voulu édifier des murs infranchissables derrière lesquels ils auraient été à l'abri. Il l'aurait fait s'il avait eu le moindre espoir que cela ne soit pas complètement inutile.

À la manière d'un animal, sans jamais s'en rendre compte, il faisait leur nid. Il calfeutrait davantage les vitres cassées, rapprochait les réserves de bois, vérifiait que la température se maintenait à l'intérieur de la maison. Il disait à Mathilde de piocher dans les biscuits et le chocolat tout ce qui lui ferait plaisir. Il avait construit un nouveau paravent pour l'isoler d'Augustine, compté le linge de maison, demandé ce qui manquait.

Il se préparait.

Dans une angoisse indicible, il attendait l'arrivée d'un nouvel être.

*

De l'autre côté de la peur, Mathilde était vivante. Au fond d'elle, des bribes de bonheur se frayaient un passage contre sa volonté. Au début, elle avait lutté, elle avait honte. Il y avait si peu de temps que tout avait été emporté. Il y avait encore tant de chagrin. Puis elle avait su qu'elle devait construire un avenir au petit être qui dormait dans son ventre. Elle oublia Corentin. Elle fit comme si cela venait de son mari, elle lui dédia les quelques minuscules instants de joie qui la traversaient parfois. Elle les offrit aussi à ses enfants morts – un petit frère, une petite sœur qui venait, la nuit elle chuchotait toute seule, elle leur disait : comment nous l'appellerons, comment nous l'élèverons ? Est-ce qu'il vous ressemblera ?

Peu à peu, la vie reprenait. Mathilde laissait les images du passé se flouter, les mélangeait à ce qui poussait dans son ventre, la douleur cédait le pas à l'avenir. Parfois, c'était difficile. Parfois, la joie de mettre au monde l'emportait sur tout. Seul comptait l'enfant. Ce serait le sien. À elle.

Son petit.

Elle se souvenait de la première fois.

Comme cela lui manquait à présent. Il y avait cette hâte.

Elle ne pensait pas à la chose. Elle ne pensait pas à ce qui hantait Corentin – la mort, la déformation, la naissance d'un bébé monstre.

Elle savait seulement qu'il faudrait être fort, tous les deux, l'enfant et elle. Pour lui donner du courage, elle posait ses mains sur son ventre et elle chantait.

*

Pendant les semaines où le grand hiver leur interdit de sortir, pendant ces petits mois terribles, quand la neige montait la nuit jusqu'à la moitié des fenêtres et qu'il fallait se battre pour ouvrir la porte chaque matin – Corentin tria leurs réserves de nourriture. Il nota tout. Il rangea selon les dates, essayant de varier l'affreuse routine qui s'offrait à eux.

Conserves. Bocaux. Féculents.

Le reste, il n'y en avait plus.

Il avait ramassé les fruits blets des magasins et les avait cuits pendant une demi-journée. Augustine en avait fait des conserves qui leur rappelaient le goût de la compote passée et du sucre trop vieux. C'était médiocre. Quand ils auraient terminé les boîtes de fruits au sirop, quand leurs ventres gronderaient de faim, ils finiraient par aimer.

Corentin était retourné à la ville prendre toute l'eau et tout le lait qu'il avait trouvé, en poudre, dans les pharmacies, dans les supermarchés, dans les maisons. Pour l'enfant à venir, il avait enjambé les cadavres chez eux, il avait fouillé les placards pardessus les regards brûlés. Il n'avait pas eu honte. Il remerciait en partant. Il fermait toujours la porte derrière lui, comme si les bâtiments étaient encore habités.

Le regard d'Augustine avait changé.

Elle aussi, elle attendait le bébé. Elle avait vu

Mathilde n'avait rien dit.

Quand Corentin n'était pas là, elles parlaient de l'été suivant et de la naissance en riant presque. C'était une petite étoile qui revenait. Il ne fallait pas penser à la tristesse. Il ne fallait pas regarder la terre

grise.

Augustine jubilait.

Enfin, elle savait pourquoi elle était encore là, en vie.

Les enfants, elle les avait dans les mains. Dans cette campagne devenue noire et mélancolique, elle en avait fait naître, avant que les hôpitaux existent, avant qu'ils arrivent jusqu'ici, plus de mille.

Corentin avait entrepris de vider la Petite Ville de la moindre chose qui pourrait leur servir. Il y allait une ou deux fois par semaine. Il y pensait de manière obsessionnelle. Il avait fait un croquis de la ville, des rues, des pâtés de maisons. Il les explorait méthodiquement, carré après carré, bâtiment après bâtiment – pièce après pièce. Il entourait les territoires explorés avec un crayon, les striait de rouge. Il délimitait un autre quartier en bleu : ce serait pour la prochaine fois.

Il prenait tout. Le manque l’effrayait.

C’étaient les vieux qui avaient peur de manquer.

Et lui.

Il était devenu vieux.

Dans son manteau crasseux, avec son pantalon crasseux, ses chaussures couvertes de boue ou de neige. Ses cheveux trop longs – il ressemblait à un clochard.

Sa carriole et son chien. Un fou.

S’il s’était vu – c’est ce qu’il aurait dit. Avant.

À présent, on ne pouvait plus dire. Il y avait juste à survivre, et pour survivre dans ce monde-là, il fallait être complètement fou.

*

Alors, il arriva au compte. Deux ans, trois mois et vingt-sept jours.

S’ils faisaient attention.

Deux ans, trois mois et vingt-sept jours de nourriture.

Toujours la même.

Mais ils ne mangeaient plus par plaisir. Ils mangeaient pour durer.

Avec les doigts, parce qu’il n’y avait pas assez d’eau pour laver des couverts. Ils avaient cessé de les utiliser. Ils avaient chacun leur assiette, qu’ils retrouvaient sale chaque jour. Ils l’essuyaient avec leur chiffon. Augustine avait fait un nœud au sien pour le reconnaître, car c’étaient tous les mêmes, avec des carrés rouges et blancs. Mathilde le pliait en triangle. Corentin le roulait en boule.

Une fois par semaine, il allait à la rivière et rapportait deux grands seaux d’eau. Le ruisseau était loin en contrebas. Remonter lui crevait les poumons. Il mettait l’eau à bouillir dans un marmiton, sur la cuisinière à bois qui servait de poêle – ils n’allumaient plus la cheminée qu’en fin de journée, les jours trop froids, pour économiser les bûches.

Avec l'eau bouillonnante qu'ils regardaient comme un trésor, ils rinçaient les assiettes et les torchons, quelques vêtements dans une unique bassine. Corentin avait essayé une première fois de se laver et cela n'avait pas brûlé. Alors ils prenaient trois bouteilles chacun, d'anciennes bouteilles de Pommard dont les étiquettes s'étaient effacées, et ils les remplissaient d'eau chaude. Ils se succédaient dans la douche. Cela leur donnait une sensation de propreté irréaliste.

Ils ne buvaient pas l'eau. Corentin ne voulait pas, il n'était pas sûr. Rien n'était revenu dans la rivière. Même en la faisant bouillir, il avait peur.

Deux ans, trois mois et vingt-sept jours – et après.

Est-ce qu'il y avait encore des racines comestibles sous la terre.

Est-ce que les graines qui avaient chauffé dans les sachets des magasins germeraient malgré tout.

Corentin ne voulait pas y penser. Il ne voyait que le répit.

Il savait qu'il n'avait pas tout exploré à la Petite Ville. Il restait des choses.

Le ventre de Mathilde ressemblait à un soleil.

*

À la fin de l'hiver, sur la route de la Petite Ville qu'il arpentait toujours, il croisa des vivants. En les apercevant plusieurs centaines de mètres devant lui, il eut peur. L'Aveugle grondait et il l'attrapa par la peau du cou – il faudrait penser à lui faire un collier, s'il voulait lui échapper et s'élancer, Corentin ne pourrait pas le retenir, il sentait ses doigts glisser sur le poil lisse, sur les muscles épais.

Ils étaient sept. Des adultes.

Tous les enfants sont morts, se dit Corentin. Les enfants étaient trop fragiles. Il n'y en a plus nulle part – que dans le ventre de Mathilde.

Les vivants s'étaient immobilisés sur le bas-côté.

Le chien les effrayait.

Corentin enroula prestement une corde autour de la gorge de la bête, tira un coup sec.

Au calme !

Le rauquement qui montait de la poitrine de l'Aveugle était terrifiant. Il avait beau connaître le chien par cœur, Corentin lui-

même se sentait inquiet. Il fit un signe de la main mais la traction de l'Aveugle le déséquilibra. Il se rattrapa de justesse. Ils feraient bientôt le même poids, la bête et lui. Il cria encore.

Au calme.

Ce fut lui qui s'approcha d'eux. À quelques mètres, ils reculèrent.

Le chien, dirent-ils.

Je le tiens.

Ils s'observaient les uns les autres avec une fascination non feinte. Ils avaient tous survécu, eux sept et lui, Corentin, et l'Aveugle. Ils cherchaient, dans chaque visage et chaque corps, une explication. Qui étaient-ils pour être toujours en vie, où étaient-ils au moment de la catastrophe – dans des caches, dans des niches, dans des microsystèmes qui les avaient protégés. Peu à peu, la peur faisait place à une joie incroyable.

Nous ne sommes pas seuls.

Mais ils ne savaient pas quoi dire. Ils ne savaient pas comment se parler, quelles questions poser. Avant, ils auraient demandé leurs métiers, ils auraient décrit leur maison, leurs passions, leurs enfants. Tout cela avait disparu.

Cinq hommes et deux femmes, et puis plus rien.

Ils auraient pu mettre des mots sur la chose, espérer que l'un d'entre eux savait, qu'il expliquerait, qu'ils comprendraient enfin ce qui s'était passé.

Mais à quoi bon y revenir.

Seul existait un très fragile avenir.

Alors Corentin demanda simplement où ils allaient.

Vers l'ouest.

Il paraît qu'à l'ouest, il fait moins froid.

Il paraît qu'à l'ouest, les vivants se regroupent autour de la mer, qu'on peut encore y faire des choses. Mais c'est loin là-bas.

Et toi ? Corentin secoua la tête.

Moi je reste ici.

Tu ne veux pas nous accompagner, avec ton chien et ton fusil.

J'ai une femme. Elle attend un enfant qui viendra bientôt. Elle ne peut pas commencer un si long voyage maintenant.

Nous aussi, nous referons des enfants. Mais nous voulons d'abord atteindre l'ouest.

D'accord. Peut-être que nous irons, après.

Vous serez les bienvenus, avec l'enfant, le chien et le fusil.

Ils ne dirent pas comment on arrivait à l'ouest. Corentin ne posa pas la question. L'ouest, c'était un espoir. Ils le trouveraient si c'était leur destin. Sinon, ils marcheraient indéfiniment.

Est-ce que tu as quelque chose à manger ?

La prière le surprit et Corentin se raidit.

Il avait la carriole pleine derrière lui. Il avait mis une bâche par-dessus, à cause du crachin. Lui seul savait ce qu'il y avait au fond – des couvertures, des vêtements encore, des bidons vides, quelques outils de jardin. Et puis des conserves, de la farine, du sucre, des pâtes. Des biscottes. Des confitures. Lui seul savait, mais on voyait que la carriole était remplie à ras bord.

Il était silencieux en pensant à tout cela.

Les autres comprirent. Ils ne dirent rien.

Vous avez traversé des villes, remarqua Corentin après un long moment.

Tout était vide. Peut-être que ceux qui sont passés par là ont tout pris. Nous n'avons pas grand-chose à manger.

Pas pour tenir jusqu'à l'ouest.

Non. Pas pour tenir jusqu'à l'ouest.

Le chiffre dansait dans la tête de Corentin. Deux ans, cinq mois et trois jours de réserves – puisqu'il n'avait eu de cesse de trouver de nouvelles provisions dans les moindres recoins de la ville, et que, jour après jour, il avait rapporté davantage que ce qu'ils mangeaient.

Mais cela ne durerait pas. Il en était arrivé aux derniers quartiers du bourg. Bientôt, ils entameraient leurs stocks et tout commencerait à diminuer.

Dans la carriole cependant, la nourriture n'était pas encore comptabilisée. Cela ne ferait pas moins pour eux. Il y aurait toujours deux ans, cinq mois et trois jours.

D'ailleurs, il n'était pas obligé de tout leur donner.

Il pouvait aussi lâcher l'Aveugle qui se taisait mais dont il sentait la pression sur la corde.

Il les regarda.

Ils ne le menaçaient pas.

Ce n'est pas grave, dit un des hommes.

Attendez.

Corentin fit glisser la bâche et partagea ce qui était entassé dans la carriole. À mesure qu'il répartissait la nourriture, qu'il devinait leurs visages troublés, il se sentait heureux. Il faisait deux tas égaux, un qu'il remit dans la charrette et un qu'il laissa au bord de la route pour

eux.

Voilà.

Ils coururent presque.

Ils se passèrent plusieurs sachets, dévorant tout tandis qu'ils s'exhortaient à garder des provisions pour plus tard. Une femme pleurait.

Corentin les contourna pour partir.

Ils le remercièrent et il fit un geste de la main.

Geste d'au revoir, geste qui signifiait que ce n'était rien, et ce n'était pas vrai – ce n'était pas rien.

Merci, dirent-ils encore.

Un peu plus loin, il hésita. Il s'inquiétait de les voir regarder la direction qu'il prenait.

S'ils le suivaient. S'ils décidaient finalement de tout lui voler.

Mais ils ramassèrent la nourriture qu'il leur avait donnée et se mirent en route vers l'ouest.

Corentin attendit encore un long moment. Jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière les virages et derrière les vallons brûlés, il patienta.

Alors il lâcha l'Aveugle, et il monta vers les Forêts.

Sur le bloc de papier, la date indiquait le 17 mars.

Corentin se souvenait des crocus et des perce-neige. Il se souvenait des endroits où ils poussaient – chaque fin d’hiver depuis que sa mère l’avait déposé aux Forêts tel un paquet encombrant.

Il n’était même pas allé voir.

Il ne s’était pas demandé non plus si Marie avait survécu à la chose. Il y avait pensé un jour, un peu par hasard. La question était passée dans sa tête : entrée, puis sortie. Cela n’avait pas tellement d’importance. Marie n’était pas dans sa vie.

Mais la catastrophe qui avait dévoré les crocus et les perce-neige – cette catastrophe, comme elle était là, et comme il la haïssait.

Cela faisait huit mois.

Des milliards d’années.

Tous les trois, Augustine, Mathilde et lui, ils avaient oublié que le paysage pouvait être autre que gris et brun et nu. Ils avaient oublié les couleurs. Ils avaient oublié le soleil.

C’est normal, pensait Corentin. Mars, c’est trop tôt. Avant, c’était pareil.

C’est pour cela qu’il n’était pas allé voir : pour ne pas être pris une nouvelle fois par le désespoir. Pour ne pas étouffer ce frémissement qui se faisait au-dedans de lui et qu’il n’osait pas questionner de peur de l’effrayer.

Car il y avait une étrange effervescence entre eux, qui ressemblait aux impatiences du printemps, quand quelque chose de la terre se met à monter dans les arbres et dans les bêtes et dans les hommes. Quelque chose qui donnait du sang et de la vigueur, qui préparait les saisons, celles des cultures et des moissons, des champs de blé et des pommiers, et c’était encore loin oui, mais cela venait lentement et tout le monde – tous les trois, ils le sentaient.

Soudain, dans cet endroit brisé, cela recommençait.

Cela reprenait.

Aucun d’eux ne le disait – par superstition, pour ne pas porter malheur. Mais leur façon de regarder au-dehors, leur façon d’observer par la fenêtre chaque matin, de guetter le ciel : la même chose leur vrillait les entrailles.

Le printemps allait revenir.

Rien ne le laissait paraître. Le froid les saisissait toujours à l’aube, la pluie détrempait les chemins, avait fini par faire suinter les murs de la maison malgré le feu et la tiédeur. Le ciel était bas. Si des oiseaux passaient, ils ne les verraient pas. Corentin croyait les entendre, écarquillait les yeux en vain. La monotonie, la grisaille les écrasaient

avec régularité depuis ces huit mois. Cela non plus n'avait pas changé.

C'était à l'intérieur.

C'était un instinct.

Et ils étaient des bêtes eux aussi, et il y avait cet élan qui n'était pas de leur ressort, quelque chose d'animal, de viscéral, qui murmurait que tout reprenait.

Ils ne pouvaient pas se tromper.

Cela éclaterait d'un coup, ils en étaient sûrs.

Ils attendirent.

Ils guettaient des indices – le chant d'un coucou, la formation des bourgeons sur les branches des arbres, la douceur de l'air. Ils avaient l'impression que les prés se couvraient d'un minuscule pelage vert.

Mais c'était à force de regarder, c'était à force d'écouter. Ils croyaient voir et ils croyaient entendre.

Ils descendirent jusqu'au ruisseau. Il faisait trop froid pour y mettre les pieds – auraient-ils osé, de toute façon, car ils ne remarquèrent aucun être vivant encore une fois, l'eau n'était agitée que d'elle-même, les rives étaient noires.

Il fallait attendre, toujours.

Mais c'était avril et c'était pareil.

Ce fut mai et rien ne vint.

Il n'y eut pas de printemps.

*

Lorsqu'il écrivit la date du 1er juin sur son cahier, Corentin se prit le visage entre les mains. C'était difficile. C'était douloureux. Son corps souffrait du manque de soleil et du manque de chaleur, son esprit vacillait. Il avait la sensation que la pluie passait par ses propres yeux, que les torrents déversés depuis des mois avaient coulé à travers ses paupières.

Il regardait Augustine et il regardait Mathilde.

Peaux blanches, comme fantomatiques.

La seule couleur : les yeux bleus de Mathilde – leurs cernes violets à tous les trois.

Augustine, tout en transparence. Déjà évaporée. Elle avait cessé de reprendre son torchon, ses doigts l'avaient usé à force de le tenir.

Le ventre rond de Mathilde.

Et les jours identiques.

Le monde avait cessé de bouger.

Les seuls à changer, c'étaient eux. De semaine en semaine plus pâles, plus fragiles et plus tristes. Écœurés par les mêmes boîtes de conserve, les mêmes odeurs, les mêmes gestes pour rallumer le poêle, pelleter quand la pluie amenait l'eau jusqu'au seuil de la maison et qu'il fallait creuser la rigole bouchée, tourner en rond et attendre.

Ils avaient chacun leur place dans la maison, cela s'était fait tout seul. Mathilde et Augustine étaient assises à la cuisine près de la chaleur – parfois dans le canapé, quand les corps étaient trop raides. Corentin s'adossait à la cheminée, s'enroulait sur le fauteuil.

L'Aveugle ne rentrait pas. Ne supportait pas d'être enfermé.

Corentin l'emmenait dans les bois. Il espérait toujours. Il y pensait avant de sortir, pour que cela ait de la force.

Trouver une herbe, une feuille, une tige. La trace d'une renaissance.

Revenant déçu chaque fois. Il cherchait des arguments, se convainquait tout seul : c'était une question de temps. Il faisait trop froid, il faisait trop mouillé. Il faisait trop de vent. Il aurait voulu aider la nature, et il fouaillait le sol pour y dénicher une châtaigne, un gland, une noisette. Les coques étaient molles et vides. Il n'y avait rien à replanter, rien qui puisse germer.

Parfois un découragement poisseux le serrait à la gorge. S'il n'y avait plus de quoi redémarrer le monde.

Mais le monde avait toujours repris, les extinctions n'étaient jamais totales.

Chaque fois, il lui avait fallu du temps, voilà.

Il avait fallu un ou deux ou dix millions d'années.

Petit, tout petit espoir.

Le 14 juin en fin de matinée, Mathilde perdit les eaux.

Elle savait que ce serait difficile. Elle s’y était préparée. Augustine l’avait préparée. Malgré tout, elle eut peur et son regard vacilla, chercha la vieille. Son ultime secours.

Ça va aller.

Elle hocha la tête sans y croire. C’était très différent maintenant que cela arrivait. Elle connaissait le travail. Mais elle en ignorait tout aussi, car cela allait se dérouler d’une autre façon. Comme des bêtes. Comme des sauvages. Voilà ce qu’elle était devenue, pensait-elle.

La première fois, cela avait fait mal.

Ce matin où elle n’aurait pas d’aide, elle ne voulait pas imaginer.

Comme avant, avait dit Augustine.

Mais avant, il y avait les piqûres.

Avant cet avant-là.

Ça va aller, dit à nouveau Augustine en apportant de l’eau tiède et des serviettes, avec ses yeux brillants, une vitalité qui revenait d’on ne sait où.

Mathilde lui renvoya un pâle sourire.

En vrai, l’appréhension lui tordait le corps. Elle sentait quelque chose d’énorme au-dedans d’elle. Elle avait essayé de se dire que c’était normal : il y avait bien quelque chose dans son ventre, qui vivait, qui grouillait, qui se trouvait à l’étroit et réclamait de sortir. Mais il y avait aussi le pressentiment.

Ça va être difficile.

Cela ne la quittait pas. Elle n’était pas douillette, pas peureuse.

Elle n’avait jamais de pressentiment.

Alors forcément.

*

Reste là, avait ordonné Augustine à Corentin.

Il s’apprêtait à sortir, à laisser la maison aux femmes. L’Aveugle l’attendait, quémandait en silence une promenade supplémentaire. Corentin avait hésité.

Je ne crois pas...

Viens. Il faut que tu sois là. Pour les autres fois.

Et en lui aussi, il y avait cette angoisse qui le clouait sur place, il n’arrivait pas à réfléchir, il n’avait pas rétorqué qu’Augustine serait là les autres fois, ni qu’il avait peur du sang. Il n’avait pas osé dire.

Il était resté.

Oh l'épreuve.

Pour Mathilde. Pour lui.

Il ne servait à rien. Sans doute Augustine avait-elle pensé qu'il regarderait pour apprendre, mais il en était incapable.

Il y avait trop de cris. Les cris le faisaient pleurer, se tordre les doigts.

Il baissait la tête, il baissait les yeux.

Il observait par la porte-fenêtre le chien qui écoutait, il aurait voulu prendre son pelage à pleines mains pour ne pas trembler.

Oui les cris suffisaient.

Au début, il savait que c'était normal.

Mais ce n'était plus le début et ce n'était plus normal.

Les heures avaient passé. Quelque chose n'allait pas.

Les yeux parfois versés au ciel, la rage et la peur se mêlant, Corentin priait. Il avait cru qu'il ne le referait jamais. Mais il ne lui restait que cela, la prière. Toutes les autres solutions s'étaient évanouies.

Mathilde allait mourir, craignait-il soudain, et il priait, les bras serrés autour du corps, reculé dans un coin de la pièce pour ne pas gêner les allées et venues d'Augustine.

Pour ne pas voir.

Tu es lâche, se disait-il.

Mais il ne pouvait pas. Il s'appliquait à observer le mur en face, le sol, l'Aveugle de l'autre côté de la porte. Augustine qui s'affairait depuis trop longtemps.

Augustine – mauvais visage. Mauvais regard, quand elle le leva sur lui.

Cette fois, il faut que tu m'aides.

D'abord il ne comprit pas. Les mots ne parvenaient pas jusqu'à lui.

Il dit : Oui.

Augustine le tira par le bras, l'amena de force devant le lit.

Elle répéta : Là. Il faut que tu m'aides.

Et il vit.

Mathilde avait les yeux à demi ouverts mais ne le reconnut pas. Elle était ailleurs. Trop de fatigue, trop de douleur. Personne ne pouvait imaginer, personne ne pouvait se mettre à sa place. La souffrance anéantissait sa pensée, occupait tout son cerveau. Il n'y avait plus qu'elle. Mathilde était prête à tout pour s'en défaire, y compris à s'enfoncer un couteau dans le cœur. Augustine n'avait pas la force de l'empêcher.

En découvrant le visage exsangue, les draps souillés de sueur et de sang, Corentin eut un geste de recul. Il dut fermer les yeux pour tenir – pour chasser le vertige, ne pas vomir.

Corentin.

Augustine, je ne peux pas.

Ça ne se présente pas bien et j'ai besoin de toi. Alors il faut que tu regardes, et il faut que tu fasses ce que je te dis.

Je ne vais pas...

Tu vas m'obéir. C'est tout. Tu n'as qu'à faire ce que je te dis.

Il leva les yeux sur Mathilde. Elle ressemblait à une morte – dans d'atroces souffrances. Augustine avait la même pâleur.

*

Ainsi c'était cela, donner la vie.

L'épouvantable expérience.

Augustine palpait le ventre de Mathilde, tournait la chair, encourageait à voix basse. Et elle, la bientôt-mère, les mains agrippant les draps comme pour les déchirer, hurlant qu'il fallait que cela s'arrête, qu'elle avait mal, mal, mal. Augustine lui caressait le front. Retournait au ventre énorme et bleui.

C'est bien, ma fille. Continue. Il est en train de se mettre dans le bon sens.

Mais ce n'était pas bien, se disait Corentin à côté d'elle et au bord de s'évanouir, ses mains à lui aussi, grasses de sang et d'une eau étrange, qui exécutaient mécaniquement les ordres qu'Augustine donnait. Il n'y avait rien de bien dans cette douleur qui ne finissait pas et ce bébé qui ne voulait pas venir. Et qui lui en aurait gardé rancune, au fond, de ne pas sortir, qu'y avait-il à voir dans ce monde-là – pourquoi avait-il fait cela, lui Corentin, pourquoi avait-il engendré tant de souffrance et tant de cris, pour quelle illusion, pour quel mensonge.

Il reprenait haleine en même temps que Mathilde. Sa respiration à elle rythmait la sienne, ses apnées l'asphyxiaient. Ses jambes convulsaient – Corentin tremblait, chancelait, se rattrapait au lit. Il ne la regardait pas. C'était trop pour lui. Ce n'était pas Mathilde. Ce n'était pas la femme qu'il aimait en silence et en vain. Il ne voulait pas la reconnaître dans cette chose tordue et blessée.

Le temps passait dans une sorte de sidération, tout bourdonnait autour d'eux. Un voile s'était mis aux oreilles de Corentin. Les bruits lui parvenaient assourdis, il avait des étourdissements. Par la porte, il vit que l'Aveugle n'avait pas bougé de son poste. Le jour commençait à décliner. Mathilde criait moins fort.

D'abord, il crut qu'elle avait moins mal mais – il la sentit se détacher. Elle partait. Les mains de Corentin glissaient sur sa peau, elle fuyait.

Il ne savait pas comment la rattraper.

Mathilde, Mathilde.

Peu à peu, elle cessait de se débattre contre le petit être qui détruisait son corps. Elle n'avait finalement trouvé qu'une façon de se débarrasser de la douleur : mourir avec elle.

Augustine la gifla et Corentin sursauta.

Parle-lui. On y est.

Et il chercha quoi dire à la forme qui ne ressemblait plus vraiment à une femme, un tas de chair épouvanté qui suppliait qu'on l'abandonne, et s'approchant plus près encore, se penchant sur elle, soudain il croisa le regard de Mathilde.

S'il te plaît.

Il n'y avait plus de bruit, plus de cris.

Il n'y avait plus un geste.

La maison était comme morte. De l'autre côté de la porte, l'Aveugle écoutait et ne percevait rien. Derrière les murs, cela ressemblait à un tombeau.

Il y avait des odeurs. Trop puissantes pour être agréables.

Le chien collait son nez contre le morceau de vitre, faisant un rond de buée. Ses oreilles étaient tendues vers l'avant. Il hésitait à pousser. Il hésitait à aboyer. Le silence le dérangeait, et l'immobilité. De là où il était, il devinait les contours de la silhouette d'Augustine effondrée sur le fauteuil. Elle ne bougeait pas.

Est-ce ainsi que les humains dorment.

Il attendit encore.

La nuit était tombée, il faisait froid. Cela ne le gênait pas. Il avait un peu faim mais il ne dit rien. Il soupira plusieurs fois – une façon de marquer sa perplexité.

Le ciel était noir comme tous les soirs. Aucune étoile, aucune lune n'éclairait la campagne. L'Aveugle s'en moquait : il voyait comme en plein jour. Il voyait comme toujours, gris et blanc, un long voile qui lui recouvrait la rétine. Ses yeux, c'étaient ses oreilles et son nez. Il s'était habitué à tout cela.

Mais pas au silence.

Il tournait la tête, croyait entendre. Il reniflait. Il soufflait.

Alors.

Il finit par s'éloigner un peu. Un vieux réflexe : aller chasser. Mais il n'y avait plus la moindre musaraigne à croquer. Quand bien même. Il mit la truffe au sol et erra un moment. Des cercles. Des ovales. Des sinuosités qui revenaient sans cesse au bord de la maison, pour ne rien manquer s'il se passait quelque chose.

Et il y eut quelque chose.

Il y eut comme un couinement.

Pendant une fraction de seconde, l'Aveugle crut que cela venait du dehors, d'une bestiole près de lui, et il se figea, les oreilles agitées dans tous les sens.

Mais non.

C'était dans la maison.

Avec une vigueur qui fit voler les feuilles noires autour de lui, il accourut.

Corentin s'était levé malgré la migraine et les nausées. Lui aussi, à cause du bruit.

Mais ce n'était pas un couinement.

C'était un cri. Un pleur. Le son d'un nourrisson.

Il se pencha pour le prendre dans le lit, près de Mathilde. Un murmure.

Hé.

L'enfant se tut.

Corentin fit quelques pas en le berçant, quittant Mathilde immobile, dépassant Augustine qui ronflait doucement, exténuée. À la porte, il vit le chien. Et c'était idiot bien sûr, mais c'était le seul qui ne savait pas, le seul à qui il pouvait le dire. Alors il lui sourit et montra, à travers la vitre, le bébé qui somnolait à nouveau.

Et ils étaient passés si près.

Ils avaient tant failli.

Échouer, abandonner – mourir. Tous.

Il s'en était fallu de quoi : quelques minutes, quelques secondes. Avant que l'épuisement et l'impuissance n'aient raison d'eux.

L'enfant était enfin né.

À ce moment-là, cependant, les souffrances de Mathilde n'avaient pas cessé.

Augustine avait lavé et habillé le petit garçon qui ne pleurait pas. Corentin tenait la main de Mathilde – pour la première fois, elle ne l'avait pas retirée.

Elle ne souriait pas. Elle ne récupérait pas.

Elle avait dit : J'ai toujours mal.

C'est normal, avait chuchoté Augustine.

J'ai mal comme avant.

Corentin avait posé une serviette brûlante sur son ventre, pour calmer les spasmes. En vain. Elle voulait prendre le bébé, ne pouvait pas. Même la couverture pesait trop lourd sur son corps. Augustine lui

avait fait boire un fond de rhum, il fallait que cela chauffe à présent, il fallait que cela se détende. Mathilde avait vomi.

Et puis soudain, elle avait crié. Cette chose terrifiante, qu'aucun d'eux n'était prêt à entendre.

Ça recommence.

*

Corentin posa l'enfant avec précaution à côté de Mathilde dont les yeux s'étaient entrouverts. Elle, un murmure presque inaudible.

Fatiguée.

Tout va bien, dit Corentin à voix basse.

Ils sont là ?

Tous les deux. Ils dorment. Tu peux continuer à dormir aussi.

Elle fit courir sa main sur le drap jusqu'à les sentir près d'elle. Le petit garçon à sa gauche, la petite fille à sa droite. Elle, au milieu. Gardienne épuisée mais vigilante – elle sourit et sombra tout entière.

Corentin regardait les jumeaux.

Ils n'étaient pas beaux. Ils étaient fripés, renfrognés, vilains. Mais si attendrissants. La chair de sa chair. Cela lui faisait un étrange effet, cela lui faisait briller les yeux.

Papa, se dit-il. Je suis papa.

Lorsqu'il sortit, l'Aveugle lui lécha la main et le regarda bizarrement.

Le regarda un peu à côté – alors Corentin murmura quelques mots et le chien leva davantage la tête, vers la voix, et Corentin eut la sensation qu'il le voyait réellement.

C'est un drôle de jour.

Il observa le ciel. L'obscurité était totale. Toujours pas d'étoiles, et il regretta : ç'aurait été le bon soir. Ç'aurait été un beau cadeau.

Il resserra sa veste, donna à manger à l'Aveugle.

Il dit : Voilà.

Il pensa aux bébés endormis dans le lit avec Mathilde. Le monde se remettait lentement en marche. Le monde avait un avenir. Et Corentin avait une terreur. C'était trop tard pour se demander, bien sûr, mais il savait que le bien et le mal vont toujours de pair. Le positif et le négatif. La joie et la détresse.

Il avait deux enfants dorénavant.

Cela, c'était la joie.

Il écouta le silence de la nuit. Le souvenir des hululements des chouettes, des rossignols, des grillons était trop ancré dans sa mémoire pour avoir déjà disparu, il croyait les entendre, il se laissait bercer.

Et puis il y avait la détresse.

Cet univers où ses enfants ne connaîtraient jamais le cri des chouettes, des rossignols et des grillons.

Ni la couleur des fleurs, ni la brûlure du soleil. Pas le reflet argenté des poissons dans la rivière, pas la légèreté des graminées en fin d'après-midi dans la lumière de l'été, quand le vent les ondule – pas le goût des framboises que l'on écrase dans la main, ni celui des mirabelles ou des reines-claude disputées aux guêpes.

Ils ne verraient sans doute jamais une voiture ni une télévision en marche. Ils regarderaient leurs parents avec étonnement lorsqu'ils parleraient d'électricité et d'eau courante, ils ne comprendraient pas ce que l'on faisait avec, auparavant. Ils ne comprendraient pas non plus ce qu'était un avion, un mouton, la mer, la musique.

Tout serait difficile. Tout serait long. Tout serait impossible.

Ils grandiraient sans côtoyer d'autres vivants. Ils ne sauraient pas qu'avant, ils étaient des milliards sur la planète.

Trop nombreux, trop exigeants.

Et maintenant – quelques êtres épars.

Soudain, c'était impensable d'avoir fait un enfant.

Deux enfants.

Pourquoi, pourquoi ?

Pour ne plus être capable de les nourrir dans deux ans et cinq mois ?

Corentin se prit la tête entre les mains, ce n'était pas le moment de se poser ces questions-là, il était épuisé, il était sonné, il tremblait encore.

Il fallait voir la joie.

La joie, c'était que quelque chose de vivant était advenu. Il avait de quoi le nourrir pendant deux années.

Après, on verrait.

Après, le monde aurait peut-être fait comme le ventre de Mathilde : il aurait repris. Il aurait recommencé à pousser. Il le fallait.

Au fond, Corentin ne savait pas. Il ne savait rien.

Il ne pouvait faire que des hypothèses en l'air, et les choix étaient-

ils autre chose que cela, des raisonnements subjectifs, hasardeux – des paris, c'était ainsi, leur existence reposait sur des paris, et sur de la chance.

Croire à la chance après ce qui s'était passé, c'était tellement absurde.

Forcer le destin, quand il n'y avait plus de destin.

Mais Corentin s'obligea.

Il devait faire les choses les unes après les autres.

Pour le moment, il avait de quoi tous les nourrir, de quoi chauffer la maison. Ils étaient à l'abri. L'eau l'inquiétait davantage.

Alors il s'occuperait de l'eau.

Demain.

Mais demain ne serait pas comme il l'avait imaginé.

Demain l'arrêterait.

Ce serait un vrai, un grand jour de chagrin.

Il lui laisserait un goût amer dans la bouche, et la certitude que ce qui les sauverait, dans ce nouveau monde qui n'avait rien à offrir, serait leur capacité à faire le dos rond, à encaisser les coups, et comme les vieillards – à rouler au sol, être piétiné, et se relever malgré tout, pas trop vite pour ne pas agacer le sort, pas trop fort pour ne pas attirer l'attention, mais se relever quand même, et toujours.

Mais en attendant, Dieu que cela faisait mal.

Quand Corentin s'éveilla, quand il vit Augustine qui n'avait pas bougé du fauteuil – il sut aussitôt, par une sorte d'instinct irrépressible, qu'elle était morte.

Pendant quelques heures, ils avaient été cinq au monde.

Puis ils ne furent plus que quatre.

Augustine laissait une béance.

L'irréparable faute : c'était eux qui l'avaient tuée – eux avec leur incapacité à faire naître des enfants qui ne voulaient pas venir, leur inconscience, leur aveuglement. Ils n'avaient pensé qu'à eux. Augustine était d'accord, bien sûr. Et pourtant, sans doute savait-elle ce qui arriverait. Sûrement elle avait mesuré la force de ses bras trop maigres, de son cœur épuisé, les lentes palpitations. Avait-elle ignoré que les deux petites naissances auraient raison d'elle – non, dix fois non, elle avait dû tout voir d'avance. Et comme toujours, elle s'était tue.

*

Mathilde vint, les bébés dans les bras, au bord du trou que Corentin avait creusé au fond du jardin. Il avait déposé le corps de son arrière-grand-mère enveloppé dans un drap, recouvert le linceul de terre. À la dernière pelletée, il avait éclaté en sanglots.

Mathilde vint, elle avait les yeux rouges.

Corentin était appuyé sur la pelle. Les mots étaient dedans sa poitrine, trop lourds. Il restait muet. Mathilde murmura une prière, et puis qu'il faisait froid. Elle voulut qu'ils rentrent tous. Corentin secoua la tête.

Encore un peu.

C'était la dernière fois.

Après, il finirait d'étaler la terre, et là où il y avait eu Augustine l'instant d'avant, il ne resterait qu'un tumulus. Il ne savait même pas si l'herbe repousserait un jour, s'il pourrait planter des violettes parce qu'Augustine avait dit un jour qu'elle aimerait des violettes sur sa tombe.

Ça, et voir la mer.

Elle n'avait eu ni l'un ni l'autre.

Et cela ne servait à rien de pleurer, c'était trop tard, cela ne servait à rien d'avoir de la peine, Augustine ne verrait jamais la mer.

Il fallait y penser avant, se disait Corentin rongé par le remords. Il aurait pu l'emmener cent fois, quand il était à l'université. Pas eu le temps. Pas pris. La belle leçon. Que croyait-il – qu'Augustine était éternelle ?

Il fallait vivre chaque jour comme s'il était le dernier – pas pour se faire peur, mais pour avoir le moins de regrets possible. De toute façon, il en resterait. De toute façon, la mort n'était jamais parfaite.

Corentin dans ses pensées était agenouillé sur la terre humide.

À présent, il était en charge des autres – de tous les autres. Il n'y aurait plus personne avec qui partager, plus personne pour prendre une partie du fardeau. Plus de conseils. Plus de vieille main sur son épaule qui signifierait qu'il devait aller de l'avant, qu'il devait cesser de réfléchir. Juste de toutes petites mains minuscules et maladroitement, qu'il devrait tenir jusqu'à ce qu'elles aillent seules, et qu'elles s'agitent pour dire au revoir, puisque les enfants partent toujours – mais Augustine l'avait dit, pour l'instant il fallait arrêter de tourner en rond, arrêter de penser, c'était comme les regrets : cela ne servait à rien. Mais c'était si difficile.

*

Ils les appelèrent Altaïr et Electra.

Puisqu'on ne voyait plus les étoiles dans le ciel – ils les recréèrent sur terre.

Les jumeaux avaient des yeux bleus translucides, des peaux diaphanes. La disparition du soleil en avait fait des enfants pâles, jusqu'à leurs ongles à peine dessinés, jusqu'à leurs cheveux presque blancs.

Longtemps, Corentin craignait qu'ils ne survivent pas. Ils ne pleuraient pas, ils ne réclamaient pas. Ils mangeaient peu. Dès qu'ils le purent, ils passèrent leur temps à observer du côté du jardin, cherchant les pierres et les arbres nus en dodelinant de la tête comme le font les vieilles tortues. Ils ressemblaient à des êtres incomplets – c'était faux, mais Corentin ne pouvait pas s'empêcher d'y penser, il cherchait ce qui n'allait pas, il les épiait.

C'était la lenteur de leurs gestes, de leurs cillements, des efforts qu'ils faisaient pour ouvrir la bouche sans qu'aucun son n'en sorte. C'était la fixité de leur regard, leurs pupilles vides. Il semblait à Corentin que quelque chose n'était pas fait en eux – ou alors la sidération de découvrir cet univers presque mort, quand ils s'attendaient à une terre bruyante et joyeuse, ou n'importe quoi d'autre, et il n'osait pas en parler à Mathilde, il n'osait pas dire qu'il les croyait anormaux, que le monde n'était plus bon qu'à engendrer des monstres.

Alors il les surveilla encore. Mais il y avait si peu de progrès à l'aube de ces vies-là. Tout était si ralenti.

Leurs yeux étirés, leurs lèvres trop petites. Leurs doigts qui n'arrivaient pas à attraper, pas à tenir – leurs corps qui ne grandissaient pas ni ne s'épaississaient, et pourtant Mathilde avait du lait, bien caché dans ses seins devenus énormes, une nuit il les avait touchés et il lui avait fallu ses deux mains pour faire le tour de chacun d'eux, la peau tendue et gonflée, d'une douceur affolante. Il était retourné s'allonger plein d'émotion.

Il dormait en bas dorénavant, sur l'ancien matelas de Mathilde, au fond de la pièce. Elle, elle partageait le grand lit d'Augustine avec les bébés.

La première fois qu'il revint vers elle, qu'il fit courir ses doigts hésitants sur sa peau, elle se tut pour ne pas les réveiller. Elle mit un doigt sur sa bouche. Ne fais pas de bruit.

Alors ils ne firent pas de bruit.

Puis elle prit l'habitude de coucher les jumeaux dans le petit lit, et Corentin, découvrant le lit double et cette troublante proximité, eut accès à elle plus souvent. Mais était-ce qu'elle y consentait volontiers, il savait bien que non. C'était plus simple. Elle ne voulait pas que les bébés s'éveillent, voilà tout. Elle ne voulait pas qu'ils entendent.

Corentin, elle ne le regardait jamais. Elle n'exprimait rien. Elle n'esquivait pas non plus. Au début, il avait cru que se retrouver tous les deux les rapprocherait, ne serait-ce que par nécessité, par solitude. Mais rien n'avait changé : Mathilde attendait – comme presque toutes les femelles dans la nature. Parfois, après, elle se relevait pour aller coudre un vêtement, mettre une bûche dans la cuisinière, déplacer un objet qui n'en avait pas besoin. C'était sa façon d'oublier. Corentin mettait ses coudes autour de sa tête et faisait semblant de dormir. Faisait semblant de ne pas voir l'indifférence. Les sourires de Mathilde allaient à Altaïr et Electra.

Corentin n'était pas jaloux.

Seule la tristesse – parce qu'il était toujours seul.

Seule la tristesse venait et lui enserrait le cœur.

*

Il avait deux rituels dorénavant. Le matin – traverser le jardin pour murmurer quelques mots sur la tombe d'Augustine. L'après-midi, il emmenait promener l'Aveugle.

L'Aveugle n'était pas toujours là.

Il fuguait. Il revenait le soir, ou le lendemain, ou trois jours plus tard.

Merde ! criait Corentin en l'apercevant, partagé entre le soulagement et la colère.

Le chien se foutait de lui.

Tu le sais, que je ne veux pas que tu partes.

Il partait encore.

Quatre jours – et quand il revint cette fois-là, il n'y avait que la fureur dans le cœur de Corentin. Quatre jours, c'était trop long. Quatre jours, c'étaient quatre nuits qui tombaient sur son absence, quatre aubes vides, et entre chaque, des questions sans fin. L'Aveugle était-il mort, était-il blessé, fallait-il le chercher partout, était-ce déjà trop tard ? Impossible d'être sûr. Impossible de ne pas y penser. Et puis il y avait cette autre peur : l'Aveugle ne les protégeait plus. Il avait déserté. Au moment où ils en avaient peut-être le plus besoin, avec deux tout-petits, la fatigue, l'étourdissement de quelque chose d'inconnu et d'immense – où était l'Aveugle à ce moment-là, à quoi pensait-il, avait-il oublié son rôle de colosse, de gardien, de fauve ?

Alors Corentin cria, il cria fort. Le chien avait la tête tournée de l'autre côté. Et peut-être qu'en temps normal – peut-être avant, quand le monde allait, cela aurait fait rire Corentin de voir l'animal bouter, et échapper aux reproches, et soupirer parce que l'homme n'en avait pas fini de le gronder. Mais ce n'était plus comme avant, et Mathilde était comme le chien, elle tournait la tête et attendait, il ne le supportait plus, il ne voulait plus qu'ils l'ignorent, ni elle ni l'animal, et cela fit de la colère au-dedans de lui, cela fit de la rage, il laissa tout venir. Il attrapa l'Aveugle par le cou pour le secouer, attrapa la peau épaisse et puissante, sans prévenir, parce que réellement, il n'en pouvait plus et que tout s'était mélangé l'espace d'un instant, la mise à distance, l'indifférence, assez, et c'est ce qu'il hurla au même moment – Assez !

Mais il ne put pas resserrer ses doigts. Il ne put pas bousculer la bête. Dans un mouvement fulgurant, les crocs furent sur son bras. Corentin n'avait eu le temps de rien. Pas bouger, pas se dérober. Pas même vu venir. Trop vite.

Il sentit la douleur, il sentit les canines dans sa chair. L'Aveugle d'un coup de gueule avait la force de lui arracher les muscles et l'os et les tendons.

Mais cela ne se passa pas.

Au lieu de cela, il croisa le regard blanc.

Le chien le voyait – il y avait une telle intensité dans le voile opaque qui lui recouvrait les yeux, une telle menace. Un instant, Corentin eut la certitude qu'il s'était trompé depuis des mois, l'Aveugle n'était pas aveugle. Et pourtant, il l'avait tant vu trébucher, tant vu se cogner.

Non, le chien ne le voyait pas.

Mais il n'y avait pas d'erreur : il savait que il tenait entre ses crocs brillants. Il savait ce qu'il faisait – ne faisait pas.

Juste serrer.

Il relâcha son étreinte avec lenteur, et Corentin appuya sa main sur les points qui saignaient. Puis il s'assit à côté de la bête en tremblant.

Il murmura. Je suis fatigué.

Une sorte d'excuse, une impuissance.

Ils se turent un long moment.

Corentin aurait aimé dire davantage. Il aurait aimé que cela sorte, que des mots se mettent sur la vie qui n'en finissait pas d'être solitaire, si l'Aveugle partait aussi, et Mathilde qui le repoussait en silence, et les enfants accrochés à ses seins, il n'y avait pas de place pour lui, pas de place du tout, lui qui n'était là que pour les chauffer et les nourrir et rester en dehors, comme au seuil d'une porte, comme derrière une vitre incassable.

Corentin emmena l'Aveugle à la rivière. L'eau avait lavé les racines des arbres qui luisaient noires dans les tourbillons. Corentin jeta une pierre qui fit un bruit joyeux ; les courants tournèrent autour, il y avait une vingtaine de centimètres de profondeur, on voyait le lit de cailloux bruns et gris et jaunes.

Avant, des mousses et des algues s'y accrochaient.

L'eau était transparente. Corentin s'accroupit et la prit dans sa main.

L'eau était morte.

Il la laissa couler entre ses doigts.

Le chien courait au milieu des éclaboussures.

Corentin avait fini par jeter des morceaux de bois dans le ruisseau et le regardait jouer. L'Aveugle sautait, tournait, détalait, revenait. Cela aurait dû être drôle et c'était juste triste.

La joie, comme Corentin dans la maison : n'avait plus sa place ici.

Il lançait les bouts de bois, c'est tout. L'Aveugle les rapportait.

Il était là – il n'était pas vraiment là. Son cœur, son âme dans une tombe. Il pesait trop lourd au milieu, entre le ventre et la poitrine, là où tout se serre et tout tremble. Si lourd qu'il aurait fallu s'asseoir, mais s'il s'asseyait, il ne se relèverait pas, et s'il ne s'asseyait pas, il allait tomber, parce qu'il était trop pesant, trop bas, tout de plomb et de vacillement. Sa respiration, trop courte. La sueur sur son front, il faisait froid toujours.

Il dit : On rentre.

Dans un murmure.

Le chien continuait à jouer.

Allez – le mot lui déchira les poumons.

Il tourna le dos à la rivière, fit semblant de remonter. S'arrêta pour guetter l'Aveugle – s'il revenait bien avec lui.

Alors il le vit, et il eut un cri.

Non !

Le chien releva la tête.

Non, pas ça, arrête !

Corentin courait vers lui.

L'Aveugle agita la queue, indifférent à son inquiétude, et se remit à boire l'eau du ruisseau à grands coups de langue.

Le chien ne mourut pas.

Depuis combien de temps buvait-il à la rivière, Corentin ne le saurait jamais. Mais l'essentiel était que l'eau n'était plus empoisonnée.

Il alla la contempler de longs moments. Peut-être s'attendait-il à ce que de la vie en sorte, et cela ne vint pas, car tout avait été tué. Ce n'est pas grave, se dit-il. Elle n'est plus empoisonnée. Elle est vide et rien d'autre.

Il la contempla, il laissa passer du temps. Il écouta les remous et les tourbillons et les frémissements, les courants heurtés aux rives qui repartaient en moussant, il mit sa main jusqu'à ce que le froid brûle.

Finalement, il se décida à remplir un seau.

Il fit bouillir l'eau et la but à son tour. Pas grand-chose : une gorgée. Le soir, un demi-verre.

Il dormit mal, guettant les signes de brûlure, de malaise, d'étouffement.

Il ne mourut pas non plus.

*

Altaïr et Electra jouaient dans le jardin.

Ils ne marchaient pas encore. Ils filaient à quatre pattes. L'Aveugle ne les quittait pas, les ramenait du bout du museau lorsqu'ils passaient les limites de l'ancien potager.

Peu à peu, les signes qui avaient inquiété Corentin s'étaient évanouis. De la lenteur des jumeaux les premiers mois, il ne restait rien. Il leur avait fallu du temps, c'était tout.

Du temps pour se déplier, comme des vêtements froissés dans un tiroir que l'on ressort un jour, et qui gardent les marques de leur long repos.

Du temps pour apprivoiser un nouveau monde, pour en définir les caractéristiques et les contours, pour l'apprendre, et décider de s'y installer.

Peut-être manquaient-ils encore de force. Peut-être manquaient-ils de soleil, et de nourriture variée. Ils avaient gardé leur peau si pâle, leurs corps longilignes si inattendus chez de petits enfants. Mais ils étaient devenus ce que Corentin avait rêvé – des êtres vivants et joyeux, et cela l'étonnait lui-même, parfois il ne comprenait pas pourquoi ils riaient ni pourquoi ils babillaient en agitant les mains, il

se demandait de quoi ces deux-là pouvaient bien être heureux, il aurait aimé être dans leur tête et dans leur langage.

Il avait renoncé, mais les voir et les entendre – cela, se rappelait-il souvent, cela c'était la joie.

Ils jouaient sans jouets, avec ce que le monde avait laissé. Ils lançaient des poignées de terre autour d'eux. Lorsque l'un d'eux en recevait sur la tête, Corentin entendait leurs gloussements depuis le bois où il écorçait des perches de châtaignier. Ces rires, la première fois, l'avaient saisi. Il avait écouté pour être sûr. Pétrifié. Des enfants riaient.

Ses enfants.

C'était si immense, et si étrange. Corentin n'avait pas entendu rire depuis la catastrophe. Il avait oublié à quoi cela ressemblait. Un son cristallin, très doux et très clair, une vrille comme celle d'un oiseau, déchirant l'air, et enfin : quelque chose d'infiniment gai.

Après, chaque fois que les jumeaux laisseraient éclater ces rires, Corentin où qu'il soit s'arrêterait pour s'en emplir. Il le ferait tel un rite, un temps de suspens – le même que lorsqu'il vibrait au son des cloches, avant, quand l'angélus sonnait sept heures et qu'il se relevait quelques instants du potager, de ses devoirs, de la corvée de bois.

Il fermait les yeux, il les écoutait.

Alors il se disait que tout n'était pas vain, et tout n'était pas laid. Parfois c'était très court – parfois les jumeaux avaient des fous rires qui duraient plusieurs minutes et Corentin se surprenait à rire lui aussi, sans les voir, sans savoir, juste à l'oreille, parce que c'était contagieux et que la catastrophe n'avait rien changé à cela, le rire leur rendait la vie, il s'essuyait les yeux, cela faisait trop d'émotion. Il reprenait son souffle, il reprenait la hache. Le rire des petits restait dans sa mémoire comme un pendentif où l'on met ce que l'on a de plus précieux et de plus minuscule – une photo, une mèche de cheveux, une dent de lait. Quand les jours étaient tristes, Corentin ouvrait sa mémoire et écoutait le rire d'Altaïr et le rire d'Electra.

☆

Les enfants avaient labouré le jardin de leurs jeux, de leurs petites mains potelées qui lançaient la terre comme on lance des confettis ou des étoiles. En rentrant le soir, Corentin regardait le sol noir et retourné qui ressemblait à un terrain vague, à un champ de taupinières, et cela lui semblait vivant, il n'y touchait pas, il ne

bêchait pas, ne ratissait pas. Il contemplait les minuscules cratères et les minuscules bosses, il caressait la terre du bout des doigts. Les graines récupérées dans les jardinerie après la catastrophe n'avaient rien donné, que des petites moisissures brunes et blanches. Les petits pouvaient bien retourner ce qu'ils voulaient.

Corentin tournait les pages de son cahier et comptait les jours.

Les jours trop vites, alors que les heures ne passaient pas.

Les jours qui dévoraient leurs réserves de nourriture sans en apporter d'autres. Il y pensait chaque nuit, c'était devenu une obsession, et comment ne le serait-ce pas. Manger, c'était vivre.

À présent, il restait un an et huit mois.

Avant la faim, là où tout se finirait. Et Corentin tremblait encore, à l'heure où l'obscurité exacerbait ses peurs – tremblait parce qu'il imaginait les corps de ses enfants s'affaiblissant, leur impuissance à Mathilde et à lui, quand ils auraient donné tout ce qui restait aux petits et qu'ils les verraient s'étioler sans pouvoir rien y faire, que tailler dans leur propre chair le temps de crever eux-mêmes, ils auraient mangé l'Aveugle depuis longtemps, Corentin entendait dans ses rêves le coup de fusil qui abattait le chien, il s'éveillait en sueur.

Un an et huit mois, et ils seraient cinq à ce moment-là puisque le ventre de Mathilde à nouveau était plein et rond, et c'était une folie encore une fois, plus encore qu'avant, elle le disait elle-même le soir. C'est de la folie, l'avenir sera de pire en pire.

Corentin récitait les noms des étoiles – ceux qu'il avait gardés en mémoire – pour appeler l'enfant.

Altaïr et Electra eurent un an.

Ils étaient devenus blonds comme Mathilde. Ils ne s'étaient jamais défaits de cette peau pâle, puisque le soleil butait toujours contre des épaisseurs infranchissables de nuages et de poussière. Mais à courir dehors, leurs joues rosissaient – et leurs yeux d'un bleu comme le ciel que personne n'avait revu depuis la catastrophe.

Le désert, le silence, la nature grise et figée. Cela ne les gênait pas, eux. Ils n'avaient rien connu d'autre. Ils ne savaient pas ce qu'étaient les regrets.

Corentin les regardait, fasciné. Il envoyait leur impossible insouciance, leur oubli de tout. Ainsi, rien de ce monde n'était inscrit dans les gènes, il fallait tout réapprendre chaque fois que l'on venait à naître. Pour Altaïr et pour Electra, le paysage lunaire dans lequel ils grandissaient était normal. Normaux aussi, le manque de confort, le manque de soleil, le manque d'hommes sur terre. Et le fait qu'il n'y ait qu'un seul chien – et qu'il ait les yeux blancs. Et la fadeur et la monotonie des boîtes de conserve dont ils se nourrissaient, le vide des campagnes, la longueur des nuits. La lumière qui jamais ne venait complètement, le froid qui jamais ne les lâchait tout à fait.

Ils écoutaient Corentin raconter les lièvres, les renards, les poissons argentés. Ils suivaient du regard ses gestes lents quand il se souvenait des hautes forêts, des fruitiers en bas du jardin, qui donnaient des paniers de petites prunes dorées dont Augustine faisait des tartes gigantesques, et l'odeur de la pâte croustillante, et le goût du cidre, après, quand tout avait refroidi.

Sans doute les jumeaux ne comprenaient-ils pas grand-chose à ce que disait Corentin les yeux perdus au loin, les yeux dans les images de sa mémoire, les merveilles dont il parlait comme d'un rêve – et sans doute, lorsqu'ils babillaient à leur tour, Corentin ignorait-il aussi bien ce qu'ils avaient dans la tête et qu'ils essayaient de dire. Mais il y avait les voix, celle du père qui allait chercher jusqu'aux tréfonds de son âme le souvenir des temps de joie, et qui vibrait sous les réminiscences, et qui tressaillait d'un ravissement illusoire – celles des petits qui ne savaient pas encore parler et qui piaillaient de son en son en croyant que c'étaient des mots, jubilants et heureux, des mots que chacun saisisait et faisait siens. À ces instants-là, ils étaient ensemble. Cela se sentait dans les sourires, dans l'excitation des phrases et des cris. Cela se sentait dans l'air électrique, chargé de choses qui passaient entre eux, souvent Corentin tendait les bras et les enfants venaient s'y jeter. C'était une émotion si profonde – l'impression que son cœur fondait, brûlait, éclatait. Après, il était toujours étonné que le monde n'ait pas retrouvé son allure d'autrefois, avec tant d'amour, tant de chaleur qui irradiait.

À la fin du mois de juillet, Mathilde commença à s'inquiéter. Le terme approchait, à quelques semaines près, puisqu'elle n'avait pas de repères. À vrai dire, elle ignorait tout – la date, si c'était un garçon ou une fille, s'il était seul ou s'ils seraient deux à nouveau. Cela n'avait pas beaucoup d'importance : elle tremblait, c'est tout. Se rappelait la naissance des jumeaux. Cette fois, il n'y aurait pas Augustine.

Et au fond, cela avait une terrible importance. Elle voulait que l'accouchement se déroule bien, elle avait des enfants à élever et à aimer.

Mais il n'y avait plus Augustine.

Certes, il y avait Corentin, et Altaïr, et Electra. Mais elle ne devait rien attendre d'eux pour ce jour-là.

Elle se le répétait pour s'entraîner. Il faudrait se débrouiller seule.

Elle le dit à Corentin pour que sa voix le prononce, et que cela existe.

Tu t'occuperas des petits. Le reste, je m'en arrangerai.

Elle regardait par la fenêtre. Dehors, les jumeaux jouaient toujours – elle regardait vers eux, ne les voyait pas. Elle pensait ailleurs. Elle pensait à la mort. Ce n'était pas exprès, ce n'était pas un pressentiment. Cela venait ainsi. Peut-être à cause de la fois précédente, où sans Augustine – Augustine n'était plus là.

Mathilde regardait par la fenêtre. Ses yeux bleus étaient aussi gris que le ciel. Elle ne les voyait pas mais – elle savait que les jumeaux étaient là, juste derrière, dans le jardin.

Pour eux, il fallait vivre. Il fallait se défaire du petit être qui lui grandissait dans le ventre, et tout sauver, et elle et lui et eux.

La première fois, elle n'avait réfléchi à rien. Les femmes mettaient au monde des enfants depuis toujours – elle-même, déjà, l'avait fait. C'était tellement normal. Tellement ordinaire.

Tellement dangereux.

Combien d'enfants cette fois ? Un, deux, trois ? D'un seul coup.

Combien d'heures, combien de cris. Bien sûr qu'elle avait peur.

Quand cela arriva, c'était le soir. Elle se leva toute pâle, et Corentin comprit aussitôt. Depuis plusieurs jours, ils avaient disposé des tentures pour donner un peu d'intimité au grand lit. Les jumeaux dormaient à l'autre bout de la pièce. La première pensée de Mathilde fut pour eux – avec leur lourd sommeil d'enfants, ils n'entendraient pas. La seconde, pour le bébé à venir : Vite. S'il te plaît.

Corentin était avec elle. Mathilde lui sourit, serra sa main. Soudain elle lui était reconnaissante d'être là.

Eh bien. Essayons de faire mieux.

Il apporta des serviettes et de l'eau. Elle s'était allongée et regardait les toiles d'araignée au plafond. Avant, elle se serait dit qu'il faudrait les enlever, qu'elle avait été négligente ; mais à cet instant, elle observait les structures, les fils enlacés, le dessin des soies. C'était joli. C'était léger. Cela faisait mal soudain, comme un géant qui cognerait à son ventre pour sortir. Elle avait envie de demander à Corentin : quand est-ce que ce sera fini ? Comme les enfants demandent, à peine assis en voiture, si l'on arrive bientôt. Mais personne ne le savait, Corentin pas plus qu'elle. Une seconde après l'autre, se dit-elle. La première suée fut celle de l'angoisse. D'un coup, tout lui revint. C'était à la fois si vieux et si proche. À peine plus d'un an. Tout lui revint, la souffrance, le sang, l'épuisement au-delà du raisonnable. Les mains d'Augustine sur elle, en elle, qui sortaient les bébés autant qu'elle qui n'en pouvait plus, qui avait abandonné, se souvint-elle. Son corps se raidit. Ce n'étaient pas les contractions ; mais la peur. Il fallait se détendre, pour ne pas aggraver les choses. Corentin surprit son pâle sourire. Elle s'excusa d'un geste.

Se détendre, vraiment.

S'en remettre à qui, à quoi ?

Dedans, cela tapait. Elle se dit : un petit garçon.

Et puis : ce n'est pas la même douleur que la dernière fois.

Ça va aller.

Cela, c'est Corentin qui le murmura. Pour elle, pour lui. Elle hocha la tête en le regardant fort. Malgré tout ce qu'ils essayaient de se faire croire, la souffrance commençait. Le travail, disaient les sages-femmes.

Mathilde serra ses mains sur les draps.

Cela va être long.

Elle ne voulait pas crier, à cause des jumeaux endormis. Elle cria cependant. Elle mordait un chiffon pour ne pas que cela fasse des hurlements. Elle étouffait les cris, les transformait en spasmes, en tremblements terrifiés. Peu à peu, elle reconnaissait la douleur. La voyait dans les chuchotements de Corentin penché sur elle, dont elle

ne savait plus si c'était vraiment lui, ou si Augustine était revenue.

Elle regardait les toiles d'araignée au plafond avec une fixité dérangeante.

Il faut tenir.

Elle le disait dans sa tête, tel un mantra : Allez, allez, allez.

Il vint un moment où elle n'eut plus conscience du temps. Seul restait son corps pris d'assaut. Elle avait la sensation qu'un autre être le soulevait, le contorsionnait, le tordait dans tous les sens.

S'il te plaît.

Alors, le 27 août avant l'aube, ou du moins le pensait-elle, Sirius vit le jour.

*

Est-ce parce que Corentin avait gardé l'habitude, chaque matin, de traverser le jardin pour aller murmurer quelques mots sur la tombe d'Augustine qu'il les vit ?

Est-ce parce qu'il marchait lentement, parce qu'il avait cessé de regarder le ciel à ce moment-là ?

Est-ce, comme il le croirait de toutes ses forces, parce qu'il restait un peu d'enchantement au monde, de quoi leur faire un cadeau, un tour impossible, pour eux enfin, parce qu'ils avaient tenu, parce qu'ils n'avaient pas baissé les bras, pas voûté le dos ?

Les plants avaient éclos en quelques jours. Ils se tenaient épars, tels de tout petits soldats verts et indisciplinés, disséminés sans ordre dans le jardin. Leurs feuilles avaient repoussé la terre de cendres, s'étaient ouvertes à peine. Elles dépassaient du sol de deux ou trois centimètres. Corentin les reconnut aussitôt.

Augustine avait toujours cultivé des pommes de terre. Des roses, avec cette chair si pâle et si ferme que l'on pouvait les conserver presque un an. Elles avaient brûlé avec la catastrophe, les plants s'étaient recroquevillés puis avaient pourri – tout avait disparu.

Ce qu'il en restait, sans doute des morceaux écrasés et puants de vieux tubercules, Altaïr et Electra l'avaient éparpillé dans leurs jeux, repris à la terre, rendu avec un rire. Et pourtant, quelque chose restait. Quelque chose avait recommencé à frémir, qui n'attendait peut-être que cela, qu'on le trouve, qu'on l'exhume – qu'avec un peu de magie dans les mains, on lui ordonne de revivre.

Corentin posa une main sur sa poitrine, son cœur s'emballait, il

voulait dire des mots qui ne sortaient pas. Lentement, il fit des petites buttes autour de chaque pied, caressant la terre sans oser davantage, de peur de tout abîmer. Les feuilles vertes qui tapissaient le potager ressemblaient à un miracle. Autour, pas une herbe, pas un bourgeon aux arbres.

Un mirage.

Mais Corentin les effleurait – elles étaient bien là.

En rentrant, il regarda la date sur son cahier. On était le 6 septembre.

Le voilà le printemps.

Le voilà, Corentin l'attendait depuis deux ans.

Il se mit à rire et il se mit à pleurer.

Le 19 septembre, l'Aveugle, qui avait disparu depuis deux jours, revint. Mais il n'était pas seul.

Et Corentin avait bien perçu que quelque chose changeait. Dix jours auparavant, juste après la naissance de Sirius, il avait entendu le bruit, la nuit. Et peut-être aurait-il dû se réjouir que d'autres êtres vivent encore quelque part autour d'eux, qui se déplaçaient, imperceptibles et silencieux, qu'il devinait à ces chants étranges qui lui glacèrent la peau. Mais c'était impossible de se réjouir de cela.

Ce n'étaient pas ces êtres-là qu'il espérait dans la campagne.

Au milieu de l'obscurité, une vieille peur monta du fond de son ventre, une peur inconnue, que seuls ses gènes avaient identifiée. Il lui fallut plusieurs minutes pour mettre un nom dessus.

Plusieurs minutes à écouter de l'autre côté de la porte.

À entrouvrir avec mille précautions pour dire à l'Aveugle de rentrer – mais l'Aveugle encore une fois n'était pas là, et la peur avait empiré.

Au loin, les chants avaient repris. Et Corentin en y pensant se dirait qu'il aurait dû s'en apercevoir à tant de petits signes, cela ne faisait pas un jour ou deux ou dix, mais des semaines, et peut-être des mois – se rendre invisibles, c'était leur nature, lorsqu'on les entendait, c'est qu'ils étaient déjà tout proches.

Corentin avait refermé la porte, l'avait verrouillée, s'était arc-bouté contre le bois. Il avait rapproché un fauteuil pour tout bloquer. C'était inutile – un vain réflexe. Il y avait les fenêtres aux vitres cassées, les morceaux de bois mal fixés pour les réparer. Il y avait trop de façons de rentrer si on voulait.

Et ils ne rentreraient pas. Ils attendraient dehors.

Il avait tendu l'oreille encore une fois, pour être sûr.

Il était sûr.

C'étaient les temps anciens qui revenaient.

C'étaient les loups.

*

L'Aveugle réapparut le 19 septembre, au moment où Corentin avait admis qu'il ne le reverrait pas. Les loups chantaient trop près et trop nombreux. Ils n'avaient pas peur de l'homme – encore moins des chiens. Ils devaient crever de faim. Ils s'approchaient sans doute de nuit en nuit, les enfants n'avaient pas eu le droit de jouer dans le

jardin ce matin-là. Le front appuyé contre les dernières vitres, dans le salon, ils écoutaient. Ils imitaient.

Ooouuh.

Ils ne riaient pas. C'était bien un langage qu'ils tentaient d'établir, une réponse, d'autres mots.

Corentin avait renforcé les portes et les fenêtres avec de grosses planches en bois clouées à la hâte. Il savait qu'à l'intérieur, ils ne risquaient rien. Mais il fallait que cela tienne. Après, le vent pouvait souffler, les loups pouvaient pousser.

Cela ressemblait à un mauvais conte. Il n'y avait que dans les contes que les loups soufflaient et poussaient. Dans la réalité, ils se contentaient d'attendre, assis autour de la maison.

Corentin avait compté les munitions en réserve, préparé le fusil. Il pouvait abattre une grande meute. La première. Pas celle qui suivrait – car d'autres suivraient.

Altaïr une fois avait levé la main pour ouvrir la porte. Ce n'était qu'un geste, une intention, car la poignée était trop haute. Mais il avait voulu ouvrir la porte. Il avait voulu aller les voir. Mathilde avait hurlé.

Depuis, ils avaient toujours fermé à clé.

Et ce jour, l'Aveugle revenait, et il n'était pas seul.

*

Six chiots lui couraient dans les pattes, maladroits, indisciplinés.

À cet instant précis, Corentin fut certain que les loups étaient là depuis bien plus longtemps qu'il ne le croyait.

Elle – elle se tenait en retrait à l'orée de ce qui avait été la forêt. Son pelage se distinguait à peine des écorces grises et lavées par les pluies.

Corentin n'ouvrit pas la porte.

Il l'observait, les yeux écarquillés.

L'Aveugle était sur le seuil à présent, et il le regardait – le regardait ? –, lui, à travers la fenêtre.

Corentin baissa la tête sur les chiots.

Des chiens loups.

Qu'est-ce que tu veux ? dit-il.

Alors l'Aveugle se dressa sur ses pattes arrière et se leva face à lui,

appuyé contre la porte. Il dépassait Corentin de quelques centimètres. C'était comme voir dans un étrange miroir, un miroir qui aurait reflété un autre être juste de l'autre côté de la vitre, gigantesque – le verre se mit à trembler, le bois grinça. Corentin recula, tendit le bras pour tenir la porte.

Le chien redescendit avec lenteur et observa derrière lui.

La louve ne bougeait pas. N'approchait pas.

Mathilde et les enfants s'étaient agglutinés autour de Corentin ; les petits appelaient l'Aveugle dans des exclamations confuses et joyeuses, ouvraient les mains vers les chiots.

Il vient chercher à manger, dit Corentin.

Il vient chercher refuge, dit Mathilde.

Et c'était la même chose.

C'était impossible.

Comme tout ce qui était impossible, depuis la catastrophe, cela arrivait.

*

Les jours suivants, Corentin s'échina à construire des palissades en bois autour du jardin et de la maison. Il créa aussi un grand enclos – s'il fallait enfermer les chiens, s'ils restaient, si tout n'était pas renversé soudain.

Tout le temps qu'il fut dehors, son regard ne quitta jamais la forêt d'où s'échappaient parfois une plainte, un cri.

Les loups étaient là.

La louve, au bord des bois toujours.

L'Aveugle restait près de Corentin. Montait la garde. Il avait deux traces de morsure à l'échine, que Corentin n'avait pas remarquées auparavant mais qui ne suintaient pas. Le chien écoutait, ses oreilles bougeaient sans cesse. Son corps, immobile.

Les chiots, à l'intérieur avec Altaïr et Electra, jouaient, dormaient, couraient. Mathilde avait mis le berceau de Sirius à l'écart.

Les chiots mangeaient.

Des galettes de farine et d'eau, des restes de bouillie ou de soupe quand il y en avait. Corentin et Mathilde refusaient de leur donner davantage. Parfois, ils filaient dans les bois tous les six. Peut-être la louve avait-elle encore un peu de lait.

L'un des chiots était aveugle.

Alors, se dit Corentin, ce n'était pas la catastrophe. C'était une tare, une trace génétique.

Les jumeaux attendaient derrière la porte avec des gémissements d'impatience. Lorsque les chiots revenaient, ils se faisaient fête et s'endormaient ensemble sur le tapis.

Corentin ignorait à quoi pensait Mathilde en les contemplant sans rien dire.

Lui – il se demandait s'ils pourraient manger les chiens quand ils seraient devenus grands. Et l'idée l'avait d'abord écœuré, et il l'avait repoussée. Puis il avait réfléchi. Bien sûr que c'était possible. Ce n'était que rendre ce qui avait été donné, et il les observait, et il les trouvait trop petits et trop maigres.

Mais il ne fallait pas les nourrir, pas gâcher leurs provisions.

Et sans doute les loups avaient-ils trouvé de quoi survivre de leur côté, car la louve était toujours là, et l'Aveugle mangeait peu, repartait, restait grand et solide.

S'il avait été sûr, Corentin serait allé voir dans les bois lui aussi.

Si un peu de faune était revenue – mais d'où ? et se nourrissant de quoi, de vieilles racines, de bois dur, de terre et de cailloux.

S'il avait été certain que les loups soient loin.

Il n'en avait jamais aperçu d'autres que la mère à la lisière de la forêt, mais il ne faisait confiance ni à ses oreilles ni à ses yeux.

Là-bas peut-être, il y avait quelque chose à manger.

Est-ce que l'Aveugle s'en rendrait compte, s'il tuait un chiot pour le cuire ? Est-ce qu'il arriverait à le faire ? Oui, mille fois oui, pour ses enfants, il n'avait aucun doute.

Les questions le rendaient fou cependant, et le temps qui ne passait pas, ni n'engraissait les bêtes trop jeunes.

*

Il connaissait leur nombre exact, quatre-vingt-sept pieds de pommes de terre. Les feuilles avaient poussé, il avait butté la terre, il avait surveillé le ciel et la pâleur du soleil que l'on devinait toujours derrière les bancs de brume. Avec Mathilde, ils avaient consolidé les barrières pour protéger le jardin. Ils n'arrosaient pas, la pluie tombait toute seule, ils espéraient qu'elle n'était plus acide.

Les plants grandissaient. Pas vite, pas fort. Des petits plants rabougris, et Corentin se disait parfois qu'au moment de la récolte, il n'y aurait peut-être rien au bout de ces racines chétives, de ces fleurs qui n'arrivaient pas à éclore, rien que de l'espoir écrasé et des peaux vides.

Il pensait aux pommes de terre, à leur odeur si un jour Mathilde les grillait dans la poêle, s'ils les faisaient cuire dans la cheminée, enveloppées dans du papier aluminium, au début ils en avaient mangé, qu'il avait rapportées des magasins éventrés de la Petite Ville, mais depuis plus d'un an maintenant – il salivait d'avance, le ventre grondant, il suppliait que les plants soient fertiles.

Tantôt il les contemplait, espérait par la seule force de sa conviction leur donner de la vigueur ; tantôt il leur tournait le dos, de peur de – il ne savait pas quoi exactement, la même chose que lorsque l'on dit que le lait ne bout jamais tant qu'on le regarde. C'était son premier geste de la journée, juste avant de rallumer la cuisinière à bois : jeter un œil par la fenêtre, comme si la nuit avait pu arracher les plants, comme si quelque chose avait pu entrer et tout saccager. Mais rien ne se passait, rien ne changeait.

Pas même les fleurs, qui pourtant avaient poussé mais ne s'ouvraient pas tout à fait, des petits bourgeons blancs et flétris, par endroits quelques feuilles commencèrent à jaunir.

Alors, une matinée de novembre, Corentin déterra un pied – pour voir. Il le prit large avec la bêche, une motte qu'il eut du mal à lever, avec l'idée de le replanter peut-être, si les tubercules étaient trop misérables. Il le déterra parce que les saisons ne signifiaient plus rien et qu'il craignait que le moment passe. Il craignait qu'attendre davantage les expose à récolter des pommes de terre moisies, molles, déjà gâtées. Il avait le souffle court. Au fond de la terre, il tenait leur survie – ou pas.

Mathilde était là, Sirius dans les bras. Corentin eut un regard vers elle et elle hocha la tête. Il posa la bêche à côté de lui, écarta la terre.

Allez.

Il ne s'était pas attendu à ce qu'elles soient belles, et elles ne l'étaient pas. Mais il y en avait. Pas grosses ; mais – il compta – douze sur le pied. Il cria.

Douze !

Il se mit à rire en même temps que Mathilde.

Et ce ne fut pas le début d'une renaissance.

Ce ne fut pas la fin des peurs.

Les peurs resteraient, et la douleur, et les difficultés de chaque jour dans un monde qui ne revenait pas à la vie.

Le soleil, ils ne le revirent presque jamais.

Et c'était mieux : car la seule fois où il émergea des nuages, la seule fois qu'il fit une belle lumière jaune et qu'ils se jetèrent à l'extérieur en tournant sur eux-mêmes, bras ouverts – ils tournèrent et tournèrent, et le soir, ils soignèrent leurs brûlures.

C'était la couche d'ozone qui leur avait fait défaut, penserait Corentin, la couche d'ozone qui avait été abîmée par la catastrophe et qui mettrait des années, des dizaines ou des milliers, à se reconstituer. Alors le soleil, pourvu qu'il ne réapparaisse pas – il n'était réapparu qu'à une ou deux occasions, et Mathilde et Corentin avaient gardé les enfants à l'intérieur.

Hormis ces rares fois – il faisait gris pour toujours.

Pour ceux qui avaient connu autre chose, la monotonie du ciel, la fraîcheur humide qui deviendraient leur quotidien, sauf les trois mois chaque année qu'il faudrait prendre pour l'été et où l'air se faisait tiède, ce climat-là les écraserait lentement, les étoufferait, leur enlèverait l'émerveillement et la joie.

Pendant cinq ans, pendant dix ans, ils espérèrent que les saisons se rétablissent, ils prièrent pour que la chaleur et les printemps reviennent, et cela ne revint pas, ou si peu.

Pourtant, Mathilde et Corentin ne pouvaient s'empêcher de regarder dehors le matin, comme avant, quand c'était la surprise, quand le temps virevoltait – enfants, ils avaient pris cette habitude, et selon ce qui se trouvait derrière les fenêtres, ils changeaient de projets pour la journée, ils changeaient de vêtements, ils changeaient d'humeur. Mais cela, c'était fini. Ils voyaient leurs propres enfants, et ceux-là ne jetaient jamais un œil dehors en se levant et en s'habillant, parce que le temps était toujours le même, toujours maussade, et qu'il n'y avait rien à voir, pas de magie, pas de lumière, pas de différence avec la veille, et l'avant-veille, et les huit cents jours qui avaient précédé, puis les mille, puis, bientôt, les trois mille.

Ils survécurent grâce aux pommes de terre d'Augustine. Corentin gardait chaque fois davantage de tubercules pour les cultiver l'année suivante, bien qu'il n'y ait plus d'année suivante, et il s'était aperçu qu'il pouvait planter n'importe quand, et tout poussait de la même façon chaque fois – avec médiocrité et régularité. Les quatre-vingt-sept pieds de pommes de terre étaient devenus deux cents, puis trois cents, il les mettait en terre tous les trois ou quatre mois, ils en mangeaient

chaque jour.

D'année en année, il ne resta rien d'autre ou presque. Corentin parfois retournait à la Petite Ville. Altaïr, dès qu'il eut cinq ans et une volonté hors du commun, l'accompagnait – il cherchait la moindre nourriture avec la méthode et l'acharnement d'un chien de sang, ouvrait toutes les portes de tous les placards de tous les recoins, et bien souvent il dénichait encore un pot, un bocal, une boîte, toutes les dates étaient périmées dorénavant, ils ne furent jamais malades.

Ils élargirent leur périmètre, allèrent un peu plus loin, et surtout plus large, là où les maisons étaient isolées, une ferme, une bicoque, un hameau de trois ou quatre bâtiments que Corentin n'avait jamais explorés. Et autant la ville, peu à peu, avait été dépecée par les passages successifs des vivants, autant les endroits perdus, qu'on ne voyait d'aucune route, ceux qu'il fallait connaître pour les trouver, avaient échappé au pillage. De ces endroits-là, ils revenaient parfois avec des sacs entiers de vieille nourriture, et Mathilde pleurait de joie. Elle ne faisait pas de festin cependant. Elle économisait sur tout. Elle préférait agrémenter l'ordinaire d'une bouchée de tomate confite, d'une cuillerée de soupe réhydratée, et que cela dure des semaines. Personne n'y trouvait à redire.

Altaïr, à dix ans, voulait aller au-delà du cercle que Corentin avait dessiné sur la carte abîmée aux pliures ; il avait entouré leur maison d'un trait gris, montrait du doigt les villages.

Là. Et là.

Corentin secouait la tête. Il faudrait la journée entière. Parfois, ils devraient dormir en cours de route. Folie.

Mais il y a l'Aveugle pour nous protéger, disait le garçon. Et le fusil.

Corentin refusait de laisser Mathilde et les enfants aussi longtemps.

Eux aussi, ils ont leurs chiens.

Cela ne suffit pas.

Et si j'y allais tout seul avec l'Aveugle.

Folie, folie.

Corentin plantait ses yeux dans ceux du petit guerrier aux yeux bleus translucides.

Non, tu entends.

Mathilde s'approchait, le dernier-né dans les bras.

Il a raison.

Le regard du gamin s'éclairait.

Moi ?

Non. Lui. Corentin – elle ne disait jamais : « Papa. »

*

À présent, il y avait six enfants dans la maison d'Augustine. Deux petites filles étaient nées, chacune à deux années d'intervalle – Grenat et Uranie. Un petit garçon enfin, Persée, qui avait presque trois ans.

Et c'était par eux que Corentin savait que la catastrophe durait, par eux qu'il n'avait pas tout à fait perdu le fil du temps. Il les voyait grandir, osseux et fragiles, avec cette peau blanche à laquelle il s'était habitué, leurs yeux clairs qui n'avaient pas vu le soleil. Ils étaient vifs comme les enfants d'avant. Ils se fatiguaient vite cependant, et cela était différent, et Corentin sentait son cœur se serrer, des petits nourris aux féculés et à quelques rares extras dont ils se faisaient une fête, des enfants qui ne le dépasseraient pas en taille, qui resteraient fluets et noueux, comme il l'était devenu lui-même.

Qui mourraient s'ils tombaient malades, et par deux fois – avant Uranie et après Persée –, Mathilde et Corentin avaient perdu un enfant. Ils s'étaient appelés Stella et Sham, le temps d'une nuit ou d'une semaine. Puis quelque chose les avait emportés. Ni Mathilde ni Corentin ne sauraient jamais quoi. Ils ne sauraient pas non plus si les bébés auraient pu être sauvés – ils s'étaient dit qu'il ne fallait pas se poser la question, mais elle était là quand même, et c'était terrible d'imaginer qu'avant, lorsqu'il y avait des hôpitaux, Stella et Sham auraient peut-être vécu, terrible de se dire que le monde avait fait marche arrière et n'arrivait pas à reprendre dans le bon sens.

Sham – ce fut le dernier enfant.

*

Mathilde tenait son ventre vide, et son âme était comme sa chair.

Dans la nuit, tout contre elle, Corentin épuisé avait fini par s'endormir.

Mathilde aussi était exténuée. Mais le sommeil se refusait.

Peut-être parce qu'elle avait porté jusqu'au dernier instant le bébé qui n'arrivait pas à vivre, et qu'elle n'avait rien pu faire. Pendant quatre jours, elle l'avait gardé sur sa peau pour le réchauffer, pour que

son cœur cogne contre le sien, et l'entraîne, et l'emmène. Sham – l'enfant ne pleurait pas. Il respirait avec lenteur. Tout aurait pu être normal mais Mathilde, étreinte d'angoisse, le sentait s'éloigner. Cela dura un jour, puis deux, puis trois.

Il cessa de manger et elle sut que c'était fini.

Et elle avait pleuré, imploré, crié.

Sham mourut et elle n'avait rien pu faire.

Juste ouvrir les bras quand Corentin s'était avancé et avait dit avec beaucoup de douceur – Je vais l'enterrer dans le jardin, à côté de la petite.

Oui ouvrir les bras avait été la chose la plus douloureuse. Elle sentait encore l'indicible arrachement, elle avait fermé les yeux, en vain.

Elle avait continué à se lever, à parler, à chanter, pour les autres. Il y avait cette tombe minuscule dans sa tête, qui l'obligeait à s'asseoir de temps en temps, quand la souffrance était trop crue. Cela faisait deux fois, cela faisait deux tombes. Il n'y en aurait pas d'autre. Mathilde ne voulait pas faire des enfants morts. Elle ne le supporterait pas. Elle était faite pour la vie, quelque chose avait vacillé au fond d'elle, le doute l'avait prise.

Tu comprends ?

C'est ce qu'elle murmura à Corentin des semaines plus tard, quand il posa une main sur elle. Quand elle dit : C'est fini. Mais ce n'était pas de Sham qu'elle parlait. C'était d'eux. Elle l'avait décidé. Ce n'était pas une question, et pas même une prière. C'était ainsi. Il n'y aurait plus d'enfant. Il n'y aurait plus le corps de Corentin sur le sien.

Tu comprends ?

Des enfants, ils en avaient déjà six. Six enfants qu'ils peinaient à nourrir, et dont personne ne pouvait dire ce qu'il adviendrait d'eux dans dix ou vingt ans (ou demain), qui poussaient telles des herbes sauvages, fragiles, éphémères, il fallait s'occuper de ceux-là.

Et c'était déjà immense d'avoir fait six bébés pendant ces dix années de tourmente, quand ils n'étaient sûrs de rien, quand chaque jour remettait en question tout ce qu'ils avaient pensé gagner la veille, tout ce qu'ils avaient rêvé pour l'avenir, car l'avenir n'était pas différent du présent, il ne changerait pas, cela serait toujours le désespoir.

Nous sommes des fous, avait murmuré Mathilde.

Et elle avait raison.

Des fous.

Alors Corentin avait acquiescé à voix basse. Il avait dit : D'accord.

Il s'était reculé dans le lit et il avait passé un bras autour du ventre de Mathilde et il n'avait plus bougé.

Et peut-être était-ce sa dernière chance.

Peut-être Mathilde, en lui interdisant son corps, venait de le sauver.

Lorsqu'elle avait commencé à lui expliquer, le repoussant doucement des deux mains, il avait cru qu'il serait en colère.

Mathilde aussi l'avait cru. Il l'avait lu dans le reflet de ses yeux.

Mais la colère n'était pas venue.

Quelque chose à laquelle il ne s'attendait pas : juste le chagrin.

Corentin pensait aux dix années passées et seule la tristesse restait. Ses enfants l'aimaient, ses enfants qui étaient son avenir, son unique sens, sa joie. Il avait réussi à assurer leur nourriture avec un champ de pommes de terre qui lui semblait immortel, la maison était tiède chaque matin, l'Aveugle avait ramené de nouveaux chiots avec lesquels ils jouaient et couraient et chahutaient.

Mais seule la tristesse.

C'était long, dix ans de chagrin, et – il ne comprit pas tout d'abord pourquoi la pensée lui vint : dix ans de solitude.

Était-ce elle Mathilde ?

Mathilde qui ne l'aimait pas.

Et ils ne méritaient pas cela, ni l'un ni l'autre, cette froideur entre eux, quand c'était déjà si difficile de vivre. Pourtant c'est lui qui l'avait voulu – lui qui avait obligé Mathilde à repeupler la terre, à leur toute petite mesure, et il avait eu raison, sûr, elle-même Mathilde avait retrouvé quelque chose de la renaissance en les mettant au monde ; mais il le savait dès le départ, elle aurait préféré que ce ne fût pas lui, elle n'avait jamais surmonté cette injustice aiguë, pourquoi les autres étaient morts, pourquoi avait-elle dû se résigner à Corentin, il ne fallait plus se poser la question, il fallait regarder les enfants neufs et se dire que toutes les réponses étaient contenues en eux, ils suffisaient à tout.

Ce soir-là, quand Mathilde dit à Corentin qu'elle ne ferait plus de petits morts, c'est à cela qu'il pensa.

Six enfants, c'était peut-être assez pour la terre.

Et s'il changeait – est-ce que Mathilde pourrait l'aimer un jour ?

*

Alors Corentin se mit à contempler les six enfants et les dix-sept

chiens.

Contempler l'Aveugle qui vieillissait, dont les flancs s'étaient creusés peu à peu.

La louve n'était plus là depuis deux ou trois ans – il ne l'avait pas noté dans son cahier, il s'était aperçu un jour qu'elle ne venait plus à l'orée du bois, il ignorait alors si cela faisait longtemps. Était-elle repartie, était-elle morte ? Seuls les petits restaient, adultes ou jeunes, Corentin avait construit deux grands enclos, un pour les mâles et un pour les femelles, il avait été obligé de les séparer à cause de la consanguinité. Les soirs de rut et de pleine lune, ils chantaient comme des loups, les plaintes s'élevaient dans l'obscurité. Les enfants aimaient ces nuits-là. Les cris des chiens loups les berçaient dans leur sommeil. Mathilde regardait leurs sourires endormis.

Ce monde étrange, disait-elle.

Les loups, les vrais – ils étaient partis.

À une époque, Corentin en avait abattu quelques-uns, qu'il avait dépiautés en cachette des petits. Mathilde avait fait des ragoûts. Bien cuit – très bien cuit –, ce n'était pas très différent d'une autre viande, entre le porc et le bœuf, plus fort, plus racé. Il suffisait de ne pas y penser. De la viande, voilà. Qui ressemblait peut-être à la viande de chien mais – ils ne mangèrent jamais de chien.

*

À chaque portée, il y eut un aveugle.

À chaque portée, Corentin ne put jamais les tuer pour qu'ils soient moins nombreux, car la louve ne les laissa pas approcher de la maison avant qu'ils aient plusieurs semaines. Et la nature de son côté faisait le tri, car ils étaient le plus souvent trois ou quatre – sans doute les plus faibles étaient-ils morts ou avaient-ils été dévorés par les loups, ou abandonnés par leur mère qui les savait inaptes.

Dix-sept chiens enfermés derrière les palissades, que les enfants lâchaient par groupes de deux ou trois, la journée, courant avec eux, roulant sur la terre.

Dix-sept chiens, c'était compliqué à nourrir. Corentin avait senti un soulagement lorsque la louve avait disparu.

Longtemps avant, il avait ramassé, à la Petite Ville, tous les sacs de croquettes, toutes les boîtes de nourriture pour chiens – pour chats également, cela était sans importance.

Ils en avaient mangé eux aussi, de ces pâtées trop odorantes qui leur faisaient froncer le nez. Mais quand on a faim.

Jusqu'où irons-nous, se demandait-il.

Deviendrons-nous des bêtes.

*

La dixième année après la catastrophe, certains arbres avaient repris.

Pas les grands. Pas ceux des Forêts.

Mais les plus petits, ceux qui avaient peu à reconstruire, et qu'il vit un jour qu'il longeait une pépinière au bord de la Petite Ville avec Altaïr. Ils en déterrèrent plusieurs qu'ils emportèrent – des fruitiers.

La plupart moururent l'année suivante.

Il en restait trois. Un mirabellier et deux pommiers.

Chaque matin, Corentin passait la main sur leurs écorces lisses, essayait d'insuffler de la force dans les troncs grêles.

Il ne voulait pas penser qu'il n'y avait plus d'abeilles.

En ce monde, tout avait muté.

Tout était mort, mais tout était également possible.

Les fruitiers poussaient avec lenteur. Et c'était un mensonge, mais Corentin se disait que ce n'était pas important. Il avait le temps.

En vrai : il n'avait pas le temps. Cela pressait. Il fallait des fruits pour les enfants, pour aider leurs corps carencés qui se contentaient de trop peu. Tous ses espoirs tenaient dans les trois petits arbres, il les espérait comme il avait espéré les pommes de terre, avec crainte et avec foi, il les touchait et il lui semblait sentir la sève couler derrière l'écorce, il lui semblait entendre battre leur rythme profond. Lorsque la pluie manquait, il remontait des seaux d'eau depuis le ruisseau avec Altaïr et Sirius. Au bout de longs mois, des bourgeons se formèrent, qui donnèrent naissance à des feuilles chétives mais vertes et lisses, puisqu'il n'y avait plus ni parasites ni maladies, il fallait juste l'énergie, il fallait une volonté de grandir, et c'était inscrit dans leurs gènes, la tentation de vivre surpassait tout. Il la constatait dans chaque être qui restait – leurs enfants, les chiens, les rares insectes, oiseaux et herbes qu'il avait vus depuis dix ans.

Il y avait de la fatigue. Il y avait des échecs, comme les graines qui ne levaient pas, les plants de pommes de terre qui se flétrissaient, le toit qui perça le long des rives, et que Corentin ne savait pas réparer

(il se contenta de rouler en boule des morceaux de plastique et de les serrer là où des tuiles avaient cassé, pour faire obstacle à l'eau). La nuit où la cheminée prit feu, et qu'ils jetèrent du sable et de la terre pour l'éteindre, dévorés par l'angoisse que le conduit ait claqué et soit devenu inutilisable. Les jours où la neige les empêchait de sortir, enfouissant la maison sous deux mètres de manteau blanc, et qu'ils creusaient un tunnel chaque fois, jusqu'à trouver le dehors. Corentin se souvenait avec une sorte d'émerveillement de ces semaines glacées. Le tunnel ressemblait à un igloo tout en longueur – mais les enfants ne savaient pas ce qu'était un igloo. C'était juste une galerie de quatre ou cinq mètres d'une blancheur éclatante, des murs lisses et parsemés d'étincelles, quand un peu de lumière venait. On aurait dit un espace magique, un sas qui allait d'un univers à l'autre, dans lequel tout pouvait arriver. Dans le tunnel, ils marchaient lentement, ils auraient voulu que ce soit infini. Leurs murmures résonnaient, feutrés, leurs mains effleuraient les parois humides. Aux endroits où elles étaient les plus fines et les plus translucides, ils contemplaient le paysage à travers une pellicule glacée, ils avaient l'impression d'être au monde et de ne pas y être, ils ne se sentaient pas prisonniers, ils se croyaient à l'abri.

Lorsque la neige fondait et que le tunnel disparaissait, il leur fallait quelques jours pour se consoler, pour perdre l'habitude de cet étrange état de conscience blanc et gelé quand ils ouvraient la porte, les plus petits demandaient où était partie la maison de glace.

Et toujours ils allaient ensemble, ils s'appliquaient à survivre ensemble. Ils formaient un tout inséparable.

Et jamais un des enfants ne dit que la vie ne valait pas d'être vécue. C'était une question qui n'existait pas. La survie les occupait tant. Et tant, la force qui les liait indéfectiblement.

Les années passèrent, encore et encore.

Ils étaient toujours là.

Toujours six, et Mathilde, et lui Corentin.

Il y avait toujours des chiens aussi.

L'Aveugle était mort. Corentin avait choisi dans la meute un des jeunes aveugles, il l'avait pris avec lui. Il lui avait donné le même nom. Une sorte de continuité, avait-il pensé, et cela l'avait rassuré, cela avait atténué la peine qu'il avait eue en découvrant le grand chien sans vie, un matin, devant la porte – seul l'Aveugle était en liberté jour et nuit.

Parce qu'Altaïr et Electra, et Sirius, et Grenat, et Uranie et Persée avaient parfois échappé à l'attention de leurs parents, ouvrant les portes des enclos, d'autres chiots étaient nés. Ils semblaient normaux, et Corentin les avait laissés grandir.

Les pommiers avaient pris. Le mirabellier était mort. Il n'y aurait plus de tartes comme les faisait Augustine.

Ils récoltaient des petites pommes gris-vert. Corentin, lorsque les fruits se formaient, regardait longuement les deux jeunes arbres. Peut-être des espèces auto-fertiles, peut-être un incompréhensible arrangement avec la nature.

Le goût de la viande lui manquait. Il avait oublié l'odeur des grillades, se souvenait seulement que ça avait été bon. Il ne pouvait partager ce souvenir qu'avec Mathilde, cela leur faisait briller les yeux, hausser leurs épaules décharnées.

Les enfants ne savaient pas ce qu'était un bœuf ou un canard.

Au début, Corentin avait essayé de leur expliquer.

Leur avait dessiné.

Mais à quoi bon.

*

Cela faisait dix-huit ans à présent.

Il n'y avait pas besoin de dire quoi. La catastrophe était le nouveau point zéro du monde.

Dix-huit ans depuis le souffle, le feu et la désolation. Dix-huit ans à l'échelle de l'humanité, à l'échelle de la planète, ce n'était rien ; mais jamais le temps n'avait paru être aussi long. Dix-huit ans qui en avaient semblé cent ou mille, quand l'attente d'un matin meilleur les

rendait impatients, et ils rongeaient leur frein, les jours ne servaient qu'à trouver comment survivre pour tenir jusqu'aux suivants, trouver de quoi manger, couper de quoi se chauffer, prier que rien de pire n'advienne.

Dix-huit ans, c'était l'infini. C'était l'âge d'Altair et d'Electra. Corentin se sentait si vieux. Il regardait Mathilde qui avait, comme lui, entre quarante et quarante-cinq ans – ils ne fêtaient plus les anniversaires, ils n'avaient pas de quoi le faire, pas de cadeaux, pas de joli repas, la fête, cela n'avait pas de sens.

Mathilde était encore une belle femme. Mais comme Corentin aussi : une vieillearde. La difficulté de vivre les avait usés, les espoirs anéantis les uns après les autres avaient jalonné des années qui comptaient double. Cela se voyait à quelques cheveux argentés qui leur couraient sur le front et sur les tempes, cela se sentait à une fatigue imperceptible et nouvelle, un peu moins de résistance, un peu moins de force pour couper le bois ou remonter les seaux d'eau de la rivière, quand les enfants étaient partis à l'aventure. C'était la lassitude aussi, des bribes de lassitude chaque jour ; après dix-huit ans, cela pesait lourd sur les épaules.

*

Alors Corentin s'asseyait au bord du cercle que formaient les six enfants quand ils bavardaient, et il les observait. Ce qu'il contemplait à ces moments-là, il le savait, était le cœur de son existence. La seule chose à laquelle il ne survivrait pas, si elle venait à disparaître. Mathilde souvent les rejoignait, prenait place au milieu d'eux. Corentin sentait son épaule contre la sienne. Aussi insensé que cela puisse paraître, il aurait aimé que ces instants ne s'arrêtent pas. Il aurait accepté la fin du monde pour le reste de sa vie, tant qu'il y avait les enfants autour de lui, et l'épaule de Mathilde frôlant la sienne.

Les enfants qui n'en finissaient pas de parler, ils étaient volubiles, ils remplissaient l'air de leurs voix légères, de leurs petits rires, de leurs taquineries, Corentin regardait Mathilde qui les regardait.

*

Et la vision de Mathilde n'était qu'en tendresse et en attention.

Elle les aimait tous, ses petits, si semblables : blonds, minces (quand ce n'était pas maigres), pâles. Et si contraires également.

Altaïr, sa fougue, sa hargne. Parce que c'était l'aîné, qu'il avait été le premier à batailler pour trouver une place peut-être – Altaïr n'abandonnait jamais, ne baissait jamais les bras, ni aux tâches impossibles, ni aux questions ou aux idées les plus folles. Altaïr qui avait grimpé au sommet d'un grand séquoia mort pour décrocher un ruban bleu incompréhensiblement intact, plus de quarante mètres au-dessus du sol, plus de quarante mètres de branches mortes qui craquaient les unes après les autres sous ses pieds. Parce qu'Uranie lui avait demandé. Parce qu'elle avait voulu savoir si c'était cela, la lune dont parlaient leurs parents, et qu'Altaïr était allé voir malgré les cris d'Electra.

Electra – elle était devenue une Mathilde miniature que sa mère contemplait en fondant de bonheur. Une petite fille, puis moins petite, qui n'aimait que les autres, ne pensait qu'aux autres, ne s'occupait que des autres. Elle consolait, encourageait, aidait ; elle était toujours là. Elle glissait sur le monde, légère, aérienne. Ailleurs, on aurait dit un fantôme ; c'était une sorte de fée, la lumière s'ouvrait sur son passage, l'enveloppait, sa voix chantait chaque mot. Electra le Courage – Mathilde l'appelait ainsi à part elle, elle se reconnaissait en elle, un étrange miroir, un reflet presque parfait. Première levée, dernière couchée. Electra y mettait un point d'honneur, déchargeait sa mère des premiers gestes – le bois dans le poêle, la nourriture qu'elles mettraient ce matin-là sur la table et qui servirait de petit déjeuner.

Très vite, ils avaient cessé de manger à midi. Il y avait une collation, un comme-si, un faire-semblant. Pas de repas : ils économisaient leurs réserves. Les bébés avaient un biberon, les autres des sortes de bouillies, de patouilles, de mélanges parfois bizarres et mouillés. Personne ne rechignait. Mathilde se souvenait qu'avant, dans ce qui était l'Inde, la plupart des vivants ne faisaient qu'un seul repas par jour.

Eux aussi, à présent – Mathilde avait du mal à dire le mot dans sa tête tant il lui paraissait terrible : eux aussi, eux non plus, ils ne mangeaient pas à leur faim. Jusqu'à la catastrophe, c'était quelque chose qui n'arrivait que dans les pays pauvres.

Mais ils s'étaient habitués. Certains jours trop froids ou trop humides, quand ils avaient coupé des branches et des arbres pendant des heures, Mathilde préparait une surprise. Ils rentraient et cela sentait la pomme de terre chaude et sucrée. Avec le temps, il n'y avait plus eu de sucre, mais elle laissait les tubercules griller légèrement et ils voulaient croire que c'était un goût de caramel.

Et puis, lorsque la nature avait repris par hoquets, ils avaient

trouvé des bouleaux en avançant dans la forêt. Cela n'avait l'air de rien, un bouleau. Même pas grand, même pas fort. Mais comme tous ces petits êtres chétifs : ils avaient eu besoin de peu pour réapprendre à vivre, bien moins que des chênes centenaires – aucun chêne, aucun hêtre, aucun sapin centenaire n'avait survécu.

Avec une chignole, Corentin forait des trous dans l'écorce, glissait un morceau de plastique en guise de bec. La sève coulait, ils la récoltaient dans des bouteilles en plastique qu'ils attachaient au tronc. La première fois, les petits avaient rapporté leur trésor à Mathilde avec des hurlements de joie. Sirius était celui qui courait le plus vite. Il criait.

Du sucre, du sucre.

Mathilde s'était mise à rire en lui prenant la bouteille des mains. Mais c'était vrai : si on ne se souvenait pas du goût du sucre, cela sentait le sucre. Cela sentait la mélasse. Cela faisait des pommes de terre de fête, ils se réjouissaient d'un rien.

Sirius avait posé sa bouteille sur la table et avait dévoré sa mère du regard jusqu'à ce qu'elle le félicite. Sirius avec ses longues boucles blondes – il refusait qu'on les lui coupe, il aimait que le vent les emmène en désordre, il aimait les passer derrière ses oreilles, les attacher comme une fille ; lorsque Mathilde l'obligeait à les raccourcir, c'était un jour de colère. Il voulait être comme ses sœurs.

Grenat et Uranie – elles n'étaient pas jumelles, elles étaient inséparables. Elles n'étaient pas jumelles, elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Il arrivait souvent que de loin, Mathilde les confonde. Deux petites filles joyeuses, deux petites filles mélancoliques. C'était l'un ou l'autre. C'était selon le jour. Elles aimaient se blottir contre leur mère le soir, avec leurs grands yeux bleutés. Elles aimaient qu'elle leur raconte des histoires.

C'était compliqué d'inventer des histoires.

Compliqué parce qu'elles n'avaient rien connu.

Quand elles étaient petites et qu'elles ne demandaient pas encore, Mathilde imaginait un papillon, un éléphant, une poule qui faisait des gâteaux.

Mais c'était quoi, un papillon, un éléphant, une poule ?

Corentin venait s'en mêler. Il dessinait. Elles ne comprenaient toujours pas – à quoi cela servait, comment cela fonctionnait. Il disait : C'est comme l'Aveugle, mais avec une autre forme.

Non, cela n'aboie pas.

Non, cela ne rapporte pas les morceaux de bois qu'on lui lance.

C'était si difficile.

Plus tard, Mathilde inventerait des chevaux, des bateaux, des océans, et ce serait pareil. Toutes les histoires ne pouvaient se passer que dans le monde détruit, avec des vivants qui ressemblaient à ses enfants, et des animaux qui s'appelaient tous l'Aveugle. Les petites ne savaient s'identifier qu'à ce qu'elles voyaient. Et même si Mathilde avait retrouvé un ou deux livres d'images, cela ne signifiait rien de les voir à plat sur le papier, cela ne leur donnait pas de forme ni d'existence, aucun d'eux n'en croiserait jamais dehors, ni chevaux, ni bateaux, ni océans, cela avait l'air d'un mensonge.

Pauvres histoires, que les petites applaudissaient en riant, et leurs frères accoudés près d'elle.

Après, Persée posait mille questions. Tant de questions. Il lui faudrait une école, regrettait Mathilde. Des livres. Des mots. Des émerveillements, et parfois, des réponses. Le petit garçon parlait tout le temps. Même Electra, ici ou là, le faisait taire d'un geste épuisé.

Petit garçon d'une beauté timide, saisissante. Mathilde disait parfois, avec ses yeux de biche, avec ses gestes félins, et seul Corentin comprenait. Seul Corentin avait les images dans la tête.

Eux six, c'était le monde de Mathilde. En eux, elle trouvait la force de continuer, d'arracher au monde de quoi survivre. C'était trop peu, et cela suffisait.

Parfois, Corentin en haut de la vallée contemplait le monde autour de lui et cherchait les signes d'un renouveau. Mais c'était si minuscule. Quelques herbes ici et là, poussées à travers les fissures du macadam, quelques feuilles sur quelques arbres. La forêt restait noire et vide, les grandes silhouettes des chênes et des hêtres brûlés étaient toujours nues. Des branches avaient cassé au fil des années, jonchant le sol – ils s'en servaient pour le poêle à bois, c'était plus facile que d'abattre les longs troncs avec des haches. La forêt – on voyait au travers, il n'y avait ni lianes ni lierre ni ronces pour arrêter le regard. La terre était jaune, grise, noire. Légère : quand les enfants la foulaient du pied en courant, des souffles de poussière volaient autour d'eux et les faisaient tousser.

Et on ne pouvait pas dire qu'il n'y avait rien en ce monde, car il y avait des choses. Elles étaient quasiment invisibles, mais Corentin devinait des traces, des terres grattées, des petits excréments noirs qui ne pouvaient venir que de mammifères ou, peut-être, d'oiseaux ou de chauves-souris. Cependant, il n'entendait rien dans les branchages, ni chants ni pépiements, rien dans la forêt qui n'avait plus de feuilles à fouler et plus de bruit de pas, et cela le rendait fou, car il savait qu'ils y étaient. Et peut-être étaient-ce des animaux paisibles et fuyants – et peut-être des prédateurs à l'affût, et Mathilde et Corentin refusaient que les enfants s'éloignent, refusaient qu'ils aillent seuls, sans un parent, sans un des chiens, ils avaient toujours les loups dans la tête.

*

Dans la rivière en bas, Corentin avait vu revenir des bêtes : des sortes de larves diaphanes de la taille d'une phalange, qui ne ressemblaient à rien de ce qu'il avait connu. Il n'avait pas osé les attraper, pas osé essayer de les manger. Elles lui donnaient l'impression d'êtres préhistoriques, mal formés, mal finis – d'êtres mutants, et qui sait ce qu'il y avait à l'intérieur, des radiations, des bactéries, des maladies secrètes.

Voilà, se disait-il, le monde dix-huit ans après. Et à la fois c'était un temps immense, donc, et à la fois c'était une si petite période qu'il était normal que rien ne soit encore réadapté ni réapparu, cela commençait par les plus petites bêtes, des insectes, des vers. Combien d'années avant que l'univers soit à nouveau accueillant – Corentin ne retrouvait aucune sensation de joie ou de bien-être, il se taisait, c'était son affaire ; à ses filles et à ses fils, encore une fois, le monde d'avant ne manquait pas. Seule Mathilde avait le regard qui brillait quand il

disait, au retour d'une promenade avec le troisième Aveugle, qu'il avait trouvé un terrier de musaraigne.

*

Ils avaient vu des vivants.

Quatre fois depuis la naissance des jumeaux. Quatre fois et une demie – la demie, c'était Corentin qui les avait aperçus, si furtivement qu'il n'aurait pas pu jurer qu'il y avait bien eu des humains là où il avait regardé quelques instants plus tôt, car le temps de froncer les sourcils et d'ajuster sa vision, ils avaient disparu. L'image le hanterait longtemps cependant, car c'étaient les premiers vivants qu'il avait repérés depuis des années. Et l'image resterait également dans sa mémoire parce qu'ils offraient une silhouette si étrange, un père et son fils – ou peut-être, tout simplement, un homme et un enfant – poussant un caddie devant eux, et le caddie contenait toutes leurs affaires et tous leurs trésors. Corentin savait qu'ils l'avaient vu. Il avait deviné, de loin, leurs dos soudain voûtés, leurs courbures pour se cacher en vain, ils avaient quitté la route, ils avaient masqué le caddie derrière un bosquet gris. Tout avait cessé de bouger. Corentin avait hésité à aller les chercher, à essayer de leur parler. Et puis s'ils tenaient tant à se dissimuler. Était-ce la peur, était-ce la folie – il avait rebroussé chemin, il avait fait un signe de la main en attendant quelques instants et c'était tout, il était parti.

Les autres fois – les trois premières, c'était aussi sur la route.

Avec Altaïr et le deuxième Aveugle. Et Sirius la troisième fois.

Des vivants hébétés, épuisés.

Et Corentin, après, se tournant vers ses fils, penserait qu'ils étaient beaux et sains, comparés aux êtres qu'ils venaient de croiser et qui ressemblaient aux épouvantails que l'on mettait dans les champs, quand il était jeune, quand il y avait quelque chose à moissonner. Des êtres si maigres et si défaits qu'Altaïr et lui se demanderaient, la première fois, comment ils pouvaient tenir sur leurs jambes qui n'étaient plus des jambes, mais deux petits bâtons trop frêles pour porter ces corps pourtant légers et émaciés, deux petits os à peine charnus qui avançaient mal, comme tout le reste fonctionnait – à peine. Jusqu'aux poumons épuisés qui faisaient de si petites voix, si basses qu'il fallait tendre l'oreille pour les entendre, et Corentin s'était senti en même temps puissant et coupable, il n'avait rien proposé, pas de nourriture, pas d'aide, ils avaient besoin de tout.

La deuxième fois avec Altaïr, les vivants étaient de si tristes fantômes, si sales, si repoussants, qu'il leur avait crié de ne pas s'approcher. Plus que tout, il redoutait les maladies. Sans contact avec d'autres humains, leurs corps ne savaient plus se défendre. Toute leur énergie ne servait qu'à survivre – il n'y avait rien en réserve. Peut-être que le groupe en face d'eux aurait insisté, mais l'Aveugle, sa taille, ses grondements qui faisaient vibrer l'air – l'Aveugle les avait dissuadés. Ils étaient restés longtemps face à face, eux d'un côté, Corentin et Altaïr et le chien de l'autre, séparés d'un rien, une frontière invisible que les cris de Corentin avaient décrétée soudain, et qui les tenait immobiles de part et d'autre, à portée de voix ; mais ils n'avaient échangé que quelques mots. Où ils se trouvaient, et Corentin avait dit le nom de la Petite Ville, ils avaient regardé sur une carte si abîmée qu'elle se déchirait sous leurs mains. Qui ils étaient – ils n'avaient pas répondu, ils étaient repartis.

Qui ils étaient, cela ne signifiait plus rien. Et Corentin lui-même, si on lui avait demandé, qu'aurait-il eu à dire. Donner son nom de famille n'avait plus d'importance, non plus que son métier s'il avait eu le temps d'en avoir un. L'appartenance au village – inutile. La parenté avec Augustine et les Forêts, mais qui connaissait Augustine et qui connaissait les Forêts ?

La troisième fois avec ses deux garçons aînés, les vivants que Corentin avait vus étaient un groupe de femmes. Cinq silhouettes grises et arquées, des créatures hagardes, exténuées, informes sous leurs vêtements superposés, usés, puants. Et Sirius les yeux tout ouverts avait murmuré – C'est quoi ?

La quatrième et dernière fois qu'ils croisèrent des vivants – la quatrième fois, ce fut longtemps après.

La routine des journées, des semaines, des années était effrayante. Pour égayer la monotonie, ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes : les vivants et les chiens.

Parfois Corentin observait ses enfants qui jouaient. Avec rien : des bâtons, de la terre mouillée, un vieux chiffon roulé en boule en guise de ballon. Parfois juste à se poursuivre ; d'autres fois à se disputer. À creuser dans les troncs des arbres morts des marches pour monter un peu plus haut que le sol, à dévier le cours du ruisseau en faisant un barrage qui ne tenait jamais longtemps, à dessiner des chemins sinueux qu'ils empruntaient en courant. Les aînés, presque des adultes – les aînés jouaient pareil avec les plus petits, s'asseyaient parfois pour raconter des histoires.

Il s'attendait toujours à ce que l'un d'eux vienne en pleurant : Je m'ennuie. Je ne sais pas quoi faire.

Combien de fois l'avait-il dit, lui, à Augustine qui levait les yeux au ciel et énumérait la liste des tâches en attente, le jardin, le ménage, la lessive, le bois, le rangement, était-il sûr de ne pas savoir quoi faire, car elle allait l'occuper, elle.

S'ennuyer. Une chance inouïe, ajoutait-elle. S'ennuyer, cela ne faisait pas de douleurs aux bras, ni aux jambes, ni au dos, ni aux mains que l'arthrose avait commencé à déformer. Cela ne pliait pas le corps, cela n'affolait pas l'esprit. C'était du temps béni : celui où on peut inventer le monde. Rien n'empêchait. Rien n'interdisait.

Corentin savait à présent qu'Augustine avait eu raison. Trente ou trente-cinq ans plus tôt, il s'était mis à imaginer, à concevoir, à créer, à construire. Des histoires, des folies, des châteaux forts en sable ou en images. Il avait compris l'infini, et l'infini était en lui. L'infini : était lui.

Voilà ce qu'il pouvait leur dire.

Mais il n'en eut pas besoin.

Jamais il ne leur expliqua que l'ennui était un éclat et un flamboiement, car jamais les enfants ne s'ennuyèrent. Ils avaient perçu l'exaltation de l'imaginaire, la capacité de faire un monde qui n'existait que dans leur tête, mais auquel leur tête donnait vie cependant. Corentin en voyait les reflets, des images fuyantes au fond de leurs yeux. Cela brillait, c'était jaune et orange et chaud. Il leur demandait de lui décrire. Cela ne ressemblait à rien de ce qu'il avait connu. Il était tenté de leur dire – cela ne fonctionne pas ainsi, cela n'existe pas, n'existera pas, cela n'est pas possible.

Mais était-ce plus impossible que le monde qui avait brûlé et qui renaissait à peine ?

Ils inventaient sans rien connaître d'avant, ils partaient de quelque

chose de neuf, de ce que leurs esprits vierges pouvaient agréer, supposer, imaginer. C'était à la fois ridicule et superbe. Souvent, Corentin fronçait les sourcils. Le monde des enfants ouvrait des questions qu'il ne s'était jamais posées. Il passait des heures avec eux, les grands qui édifiaient, traçaient sur le sol ou parfois sur du papier, les petits qui barbouillaient, ajoutaient des traits et des ronds irréguliers, les voix mélangées portant des dizaines, des centaines d'idées absurdes et stupéfiantes. Corentin disait peu de chose, il ne voulait pas interférer, pas biaiser leurs pensées si absolument libres. Il interrogeait. Il écoutait. Cela lui rappelait – de très loin, avec une élaboration très différente, mais si proche dans leur folie et leur absence de limites – les grandes nuits des catacombes. Il y avait la même fièvre, les mêmes débordements créateurs, les mêmes rires. Cela n'aboutissait à rien, car l'un des petits finissait toujours par piétiner le sol ou les feuilles, et personne ne criait, c'était ainsi, le monde serait toujours à refaire, toujours à réinventer. Détruire ouvrait la porte à la reconstruction. Cela laissait des jours et des années à venir.

*

Corentin comptait les enfants chaque matin. Comptait lorsque les pas descendaient l'escalier, couraient sur le carrelage. Comme s'ils avaient pu disparaître dans la nuit. Comme si quelque chose avait pu les attraper. À présent, ils dormaient tous les six au grenier – ils voulaient y faire leur univers, Mathilde et Corentin avaient accepté puis n'avaient plus eu le droit de monter. Corentin cependant avait exigé de faire un escalier intérieur, d'ouvrir une trappe ; il refusait que les petits soient obligés de passer par l'extérieur – si la nuit, si un cauchemar, si les loups. Et puis la chaleur. La douceur du poêle à bois montait par la trémie. Il n'y avait plus le souvenir des nuits trop froides où, même collé au conduit de cheminée, le corps grelottait.

Deux ou trois fois, les enfants avaient invité Mathilde et Corentin à visiter leur monde. La porte du grenier s'était ouverte sur quelque chose d'impossible et de magique. Ils avaient tendu des draps de couleur, des lambeaux de tissus sur les murs, au plafond, transformant la grande pièce sommaire en une immense tente bariolée, en un labyrinthe de coton, de laine et d'objets dont ils avaient fait des trésors – morceaux de bois sculptés, cailloux aux reflets de quartz, amoncellements étranges. Ils avaient bricolé des banquettes, empilé des bouts de moquette et des coussins rouges et orange, ils avaient

aménagé une sorte de cocon dont eux seuls avaient les codes. Des planches montées à mi-hauteur séparaient sans les fermer deux espaces de nuit. Les garçons s'étaient installés d'un côté, les filles à l'autre bout. Au milieu, dans cet espace où tout était en désordre et tout avait sa place, quelque chose qui ne ressemblait à rien, qu'à un fouillis déroutant et, quand on y regardait bien, anormalement joyeux. Quelque chose de l'ordre du bonheur.

Dix-huit immenses années.

Lorsque le printemps avait ramené pour la première fois des couleurs aux branches de certains arbres, inventant une pluie de feuilles vertes au milieu des forêts noires, Mathilde et Corentin avaient eu cette pensée stupide.

La vie prenait le dessus – la vie avait repris, enfin.

Les années passant, ils comprendraient que ce ne serait pas tout à fait vrai. Ce ne serait pas entièrement. Il y aurait un arbre ici ou là – les bouleaux dont ils tiraient ce jus sucré, quelques rejets de châtaignier qui ne donneraient jamais de fruits, des petits charmes tordus. Il y aurait une touffe d'herbe, un peu de plancton le long du ruisseau. Et tout autour, la terre grise et râpée, et rien de plus.

Mais l'espoir se nourrissait de si peu.

Tout recommence, murmuraient-ils en observant le paysage désolé.

Et pour être prêts – par quelle réflexion insensée avaient-ils imaginé qu'il faudrait être prêts pour ce nouveau monde –, ils redoublaient d'ardeur dans leurs tâches de chaque jour, ils plantaient sans relâche, assuraient le morne quotidien, consolidaient les petits bâtiments abîmés, et surtout, ils apprenaient à lire et à écrire aux enfants.

*

Pour après, disait Mathilde.

Après quoi, elle ne disait pas non plus.

Depuis des années, elle leur montrait les mots, les chiffres, les calculs, la mappemonde qui ne devait plus représenter aucune réalité, mais là aussi, Mathilde faisait semblant, elle ne pouvait pas leur apprendre un monde vide.

Avec les aînés, elle était allée jusqu'aux fractions, aux racines carrées, aux équations dont elle se souvenait, $(a + b)^2 = a^2 + 2ab + b^2$, et c'était sûrement inutile mais elle expliquait quand même, et la résolution des inconnues, et tout ce qui avait constitué son vieux bagage scolaire et dont elle ne s'était jamais servie, elle leur écrivait à la craie sur une grande planche de bois, elle leur parlait des États-Unis, de la Russie et de la Chine, elle les regardait, elle les écoutait, ils savaient si peu de choses.

Cela avait si peu d'importance.

L'essentiel était qu'ils soient là.

Encore vivants.

Pendant ces dix-huit années, à un moment ou un autre, ils étaient tous tombés malades.

Ils s'étaient toujours remis, par on ne savait quel miracle, pensait Mathilde, car s'il avait fallu une opération, s'il y avait eu une urgence. Et Sirius avait eu cette fièvre étrange pendant des semaines, et Uranie avait vomi à en perdre huit kilos quand elle avait dix ans, était devenue un petit fantôme qui continuait à sourire et s'étiolait, regardait ses frères et sœurs qui couraient dans le jardin, et Mathilde pleurait en silence en l'observant depuis la cuisine parce qu'elle n'y pouvait rien, parce qu'elle ne voulait rien manquer des derniers jours de sa petite.

Et puis, comme les feuilles aux arbres : c'était revenu.

C'était chaque fois un miracle.

Sirius s'était levé un matin et la fièvre était tombée. Uranie avait recommencé à manger et ses joues avaient repris de la couleur.

Mathilde le savait, le sentait jusqu'au fond de ses entrailles : la peur de voir mourir ses enfants l'avait dévorée pendant ces années-là, l'avait usée d'âme et de corps. Mais il n'y avait pas de place pour la fatigue et le découragement, pas de place pour les plaintes et les larmes. Il fallait lutter, tout le temps. C'était leur lot dorénavant. S'écouter était un luxe qui n'existait plus. Quand il s'agit de survivre, on trouve en soi des ressources insoupçonnées, des forces impossibles. Quand il s'agit de survivre, on ne trébuche pas : on ne tombe qu'au dernier moment. Pour de bon.

Avant, c'était – Mathilde avait oublié comment c'était, avant.

Facile ?

Elle ne savait plus.

Pourtant, aujourd'hui, le bonheur n'était pas exclu. Il tenait dans ces six enfants dont certains étaient devenus de jeunes adultes – les autres suivaient peu à peu. Les voir grandir. Les entendre chanter quand le cœur leur en disait, et que leurs voix résonnaient dans la vallée, montaient dans le ciel gris. Au début, elle leur avait interdit de chanter. Elle avait peur qu'on les repère. Mais puisque plus personne ne passait par là. Alors elle les écoutait, les chansons qu'elle leur avait apprises, des chansons qui n'existaient plus que dans sa mémoire, qui avaient été effacées du monde, elles parlaient de trompettes, de marquises, de dernier repas et de Vesoul. Elles flottaient dans l'air, c'était d'une telle incongruité, c'était si déplacé. C'était si joyeux.

Car les enfants – les enfants, c'était plus fort qu'eux : ils étaient

joyeux. Ils ne faisaient pas exprès. C'était dans leur nature. Même Altaïr et Electra, les aînés, qui avaient passé l'âge de l'insouciance, même eux. Avant, ils seraient devenus sérieux. Ils auraient eu des projets d'avenir, des pressions et des responsabilités, et des angoisses. Était-ce tellement terrible, ce monde dans lequel ils restaient légers et futiles, émerveillés d'un rien ? Est-ce que ce n'était pas une forme de joie ?

Et Mathilde avait cette conscience chevillée au corps, qu'elle se mentait à elle-même, au fond il n'y avait pas de bonheur – il n'y en avait que parce que, eux six, ne connaissaient rien d'autre.

Comme ces oiseaux élevés seuls et qui ne savent pas que l'on peut piailler. Ils étaient heureux parce qu'ignorants. Joyeux parce qu'ils vivaient dans la tromperie.

Bernés.

Débiles, se disait-elle au bord des larmes quand le moral n'y était plus.

Pourtant, les questions se formaient, créatives, embarrassantes.

Les trois plus grands – ils avaient des élans, des pulsions, personne ne pouvait les assouvir, des frères et des sœurs, cela ne suffisait pas, leur monde était trop petit. Mathilde les prenait à part, expliquait à voix basse, caressait leurs cheveux.

Elle savait la solution, cela tenait en un mot : partir.

Mais partir faisait si peur. Le peu qu'ils avaient réussi à recréer, auraient-ils le courage de le laisser ? Corentin y pensait chaque nuit depuis que Mathilde lui avait dit – il faut partir.

Pour les enfants.

Et quelque chose en lui n'y arrivait pas. Il croyait encore que le monde se repeuplerait, il avait la conviction qu'un jour, il ne pourrait plus se promener dans les bois avec l'Aveugle sans croiser des gens. Chaque indice (une herbe, un nouvel arbre, un insecte qui ressemblait à une abeille) créait un espoir absurde. Pourtant il savait que c'était impossible. Personne n'avait reparu. Personne ne s'était installé dans les maisons abandonnées un peu plus haut, aucun village n'avait été colonisé. À la Petite Ville où Corentin, Altaïr et Sirius continuaient à errer de loin en loin, il n'y avait aucune trace d'humain.

Ils faisaient comme si.

C'était normal.

C'était viable.

Ils ne voyaient pas la terre morte. C'était leur terre.

Ils ne voyaient pas les arbres brûlés. Les arbres avaient toujours

été ainsi.

Ils ne voyaient pas la rivière crevée – dans la rivière, il y avait des choses, puisque le monde repartait, le monde revenait, criait Corentin. Et ce fut Persée qui remonta un après-midi en courant et en hurlant pour leur annoncer.

Des bêtes !

Des bêtes comment – il ne savait pas expliquer, il ne connaissait pas les écailles, cela brillait, c'est tout. Ils descendirent tous les huit.

Oh.

Corentin les arrêta d'un geste au bord de l'eau. Il se tourna vers Mathilde – elle seule pouvait comprendre.

Des poissons.

Des poissons ?

Qui ne ressemblaient pas aux ablettes ni aux goujons qu'ils avaient pêchés par le passé. Des hybrides, des mutants, presque translucides.

Des poissons, bon sang.

Ça se mange ?

Ils en prirent deux. À l'épuisette, car ils n'avaient pas de canne à pêche, et pas de vers.

Les autres s'échappèrent.

Deux petits poissons longs comme une main ouverte, menus, pleins d'arêtes. Les enfants n'aimèrent pas l'odeur, et Mathilde fit un hachis en mélangeant la chair grillée à une purée épaisse.

Alors, ils dirent que c'était bon, et Corentin regarda Mathilde.

Ils sont revenus.

Elle acquiesça en fronçant les sourcils. Elle savait la phrase d'après.

Peut-être que nous pourrions rester. Peut-être que tout va reprendre, ici – et Mathilde secoua la tête.

Des pommes, des patates, des poissons. C'est ça, la vie, pour toi ? Pour nos enfants ?

Ne dis pas ça.

Je dis ce qui est.

La quatrième et dernière fois qu'ils rencontrèrent des vivants, ce fut au bout de la dix-huitième année.

Chez eux.

C'est la première chose que pensa Mathilde en les voyant : ils sont chez nous.

Avec les enfants – à cause d'eux.

Les enfants étaient partis en promenade. Tous les six. Mathilde avait eu beaucoup de mal à accepter ces fugues. Longtemps, elle avait gardé près d'elle les plus jeunes, c'était une idée dérangeante, elle pensait : s'il leur arrive quelque chose, il en restera toujours un, ou deux, ou trois. Mais les petits grandissants avaient voulu suivre les plus grands et elle avait dû se résoudre à les laisser aller – sinon, il fallait leur interdire à tous, quand la vie était déjà si terne et si routinière.

Ils prenaient des chiens avec eux, ils les choisissaient dans l'enclos.

Ils n'avaient pas le droit de partir au-delà du premier vallon et de la première colline, là où les aboiements portaient encore, là où, croyait Mathilde, Corentin aurait le temps de courir s'il se passait un drame.

Et quand elle était seule devant la cuisinière, pendant ces étranges temps de solitude où les enfants arpentaient la forêt, Mathilde se reprochait ses angoisses, sa façon de prévenir chaque fois – s'ils rencontraient des hommes, s'ils croisaient une bête, s'ils avaient n'importe quel pressentiment. Elle leur transmettait sa peur, ils ne disaient rien mais elle voyait qu'ils se bouchaient les oreilles, ils faisaient des efforts pour ne plus entendre. Altaïr et Electra étaient adultes, les chiens féroces – il n'y avait plus personne nulle part pour les menacer. Et pourtant, cette panique de les voir s'éloigner.

Est-ce qu'elle n'avait pas eu raison pendant toutes ces années, alors.

Ce jour qu'un groupe de neuf vivants se tenait dans la cour, et ce n'était pas ses enfants.

Pas seulement.

Eux – ils avaient ramené les vivants jusqu'ici. Jamais Mathilde n'aurait imaginé cela. Jamais elle ne les aurait crus si inconséquents, découvrant leur abri et leur cachette à des inconnus qui leur avaient raconté quoi pour qu'ils en arrivent là – qui les avaient menacés de quel supplice ?

Rien.

Dans la cour, cela parlait avec vivacité, cela riait un peu.

Les enfants avaient ramené les vivants volontairement.

Exprès.

Mais est-ce que je ne leur ai pas dit ? s'exclama Mathilde en posant son torchon. Elle voyait Corentin de dos, qui était sorti avec le fusil.

Quand ils l'aperçurent, tous ils levèrent les mains en signe d'apaisement, en signe de soumission. Les deux enfants qui les accompagnaient mirent les bras en l'air eux aussi.

*

Corentin les regardait. Les adultes, mais surtout les enfants – c'était la première fois qu'il en croisait depuis dix-huit ans.

Ces enfants-là, tels que les siens : nés après la catastrophe, par on ne sait quelle force terrifiante de la vie, quand tout était détruit et que l'on exigeait malgré tout du monde de faire un avenir, quand on l'obligeait, quand on l'acculait. Des enfants, tels que les siens – maigres et pâles, avec des yeux trop grands pour leurs visages et des airs trop épuisés pour leur âge, des enfants sans enfance, qui cherchaient un sens à leur présence ici, autre que la peur et l'égoïsme de leurs parents, autre qu'un instinct primaire qui n'avait plus d'excuse, à présent il fallait leur prouver qu'ils avaient eu raison de naître.

Corentin avait son fusil à la main, il le baissa. L'Aveugle grondait. Dans les enclos derrière, on entendait aboyer les chiens qui avaient senti les odeurs étrangères.

Nous avons faim, dirent les adultes.

Et ce n'était pas une exigence, ce n'était pas une menace. C'était une prière, ou une excuse, de celles que l'on fait quand on n'a plus la force d'autre chose, plus de ressources au fond de soi. C'était une supplique, c'était dans leurs yeux, et Corentin effrayé pensa qu'ils étaient trop nombreux, que chaque minuscule nourriture qu'il leur donnerait ne suffirait pas, qu'elle serait celle qui manquerait à ses enfants, demain ou dans un an, et il jetait des regards furieux à Altaïr, Electra et Sirius, et Grenat et Uranie, et Persée, qui avaient enfreint toutes les règles de la prudence, emmenés par il ne savait quel enthousiasme stupide, par une naïveté confondante, qui avaient ouvert la route à des vivants affamés, à des gens dont il ne voulait pas et qui lui faisaient peur.

Alors ses enfants battirent des mains en criant de joie, appelant leur père et leur mère, suppliant eux aussi – est-ce qu'on peut leur

donner à manger, est-ce qu'ils peuvent rester, est-ce que nous pouvons entrer.

*

Ainsi, ce fut par les enfants.

Corentin tourna la tête et vit Mathilde qui, au seuil de la porte, chassait la colère et la peur, et acquiesçait à son tour, les yeux rivés sur les deux petits étrangers si pâles et si maigres.

Il ouvrit les bras.

Nous n'avons pas grand-chose.

Mais ce soir-là, ils partageraient. Ce soir dont ils feraient le plus beau repas depuis dix-huit ans.

Celui qui ferait revenir des vivants dans le monde, et d'autres voix, d'autres paroles – des souvenirs communs, que les petits écoutaient bouche bée en ne comprenant pas ce qui se racontait, des rires, des angoisses, une certaine idée de l'avenir. Tout le monde remontait vers l'ouest. Cela avait été ainsi dès le départ, mais le mouvement s'était accéléré, à cause de groupes de plus en plus nombreux et de plus en plus violents qui faisaient régner la terreur sur le Sud et l'Est, et qui pillaient tout sur leur passage. Ils s'étaient constitués en communauté, c'étaient des fous, ils venaient voler et tuer, ne connaissaient rien d'autre.

Eux, les neuf, étaient passés entre leurs mains. Quelques semaines auparavant, ils étaient encore quatorze. C'est pour cela qu'ils étaient partis. Pour cela qu'ils allaient eux aussi vers l'ouest. Ils secouèrent la tête, ils ne voulaient pas en parler. Pas devant les enfants. Pas raviver les heures douloureuses. Mathilde et Corentin ne posèrent pas de questions. Ils imaginèrent, ils n'eurent pas besoin de mots. Ces vies si rares qu'elles en étaient devenues infiniment précieuses ; ces vies qui valaient plus que de l'or, et que d'autres prenaient comme si c'était moins que rien. Des quantités négligeables. Des présences inutiles.

Cela fit un peu de silence autour de la table.

Et puis ils parlèrent d'autre chose. Ils se forcèrent. Même si cela ne quittait pas un coin de leur tête, ils arrivèrent à rire à nouveau, à raconter de vieilles anecdotes. Ils savaient qu'on ne pouvait plus s'arrêter à ce genre de considérations – sauf à baisser les bras pour de bon.

Les invités ne finirent pas les plats. Ils dirent qu'ils avaient assez. C'était un mensonge mais – Mathilde resservit les enfants.

À la fin du dîner, ils couchèrent les petits. Il n'y avait plus que les adultes attablés. Corentin servit des petits verres d'alcool ; cela signifiait la fête, mais aussi que des choses graves lui tournaient dans la tête, et qu'ils allaient y arriver. Pendant qu'ils brûlaient leurs lèvres au calvados, il passa un doigt sur la table d'un air songeur. Puis il releva la tête et chuchota : Maintenant, il faut nous dire.

*

Et qu'était devenu l'homme pour que, dans un monde où presque tout avait disparu, il s'obstine à détruire ses semblables un à un, à les dépouiller, à les achever ? Au début, Corentin crut que les autres mentaient, c'était si excessif. Il voyait sur le visage de Mathilde le même doute – puis il se rappela qu'il y avait longtemps, les survivants des camps nazis aussi avaient été soupçonnés de mensonge et de tricherie, car ce dont ils témoignaient était au-dessus de ce que l'on pouvait admettre, au-delà de la barbarie et de la cruauté, et personne n'était capable d'entendre que cela avait été.

Autour de la table, les femmes tremblaient, leurs joues ruisselant de larmes. Elles serraient les poings pour ne pas faire de bruit et ne pas laisser éclater la terreur. Mathilde posa sa main sur les leurs.

Et ils surent que tout était vrai.

Ils écoutèrent les récits des acharnements – ces petits groupes miraculés qui avaient été volés, violés, assassinés. Ces hommes et ces femmes qui avaient déployé tant d'efforts pour survivre depuis la catastrophe, et qu'une rencontre avait balayés à coups de couteau et à coups de hache, après qu'ils avaient été défaits de tous leurs maigres biens et de tous leurs vêtements, après qu'ils avaient été touchés et malaxés et abusés, femmes, enfants, hommes, aucun n'avait été épargné. Ils avaient été égorgés, mutilés, éviscérés, pendus. Ceux qui avaient pu s'enfuir n'oublieraient jamais les cris ni les ouvertures des corps, tout était devenu chair et viande et lambeaux, sur les feux allumés par les hordes sauvages, cela sentait le brûlé.

Mais, murmura Corentin, vu combien nous sommes encore au monde, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux se regrouper et s'allier, plutôt que se massacrer ?

Personne ne savait pourquoi ceux-là allaient pour tuer. Leurs cerveaux étaient devenus fous, seule la mort existait dans leurs veines.

Et le groupe des neuf survivants avait croisé des hommes, avant et après, qui leur avaient échappé eux aussi. Dans tous les regards, la

même épouvante et la même panique vibronnaient, altérant les pupilles, cassant les voix qui n'arrivaient pas à dire ce qui s'était passé. C'était comme au retour de la guerre, quand les images persistent sur les rétines, quand les effrois ne s'endorment plus. Cela ne s'effacerait jamais. Tous, ils avaient perdu ce qui les retenait à la vie, les derniers membres de leur famille, leur dernier sang, l'ultime et fragile conviction que quelque chose restait à espérer dans ce monde. Ils avaient vu leurs pères et leurs mères, et leurs frères et leurs sœurs, et leurs femmes et leurs enfants – transformés en des êtres innommables, des choses qui n'étaient plus humaines, ni dans les corps ni dans la tête, des fragments, des morceaux, des plaintes, une destruction méthodique et sauvage, un piétinement sans nom – et Mathilde soudain, le visage blême, les doigts agrippés à sa robe, leur dit : Taisez-vous.

Les neuf vivants partirent le lendemain matin. Lorsqu'ils eurent disparu dans le second virage, Mathilde se tourna vers Corentin.

Ils nous trouveront nous aussi, déclara-t-elle.

Elle n'avait pas besoin de dire qui. Il hocha la tête. Elle accrocha ses mains à son bras avec une force sidérante.

Corentin, cette fois tu me crois quand je dis qu'il faut partir.

Et il ferma les yeux en murmurant : Oui.

*

Et rien dans le monde n'avait changé entre ce jour-là et le précédent, que le passage des neuf vivants et les mots qu'ils avaient prononcés tard dans la nuit, les doigts serrés sur les verres d'alcool ; mais tout avait changé. Mathilde et Corentin étaient pris d'une sorte d'urgence. Ils percevaient un danger flottant, surveillaient la petite route qui menait à la maison, écoutaient le ciel.

Le moment était venu.

Ils se donnaient deux semaines.

Deux semaines, pour récolter trop tôt les pommes de terre qui leur permettraient de tenir le voyage, car ils ne savaient pas combien de temps ils marcheraient, ils ne savaient pas où était l'Ouest.

Deux semaines pour se préparer à tout laisser, à tout abandonner.

Ils avaient cette chance d'avoir été prévenus. Ils ne fuyaient pas en désordre. Ils pouvaient prévoir – la carriole, les affaires, tous leurs pauvres trésors, à commencer par la nourriture, et les cent cinquante kilos de pommes de terre qui étaient presque à maturité.

À cet instant, Corentin contempla la maison, le jardin, les enclos. Les piles de bois rangées sur le côté, les palissades, la réserve d'eau et la petite grange qui n'abritait presque plus rien, et cela lui sembla, le temps de ce regard, être une sorte de paradis qu'il n'avait jamais envisagé comme tel.

Mais maintenant qu'il fallait le quitter.

Tout lui paraissait si bien fait. Si – il chercha le mot – *familier*.

Il comprenait ces gens que des ouragans ou des raz-de-marée menacent, et qui refusent de partir.

Encore une fois, ce serait un déchirement. Cela n'arrêterait jamais.

Mathilde vint, lui posa doucement une main sur l'épaule. Elle se taisait. Il baissa la tête et sourit.

Mathilde – il ne savait pas ce qu'ils étaient l'un pour l'autre, dix-huit ans après. Ils avaient vécu comme des animaux, mus par le seul désir de survivre : boire et manger, se reproduire. Faire en sorte de durer, que les années s'écoulaient, même s'il fallait en passer par les privations, l'inconfort, l'absence d'avenir. Et plusieurs fois, l'un et l'autre sans doute, ils avaient espéré en finir, parce que c'était trop dur de continuer dans ce monde-là, il y avait trop de peine. Mais la force était du côté de l'instinct, ils n'avaient pas fait exprès. La vie les avait gardés.

Mathilde – lui avait-elle pardonné, ils n'en avaient jamais parlé, ils n'avaient parlé de rien hormis des priorités de chaque jour. Pendant des années, elle l'avait détesté, il en était certain. Et puis quelque chose s'était émoussé, quelque chose s'était adouci, peut-être après la naissance de Sirius. Mathilde aimait ses enfants plus que tout, et l'amour avait pris le pas sur le reste. Longtemps, Corentin s'était tenu en marge d'elle. Lui aussi s'était nourri des petits, de leur insondable légèreté, de leur joie sans mélange. Il les avait regardés grandir, tous les six sans rancune et sans regrets, prenant l'existence telle qu'on la leur donnait, ni belle ni laide – telle quelle.

Mais entre elle et lui, Mathilde et Corentin, quelle place pour l'amour. Elle ne l'avait pas choisi ; il l'avait désirée parce qu'il n'y avait plus qu'elle. Que montraient-ils aux petits, sans jamais s'être donné la main, jamais embrassés, que disaient-ils d'eux-mêmes, leurs regards détachés se posant ailleurs.

Et pourtant je l'aime, pensa-t-il, et il mit une main sur celle de Mathilde qui toujours tenait son épaule.

Puis il se dit qu'il raisonnait comme s'il allait mourir. Comme un très vieil homme.

Il eut peur soudain que ce soit une prémonition, et ce n'était pas possible, il devait encore les emmener, Mathilde et les six enfants, et les chiens, ils devaient partir, faire le voyage, sans lui ils n'y arriveraient pas. Il secoua vivement la tête. Mathilde laissa glisser sa main dans son dos, puis l'enleva.

Il restait deux semaines.

Deux semaines d'une incompréhensible douceur, en même temps que chaque jour passerait trop lentement, avec la peur que quelque chose arrive avant qu'ils ne partent, deux semaines ce n'était rien au regard des dix-huit années qu'ils venaient d'endurer au fond de la vallée, mais c'était comme si le temps s'accélérait, comme si les choses se précipitaient.

Et encore une fois, c'était dans leur tête.

Mais c'était vrai aussi.

Ils durent expliquer aux enfants.

Partir, c'était un mot inconnu. Les plus jeunes se mirent à pleurer.

Ailleurs. Ils ne savaient pas ce qu'était *ailleurs*. Ils ignoraient même que cela existait. Malgré les leçons de Mathilde, la carte du monde était restée quelque chose d'absolument abstrait, ils croyaient à un dessin, à une légende ; mais pas que cela fut réel.

Et ils supplièrent, effrayés de penser qu'ils devraient quitter le seul lieu qu'ils connaissaient – Corentin les regardant se dit qu'ils étaient comme les hommes d'il y a longtemps, quand on avait la conviction qu'au bout de l'horizon, on tombait, car la Terre était plate ; ils étaient ainsi, ses six filles et fils, des petits enfants qui ne savaient rien, qui n'avaient rien vécu, qui ne voulaient pas changer, même le pire. Et lui, Corentin, était le plus fautif, c'est lui qui avait tracé le cercle sur la carte de randonnée, lui qui avait délimité leur univers, celui dont ils s'étaient repus, celui qu'ils avaient exploré depuis dix-huit ans sans jamais aller au-delà du grand trait noir sur le papier, après, c'était l'inconnu, après, nul ne pouvait dire ce qu'il y avait.

Voilà, peut-être qu'on tombait dans le vide.

Corentin sentait son cœur se serrer. Qu'ils étaient fragiles, ses petits, ses survivants – car c'est bien ce qu'ils étaient. Qu'ils étaient désarmés et faibles, on aurait dit des lucioles qui brillent dans la nuit et qu'un souffle d'air affole et éteint. Il avait envie de les prendre dans ses bras tous ensemble, de les rassurer, et il aurait fallu trouver les mots, et il ne le fit pas, il passa de l'un à l'autre et les embrassa sans rien dire, les étreignit avec force, chacun, longtemps.

Seuls les plus grands, Altaïr et Electra, et Sirius, avaient les yeux brillants. Et ce n'étaient pas des larmes : c'était de la rage, une joie féroce, la peur débordée par l'excitation de ce départ qu'ils attendaient comme s'il y avait un paradis au bout, partir, c'était terrible et magique à la fois, et ils dirent, sous le regard stupéfait des plus jeunes : Nous avons hâte.

Peu à peu, d'exultation ou d'angoisse, ils se calmèrent.

Ils voulurent savoir.

Ils demandaient – ailleurs.

Où est-ce ? Combien de temps faut-il pour y arriver ? Y aura-t-il des jardins, des ruisseaux, des grandes forêts noires ? Y aura-t-il des chiens ? Y aura-t-il les deux enfants qui ont dormi là l'avant-veille ?

Mathilde répondait comme à un jeu. Elle veillait à ne pas dire trop beau, pour ne pas les décevoir. Ils se montaient la tête, ils imaginaient n'importe quoi, puisqu'ils ne connaissaient rien. Elle réfrénait leurs élans. Personne ne pouvait jurer de ce qu'il y avait à l'Ouest. Mais peut-être oui, peut-être était-ce le salut. De toute façon, il fallait y aller – alors le souvenir des récits des neuf survivants lui revenait en mémoire, son visage était agité d'un tic nerveux, elle faisait semblant de rien, les laissait divaguer, errer au bord de leurs imaginaires à la fois si neufs et si étriés.

Elle pensait : Ce monde minuscule. Ces enfants minuscules.

Était-ce le bon choix d'attendre ? Corentin avait fait part de ses doutes à Mathilde. Elle lui avait posé une main sur le bras. Ils mettraient des semaines à rallier l'Ouest. Ils avaient besoin de nourriture. Que craignait-il au fond – et lui-même ne le savait pas, c'était quelque chose de fugitif, une impression, un pressentiment, pareil que ce sentiment de fragilité qui l'avait pris, lui, ce vieillissement soudain, cette fatigue dont il ne parvenait pas à s'arracher et qui le trouvait exsangue dès le matin.

Mais encore une fois, il ne pouvait pas mourir maintenant.

Et c'était aussi les nuages qui avaient changé de couleur, l'air qui apportait une froideur nouvelle, le chant des chiens la nuit, qui larmoyaient d'une autre façon. Tant de tout petits signes qu'il avait remarqués et qui ne signifiaient rien, c'était sa peur à lui qui biaisait son regard, il plaquait ses angoisses sur le monde et le monde était toujours aussi désert et aussi lisse que depuis dix-huit ans.

Mais de cela, il n'arrivait pas à se convaincre tout à fait.

De cela, il ne pouvait pas parler à Mathilde, qui l'avait repoussé d'un geste lorsqu'il l'avait évoqué une première fois – Tu vas nous porter malheur.

Il cherchait des indices, des changements, des odeurs.

Cela sent la mort, pensait-il.

Et, l'instant d'après : Tais-toi, tais-toi. C'est dans ta tête malade.

Malade.

Mathilde aussi disait cela.

Mais peut-être était-ce elle qui ne voyait pas.

*

Après dix jours, Corentin déterra un pied de pommes de terre. Il savait que c'était trop tôt, mais c'était seulement quelques jours trop tôt, autant dire rien. Les tubercules ne grossiraient guère plus si on leur laissait une semaine encore. L'attente minait les enfants, même si personne n'en parlait. Ils avaient les yeux rivés sur l'avant-veille de la date – cette avant-veille qui ouvrirait les bouches, qui verrait les interrogations et les crispations se déverser d'un coup, les mains trembler à nouveau, quand il faudrait faire les paquetages pour de bon, quand les alertes retentiraient en eux.

Alors, couper court en avançant tout de cinq ou six jours, c'était peut-être la solution. Les prendre par surprise. Ne pas les laisser

ruminer devant le compte à rebours.

Maintenant, se dit Corentin.

Il leva la première motte, et les plus petits accoururent avec des seaux pour ramasser les pommes de terre.

Elles sont belles quand même, dit Persée de sa voix claire.

Ce n'était pas entièrement vrai. C'était sans importance.

Cette fois, ils n'avaient pas le temps de les faire sécher sur la terre. Altaïr et Sirius prirent les autres bêches. Mathilde, Electra, Grenat, Uranie et Persée : ils brossèrent les tubercules, les posèrent délicatement dans les seaux qu'ils allaient ensuite déverser dans la carriole. Cela les tint tout l'après-midi. Et ce fut comme avant – l'effort conjura la peur, ils se mirent à rire et à chanter, malgré la fatigue, parce qu'ils savaient que le soir, on ferait ripaille, que ce jour-là, on ne restreignait pas les appétits, et chacun mangeait à sa faim.

Ils couraient telles des fourmis dans le jardin, les plus jeunes emportant des seaux trop lourds pour eux, les grands ahanant par-dessus les bêches, ils se relayaient, ils s'asseyaient à même la terre pour reprendre haleine, excités par avance à l'idée du festin et de l'abondance.

Cela avait toujours été ainsi.

Le jour de récolte avait toujours été un jour de fête. Le seul qu'ils connaissaient. C'était Noël, Pâques et les anniversaires réunis, tous ces mots qui ne voulaient plus dire grand-chose, c'était une brillance dans les yeux, un parfum merveilleux, ils n'auraient voulu s'en passer pour rien au monde.

Fête !

Mathilde avait ajouté des saucisses en boîte qu'elle avait lavées de leur sauce et cuites pendant des heures pour être sûre qu'ils ne soient pas malades, cela sentait la viande bouillie – ils poussaient des cris de joie. Elle avait ouvert une bouteille de vieux cidre, et bien sûr, il était fade et bouchonné, mais Corentin avait expliqué une nouvelle fois aux enfants ce qu'était l'alcool et ce qu'était un homme ivre, et ils devinrent tous ivres, ils furent tous convaincus d'avoir trop bu, et trop fort, ils dirent des bêtises, ils eurent des fous rires. Les trois plus jeunes s'endormirent à même la table. Les grands les portèrent jusqu'à leurs matelas.

Alors Corentin en s'étendant près de Mathilde, un peu plus tard, se dit qu'ils avaient une chance, que le sort ne briserait pas une si jolie famille, que le destin – il le fallait – avait des sentiments, avait de la clémence, il aurait pitié d'eux.

Au fond de lui, les sombres présages s'étaient éteints. Il le prit

comme un signe.

C'était passé.

Ou c'était si proche qu'il n'y avait plus rien à faire, et plus rien à espérer – mais cela, Corentin n'y pensa pas.

Le lendemain, les enfants regardèrent la feuille de papier épinglée au mur. Le calendrier ébauché par Corentin n'avait plus cours, ils avaient déterré les pommes de terre avant terme, les jours avaient sauté d'un coup.

Quand est-ce qu'on part, s'inquiétèrent-ils.

Aujourd'hui.

Ils se mirent à rire, comme si c'était impossible.

Aujourd'hui !

Corentin ouvrit les bras, ils vinrent s'y blottir en cercle.

À midi.

Il pensa : pour l'angélus.

*

Dans la carriole, les pommes de terre s'amoncelaient, et leurs affaires. Cela serait lourd, se disait Mathilde en regardant le chariot qui débordait, si petit pourtant, mais dans lequel tenaient leurs vies entières. Et c'était prodigieux que leurs vies puissent s'entasser dans un espace aussi dérisoire, prodigieux et effrayant, leurs huit existences réduites à ce qui n'était au fond qu'une grosse caisse en bois, ils n'avaient pas le choix – ils n'avaient pas de quoi remplir davantage non plus, et c'était peut-être le plus déroutant, ils n'avaient rien à emporter.

Des vêtements, des couvertures, de la nourriture et de l'eau.

Un souvenir ici et là, morceau de bois sculpté, caillou brillant, objets en terre modelés par les enfants, qu'ils finiraient par abandonner sur place parce que c'était inutile, ils auraient toutes les peines du monde à hisser la carriole en haut de la vallée, chaque fraction de kilo comptait dorénavant.

Les chiens dans les enclos, qu'ils libéreraient au dernier instant.

Corentin rangeait, dérangeait, entassait.

À lui aussi, la carriole semblait si minuscule. Mais son regard était pratique : trop de poids, pas assez de place – il savait que Grenat, Uranie et Persée auraient besoin de s'y asseoir pour se reposer, ils n'avaient pas la force, pas la résistance pour marcher des heures entières sous le froid et le crachin, ils n'endureraient pas la longueur des jours. Alors il fallait repousser les pommes de terre, bricoler un banc où les petits pourraient souffler, bourrer les espaces vides

jusqu'au dernier, et que tout reste accessible, chaque soir que Mathilde demanderait une casserole, une couverture, un couteau.

Il avait préparé des bâches et des piquets de bois à arrimer au chariot pour les recouvrir le soir, à la manière d'une tente, il ignorait si cela serait suffisant pour les protéger de l'air et de la pluie. Ils croiseraient des dizaines et des centaines de maisons sur leur route, dans lesquelles ils iraient s'abriter s'ils ne supportaient plus l'inconfort du dehors ; mais il y aurait les restes des corps, ce qui ne se décomposait pas en dix-huit ans, cheveux, os, il n'imaginait pas déblayer les pièces chaque soir, peut-être les granges feraient l'affaire, il avait prévenu les enfants.

Il y aurait des morts sur leur chemin, les morts, ce n'était rien.

Les trois aînés, qui l'avaient accompagné plusieurs fois à la Petite Ville, se souvenaient. Les trois plus jeunes n'avaient jamais vu de cadavres. Cela les rendait fous d'excitation.

Quand est-ce qu'on part ?

Dans deux heures.

Mais c'est quoi une heure ?

Corentin rectifia :

Bientôt.

Persée dessina un espace entre ses mains.

Bientôt comme ça ?

Corentin s'attela à la carriole. Il avait renforcé le harnais de cordes et de vieilles ceintures en cuir, harnais qui lui avait servi les premières années, lorsqu'il était allé vider la ville de ses provisions. À la seconde où il passa les montants sur ses épaules, les sensations lui revinrent – la douleur, la fatigue, la nécessité.

Il eut besoin d'Altaïr, Sirius et Electra pour mettre en branle le chariot surchargé. Malgré l'équilibre de l'ensemble, tout pesait trop fort. Tout l'écrasait déjà dans la terre, dans le macadam dont ne subsistaient que quelques fragments instables. Il sentait ses jambes avancer à pas chancelants, comme s'il avait monté un escalier avec une poutre en métal dans les bras.

Combien, se dit-il avec désespoir. Deux cents kilos ?

Et dans les montées, qui l'aiderait ?

Et dans les descentes, qui le retiendrait ?

Chaque instant de chaque jour.

Ils mettraient des années à faire la route.

Mathilde vit le regard de Corentin.

Elle comprit tout de suite.

Cela lui fit, au fond du ventre, l'effet d'une décharge électrique.

Il n'y eut qu'un seul mot, qu'elle articula en silence et qu'il lut sur ses lèvres.

Non.

Une prière.

Non, nous ne pouvons pas rester. Il faut partir. Il faut que tu trouves une solution. Nous n'avons plus le temps.

Folie : laissons tout. Laissons tout et partons. Courons. Volons.

Tout cela dans ses yeux bleus si clairs, dans sa voix muette, qu'elle lui jeta en pleine figure.

Il en eut les larmes aux yeux, de déception et de rage. Il ne pouvait pas emmener la carriole. Ils n'y arriveraient pas.

Ils en avaient besoin.

Alors il la vida.

Il laissa la moitié des pommes de terre au bord de la maison. Ce fut un déchirement. Ce qu'il abandonnait là était peut-être ce qui leur manquerait pour finir leur voyage. C'était tant d'efforts. Tant d'espoirs.

C'était le monde d'avant, c'était Augustine, c'étaient dix-huit années qui volaient en éclats.

Il ne garda que le minimum, jusqu'à ce que la carriole s'allège suffisamment pour qu'il puisse l'emmener seul – et Altaïr qui voulut essayer, et Sirius.

Sur le chemin, il y avait un tas insolite d'objets mélangés et de pommes de terre.

Fais-les cuire, dit Corentin à Mathilde en montrant les tubercules, sa voix rendue très basse par la lassitude.

Fais-les cuire, qu'on en profite.

Qu'on en mange autant que c'est possible.

Qu'on s'en rende malade.

Qu'on en mette dans nos poches, qu'on en garde dans la bouche, qu'on en prenne dans nos mains. Qu'on s'étouffe avec, parce qu'il y en aura trop – jamais depuis dix-huit ans, il n'y avait eu trop de nourriture.

Faisons un festin, un autre, celui de l'abandon et du gâchis.

Il aura un goût amer celui-là.

Mais faisons-le.

Après, nous partirons.

Après, il sera midi.

Mais ils n'allèrent pas jusqu'à midi.

Le temps s'arrêta avant.

Ils vinrent sans que personne ne les entende.

Ils vinrent, c'était un peu avant l'angélus qui n'avait pas sonné depuis dix-huit ans.

Les chiens les devinèrent en premier, qui se mirent à aboyer derrière les palissades. L'Aveugle, sur le seuil de la maison, s'était immobilisé. Corentin, Mathilde, les enfants : ils étaient devant la maison, à manger les pommes de terre en essayant de retrouver un peu de joie. Ils écoutèrent d'une oreille distraite – les chiens braillaient souvent, il n'y avait rien à faire, dès qu'on les enfermait, ils gueulaient.

Corentin cria un ordre. Ils ne se turent pas. Alors il fronça les sourcils. Il prit le fusil qui était appuyé comme toujours contre le mur. Par précaution. Les enfants, qui causaient entre eux, le virent faire et se figèrent.

Quoi.

Il haussa les épaules.

À cause des chiens.

L'Aveugle aussi était tendu vers le haut de la vallée, vers l'ancienne route lézardée.

Un instant, Corentin pensa ordonner aux enfants de rentrer. Il se retint. Mathilde lui avait déjà reproché sa vigilance maladive. Que de fois il les avait fait refluer, se barricader à l'intérieur – pour rien.

La peur s'ancrait, il l'imprimait en eux.

Disait Mathilde.

C'est pour cela qu'il resta silencieux.

Pour cela, malgré les chiens et malgré l'inquiétude.

Leurs bavardages hésitèrent, reprirent avec lenteur. Corentin se tenait toujours debout au milieu du sentier. Ils étaient à quelques mètres les uns des autres, il était devant. Réflexe. Les enfants ne prêtaient plus attention à lui. Les alertes, les sursauts, ils les connaissaient par cœur.

Puis l'Aveugle gronda, et le cœur de Corentin bondit dans sa poitrine.

L'Aveugle gronda – c'était déjà trop tard.

*

Ils remplissaient le chemin entier. Au moment où ils arrivèrent,

eux qui s'étaient faits silencieux jusque-là, ils se mirent à rire. Un rire tonitruant, agressif, un rire mauvais. Énorme. Le rire de trente vivants hirsutes, et Corentin eut un geste de recul. Il avait oublié que l'on pouvait être aussi nombreux.

Il arma le fusil. Le bruit métallique les arrêta tous.

Mathilde et les enfants s'étaient levés. Immobiles.

Immobile aussi – le groupe en face d'eux. Les yeux rivés à Corentin – au fusil.

Et Corentin se sentait trembler. Il sentait ses jambes qui voulaient s'asseoir, son souffle qui ne parvenait pas à se calmer. Derrière la maison, les hurlements des chiens l'empêchaient de réfléchir.

Les hurlements, et la peur. Une foutue peur immense, parce qu'immédiatement, il avait compris que ces vivants-là ne venaient pas mendier : ils venaient arracher de force.

Mais il dit quand même.

Pour être sûr, ou pour gagner du temps.

Il dit : Que voulez-vous ?

Un homme épais, barbu, vêtu de noir, avança d'un pas, les bras ouverts.

Tout !

Sa voix rugissante déchira l'air. Et une nouvelle fois, les autres éclatèrent de rire, poussèrent des cris en levant les bras, poings serrés.

Et Corentin le sut jusqu'au fond de sa chair : c'était vrai. Ils prendraient tout.

Il jeta un regard épouvanté sur Mathilde – ils la prendraient. Et sur ses enfants ; eux aussi, ils les prendraient, déjà leurs regards les couvaient sans pudeur. Il y avait des femmes parmi eux, et Corentin espéra qu'elles s'interposeraient, il pria pour cette idée stupide, qu'il resterait de la douceur en elles, qu'elles tempéreraient les autres, les brutes, les porcs – ce sont les mots qui cognèrent dans sa tête.

Mais les femmes n'étaient rien de tout cela. Corentin balaya du regard la trentaine de silhouettes, il entendit les insultes qui venaient de la bouche des femelles autant que de celles des mâles, et il fut certain qu'il ne pouvait attendre ni pitié ni bonté de ces vivants-là, ils marchaient ensemble, et ensemble ils volaient et tuaient.

Alors il y eut le silence.

Corentin n'espérait pas qu'ils hésitent ; mais le fusil les inquiétait. Ils n'en avaient pas. En dix-huit ans, ils avaient épuisé leurs munitions à force de violence, ils avaient jeté leurs armes inutiles. Et dans leurs regards furieux, les questions ne cessaient pas : le fusil était-il chargé, Corentin oserait-il tirer, combien de balles.

Sept, pensait Corentin, tétanisé sur l'arme.

Sept balles juste là, sous sa main. Il en avait une cinquantaine en réserve dans la maison. Inaccessibles. De toute façon, il n'aurait pas eu le temps de recharger.

Les autres lorgnaient le fusil, ils s'empêchaient de tendre le bras pour faire le geste de le prendre. Ils le voulaient.

Ils n'en avaient pas, se répétait Corentin.

Mais des barres de fer à la main. Mais des couteaux – longs comme le bras, des sabres, des lames de coupeurs de tête.

Que valait-il, lui avec son fusil, devant trente fous bardés d'armes blanches ? Qu'adviendrait-il une fois qu'il en aurait abattu sept ?

Il s'affolait, les pensées se heurtaient sans ordre. Il fallait agir, sans quoi il finirait par être incapable de quoi que ce soit. Mais pour quoi faire ? Pour quelle issue ? Il se sentait horriblement seul. Personne ne pouvait l'aider. Il savait que le temps jouait contre lui – il avait l'air d'un lâche, d'un indécis ; devant lui, ils allaient bientôt lui marcher dessus. Ils allaient lui prendre le fusil des mains sans lutte et sans combat, sans courage, ils n'auraient qu'à ouvrir ses doigts un à un.

Son cerveau saturait.

Et soudain, il sut.

Sous le choc, il manqua chanceler. Il se pencha légèrement en avant pour accuser le coup, et ce n'était que dans sa tête, et c'était terrifiant. Mais c'était certain.

Il fallait tuer les enfants.

Ses enfants.

C'était le seul moyen qu'ils ne soient pas violés, torturés, emmenés comme des esclaves – massacrés sur place pour ceux qui se défendraient.

Tuer ses enfants. Ses yeux s'emplirent de larmes.

Il ne pouvait pas. C'était au-dessus de ses forces.

Mais quand il distingua une fois encore les visages avides, sales, répugnants en face de lui. Quand il vit à leur grouillement qu'ils n'attendraient plus longtemps avant de tenter quelque chose.

Sept cartouches.

Six enfants.

Et Mathilde.

Mathilde qui le regardait, les yeux exorbités. Mathilde qui avait compris en même temps que lui. Qui, en même temps que les larmes se mirent à couler sur son visage, lui fit un minuscule signe de tête.

Oui, disait-elle.

Tue-nous. Ne nous laisse pas.

Oh, Dieu.

Les sacrifier. Sans autre solution.

Lui, il s'en moquait. Lui – l'idée ne lui venait même pas. Il serait massacré dans l'assaut. C'était sans importance. Il fallait qu'il meure. Il ne supporterait pas d'être le seul survivant.

À quelques mètres de lui, le groupe gronda.

Altaïr tenait l'Aveugle depuis le début.

Tiens-le, avait crié Corentin. Ne le lâche jamais.

Pour contenir la haine, pour ne pas lancer la guerre.

Derrière, les chiens continuaient à hurler, il entendait leurs bonds sur la palissade, comme si eux aussi avaient senti que les vivants arrivés là n'étaient que colère et barbarie.

C'était urgent à présent. Il pensait éploré – Vite, vite.

Ses mains tremblaient sur la crosse du fusil.

Il fallait tuer les filles d'abord. S'il n'avait pas le temps de tout. Ce seraient elles qui endureraient le pire.

Electra, Grenat, Uranie.

Un sanglot lui monta dans la gorge.

Insensiblement, il s'était tourné vers elles.

Vers ses six enfants figés en ligne sur sa droite, ses anges, ses trésors.

Persée aussi parmi les premiers – le plus petit. Corentin ne voulait pas qu'il voie. Pas qu'il vive avec cette enfance fracassée.

Il en restait deux.

Deux.

Altaïr, Sirius : à cet instant, ils le regardèrent. Et il sut qu'ils avaient deviné aussi. Il vit la peur dans leur regard – la peur et, dans un infime hochement de tête, l'acquiescement à tout.

La chair de sa chair.

Il ne fallait plus attendre. Du coin de l'œil, Corentin devina le mouvement dans le groupe, ils avançaient imperceptiblement.

Il restait quoi – dix ou douze mètres entre eux.

Altaïr, Sirius.

Et Mathilde.

La pression faisait tituber Corentin, l'air lui manquait, il crut qu'il s'étouffait.

Et puis il y eut le cri.

Papa !

Altair implorait. Altair l'obligeait.

Alors, dans un hurlement sauvage, dans un cri qui ressemblait à celui d'une bête, Corentin tira.

Il tira les sept cartouches, coup sur coup.

Sept balles que seul le claquement de la pompe sépara les unes des autres.

Ce fut rapide. Six, sept secondes.

Personne n'eut le temps de rien.

Sept éclats de tonnerre qui retentirent à ses oreilles comme le bruit d'un canon.

Ils tombèrent.

Il y eut des cris, Corentin ne les entendit pas. Il était devenu fou.

Il percevait les mouvements, les hurlements, le désordre. Il savait qu'il venait d'apporter le chaos au fond de la vallée – qu'il n'avait pas d'autre solution.

Et il avait espéré, par une sorte de miracle, que ce serait la fin.

Mais rien n'était fini.

*

Au dernier moment, il s'était détourné.

Au dernier moment, son cœur l'avait lâché. Il ne pouvait pas. Il voyait ses enfants, silhouettes fantomatiques, floues, superbes. C'était tellement contrenature. Tellement inhumain. Tout en lui s'était refusé.

Alors, il avait fait volte-face et il avait tiré dans le tas.

Un tas serré, compact.

Gagnant chaque fois.

Sept cadavres qui ne riaient plus, qui n'insultaient plus.

Et lui, le fusil inutile à présent entre ses mains ouvertes, qui glissa par terre – lui, les bras ballants, les yeux grands ouverts, paralysé de stupeur.

Il vit le déferlement. Il vit le groupe s'élancer, qui avait compris que le fusil était vide. Armes en avant.

Il ne put rien faire. Il n'était plus là.

Sous le choc.

Et peut-être devina-t-il le couteau qui partait, peut-être comprit-il, à sa trajectoire, qu'il arriverait au milieu de sa poitrine, qu'il la traverserait, tant le geste avait été puissant et enragé – il ne bougea pas.

Il regardait. Il était au-delà du possible. Il ne voyait plus.

Le sang l'éclaboussa jusqu'aux yeux.

*

Corentin bascula en arrière, sa tête heurta le sol.

À cet instant, son cerveau se remit en route, la pensée lui revint.

L'épouvante lui redonna vie. Il hurla.

Il hurla – son nom à elle.

Mathilde, Mathilde !

Mais il savait qu'elle était déjà morte.

Il savait qu'en se jetant devant lui, en recevant la lame en plein cœur, elle avait pris sa place. Elle l'avait forcé. Elle lui laissait une chance de les sauver – les enfants.

Leurs enfants.

Corentin eut un rugissement qui couvrit les clameurs.

Il n'avait pas d'illusions, pas d'espoir.

C'était pour dire.

C'était pour Mathilde.

À côté de lui, ses six enfants avaient formé un cercle. Ils étaient munis de bâtons et d'outils.

Il y eut ce regard entre eux.

Sauvage. Magique.

Ils se sourirent.

Les vivants arrivaient sur eux, une horde mugissante qui ne leur faisait plus peur.

Ils empoignèrent leurs armes.

Papa.

Papa...

C'était loin, si loin.

Un murmure. Si petit, après les clameurs, le chaos, les ténèbres.

Corentin ne voulait pas revenir.

La voix, très douce, se faisait insistante.

Papa.

Une main sur sa main – du moins est-ce ce qu'il se dit.

Il avait l'impression de remonter des entrailles de la terre, puant et gluant, à moitié étouffé, étonné de n'être pas complètement mort.

Mort – toute sa conscience éclata soudain.

Il remua les sourcils. Était-ce suffisant ? Il ne savait pas.

Mort, mais pas lui. Il entendait. Il y avait tant de douleur, dans sa tête et dans son corps. Ce n'était pas cela, être mort.

Tant d'images.

Le corps de Mathilde s'effondrant sur lui, le sang qu'il avait d'abord cru être le sien, avant de croiser le regard renversé de sa femme, déjà parti, avant d'avoir vu la blessure immense, les traînées rouges sur ses mains quand il avait essayé de comprimer la plaie.

Les vivants fous – qui avaient chargé tel un bataillon absurde, en rangs gris et noirs et vociférants, et l'acier des lames tendues vers eux, vers lui Corentin, avant tous les autres – et soudain, les ultimes hurlements.

Ceux des chiens.

Personne n'avait deviné le fracas des palissades. Personne n'avait imaginé – pas même eux – que les bêtes auraient assez de force et de fureur pour renverser les clôtures, ivres de colère et d'impuissance, et d'un coup, elles avaient déboulé dans une course démente, des corps massifs lancés à toute allure, des gueules ouvertes sur les crocs brillants, déjà grisées par les chairs à déchirer – et c'était la dernière vision de Corentin avant le coup qui l'avait terrassé : l'arrivée de la meute hurlante.

Pour lui, le temps s'était arrêté là.

Une étincelle de joie mordante.

Après, il ne savait pas. Sa conscience s'était évanouie. Il avait eu l'espoir que ses enfants et lui soient mis en charpie, que la folie ait pris des deux côtés – pas de survivants. Il avait eu la sensation de l'air remué par les chiens devenus fous passant sur son corps.

Et puis plus rien.

Qu'Altaïr et Sirius aient fait corps avec les bêtes, fracassant les crânes des vivants avec leurs barres à mine, il ne l'avait pas vu. Qu'Electra, sur un cri de son frère, ait attrapé les plus jeunes pour se réfugier dans la maison, il ne l'avait pas vu non plus. Il n'avait vécu ni la rage des chiens entourant ses fils pour les protéger, ni la peur exaltée des plus jeunes qui, après s'être cachés dans les recoins de la grande pièce, avaient cherché des armes de fortune, s'il fallait en arriver là, s'il fallait y laisser sa peau.

Il avait manqué tout cela. Il avait évité cette terreur-là.

Ses enfants dans la guerre.

Alors il ouvrit les yeux, et sa tête cogna et lui donna des nausées.

Il ouvrit les yeux, il était allongé à même le sol.

Étrange vision, à ras de terre. Un instant, il se demanda où il était. Autour de lui, des corps épars et immobiles. Hommes et chiens. Sa main se crispa sur les cailloux, il fallait se lever. S'asseoir.

Papa.

Qui est-ce ?

C'est moi.

Toi – il esquissa un sourire.

De tout le soir, il ne bougea pas. Il ne voulut pas qu'on l'aide. Il avait vomi deux fois, il n'avait pas faim. Ils purent juste le soigner. Ils apportèrent des couvertures dehors, ils firent un feu. Il ne mangea rien. Il gardait les yeux ouverts sur une sidération qui ne passait pas.

Ils tirèrent les cadavres plus loin, les recouvrirent de bâches.

Les chiens, ils les enterrèrent. Corentin entendit leurs sanglots. Le corps de Mathilde – ils l'avaient déjà porté au bord du jardin, enveloppé dans un long drap bleu, ils l'avaient soigneusement déposé à côté d'une fleur qui avait poussé toute seule, et puis ils s'en étaient retournés, il y avait trop de chagrin, ils y reviendraient, ils devaient s'occuper de leur père.

Ils ne voulurent pas le laisser seul dehors. Ils s'enroulèrent dans les couvertures, remirent du bois sur le feu. Tour à tour, ils venaient s'agenouiller près de lui, poser une main délicate sur son épaule ou sur son bras.

On est là.

Dans la nuit, était-ce la froideur – il s'assit avec lenteur, la tête un peu moins douloureuse. Il avait toujours envie de vomir ; aspira longuement l'air et frissonna.

Peu à peu, ses yeux s'ajustèrent. À la nuit, au choc.

Il croyait ne plus rien ressentir, mais quand il les vit. Tous les six.

Dieu, ils étaient là tous les six.

Refermant les yeux un instant, il articula leurs noms en silence. Altaïr, Electra, Sirius, Grenat, Uranie, Persée. Ses petits.

Et cela ne le consola pas de la mort de Mathilde, qui resterait creusée en lui jusqu'au dernier de ses jours ; mais un trait de joie qu'il ne sentit pas venir le traversa de part en part. Ce fut comme un courant, une force vive. Ce fut un enchantement, un bonheur incrédule, une hallucination qui n'en était pas une – un miracle. Ils étaient là.

Endormis.

Sauf Sirius, qui montait la garde, ils avaient dû se donner des tours. Son fils avait le fusil posé en travers des jambes. Et Corentin se dit – ils savent le charger. Ils savent où sont les balles.

Il respira encore. Une paix étrange flottait dans l'air.

Même les chiens dormaient. Ceux qui avaient survécu. Corentin en comptait sept. Les chiens qui les avaient sauvés, et il eut la réponse à la question, il comprit pourquoi, en dehors de toute rationalité, il les avait gardés, il les avait nourris.

L'Aveugle ?

Sirius tourna la tête. Pourtant ce n'était qu'un murmure mais – il regarda son père, s'approcha pour ne pas réveiller les autres.

L'Aveugle est mort.

Et les attaquants.

Ils sont morts aussi, ou ils se sont enfuis.

Il y eut un silence.

Il reste un Aveugle, chuchota Sirius. Un jeune.

Pendant un long moment, Corentin ne dit rien.

Puis il hocha la tête.

C'est bien.

Ils partirent le lendemain.

Ils enterrèrent Mathilde dans le jardin, là où la terre avait repris, au pied des deux pommiers.

Ils l'enterrèrent et ils s'en allèrent.

C'était fini.

À leur tour, ils marchaient vers l'ouest. Ils ne s'arrêteraient qu'une fois arrivés.

Tous de front sur la route, avec les chiens qui couraient dans leurs jambes, partaient devant, revenaient – les chiens qui jouaient.

Les six enfants se tenaient par la main. Parfois, ils chantaient. Dans les montées, ils poussaient la carriole, ils avaient les joues rouges. Ils essayaient d'imaginer à quoi ressemblaient les fleurs dont parlait Corentin, les fruits, les animaux, le soleil. Certains qu'à l'ouest, il y avait tout cela.

Et malgré le chagrin, et malgré la fatigue – ils allaient vers l'ouest et ils chantaient.

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DE L'ÉPÉE

Des nœuds d'acier, Grand Prix de littérature policière, 2013

Un vent de cendres, 2014

Six fourmis blanches, 2015

Il reste la poussière, Prix Landerneau Polar, 2016

Les Larmes noires sur la terre, 2017

Juste après la vague, 2018

Animal, 2019